



LES  
NUITS  
DE PARIS,  
OU  
LE SPECTATEUR-  
NOCTURNE.

Nox & Amor Vinumque nihil moderabile suadent  
Illa puellæ vacat, Liber, Amorque metu. Ov.

*Tome Premier.*

à LONDRES,  
Et se trouve à Paris, chés les Libraires  
nommés en tête du Catalogue.

1788.



# Table de la I.<sup>re</sup> Partie du Tome I.

P. <sup>re</sup> Nuit.	<i>Plan.</i>	3
II Nuit.	<i>La Vaporeuse.</i>	8
III Nuit.	<i>Suite:</i>	14
	<i>Lettre de la Vaporeuse.</i>	17
IV Nuit.	<i>Suite.</i>	21
	<i>L'Homme-de-nuit.</i>	ib.
V Nuit.	<i>Le Deuil du cœur.</i>	31
VI Nuit.	<i>Les deux Jeunesfilles.</i>	47
	<i>La Bourse des Pauvres.gens.</i>	51
VII Nuit.	<i>Qu'est-ce que la Nuit?</i>	52
	<i>Le Trou au mur.</i>	58
VIII Nuit.	<i>La Fille sauvée.</i>	59
	<i>Epimenide.</i>	60
IX Nuit.	<i>Depart d'Epimenide.</i>	69
	<i>Sommeil d'Epimenide.</i>	75
	<i>Reveil d'Epimenide.</i>	80
	<i>L'Homme-ivre.</i>	81
X Nuit.	<i>L'ancien Hôtel-Soissons.</i>	82
	<i>Etonnement d'Epimenide.</i>	83
	<i>Le Rompu.</i>	91
XI Nuit.	<i>Epimenide à Grosse.</i>	92
	<i>La Femme violentée.</i>	101
XII Nuit.	<i>L'Imprudente.</i>	102
	<i>Epimenide reconnu.</i>	105
	<i>Second Mariage d'Epimenide.</i>	109
	<i>Metempsychose d'Epimenide.</i>	111
	<i>Suite de l'Imprudente.</i>	115
XIII Nuit.	<i>Suite de la Femme violentée.</i>	116
	<i>Epimenide chés les Atheniens.</i>	120
XIV Nuit.	<i>Lettre d'une jeune Bouchère.</i>	128
	<i>Les Mechantes.</i>	129
	<i>Epimenide a Sparte.</i>	131
	<i>Epimenide à Corinthe</i>	134
	<i>Le Chien dehors.</i>	136
XV Nuit.	<i>La Fille-de-joie.</i>	ib.
	<i>Epimenide à Thèbes.</i>	137

La fin de la Table est à la dernière page de cette I.<sup>re</sup> Partie



# Avis d'un Libraire.

*Je donne, avec plaisir, mes soins et mon temps à l'impres-  
sion d'un Livre, quand je crois  
qu'il peut être utile. J'ai  
trouvé celui-ci non-seulement  
utile, mais philosophique, et  
saillant, trois qualités rare-  
ment unies, dans les Ouvrages  
publiés de nos jours! Je me  
crois obligé d'avertir, qu'on  
ne trouvera dans les premiers  
Volumes que des traits parti-  
culiers; non que l'Auteur ait  
évité de les employer d'abord,  
mais il n'y apportait pas alors  
l'attention qu'il y a donnée de-*

3  
8  
14  
17  
21  
ib.  
31  
47  
51  
52  
58  
59  
60  
69  
75  
80  
81  
82  
83  
91  
92  
101  
102  
105  
ide. 109  
le. 111  
115  
116  
120  
128  
129  
131  
134  
136  
ib.  
137  
cette 1 Par

*puis. L'interêt de cet Ouvrage, vraiment neuf, ira donc toujours en croissant.*

*Je me propose de le donner quatre à quatre Parties, de dix feuilles chacune: C'est une facilité qu'avaient autrefois nos célèbres Romanciers; facilité qui favorisait également l'Auteur, le Public et le Libraire, mais dont on doit la cessation à la mauvaise-foi de certains Avanturiers, usurpateurs et profanateurs du nom de Gens-de-lettres: On n'a rien de tel à craindre de mon Auteur; sa fidélité à ses engagements est connue!*

# LES NUITS DE PARIS,

OU LE  
SPECTATEUR - NOCTURNE.

---

**D**ans le cours de vingt années ;  
c'est-à-dire, depuis 1767, que l'Auteur  
est Spectateur-nocturne, il a observé  
pendant 1001 Nuits, ce qui se passe dans  
les rues de la Capitale : Neanmoins  
pendant ces vingt années, il n'a vu des  
choses interessantes que 366 fois : On  
n'en inferera pas, qu'il n'arrive des scènes  
frappantes dans les rues de Paris, que  
le vingtième des Nuits, mais que le  
Hibou-Spectateur, qui ne decrit que ce  
qu'il a vu, ne s'est rencontré avec les  
événemens qu'une vingtième partie de  
ses courses. Il a commencé les Nuits ;

Tome I.

A

## 2 LES NUITS DE PARIS :

dès qu'il a eu son année complète d'événemens. Il a donné à cet Ouvrage la forme animée du recit ; parce-qu'effectivement, il a rendu-compte à une Femme de tout ce qu'il voyait. On vous présente avec confiance ces Tableaux nocturnes, ô Concitoyens ! comme les plus curieux qui aient jamais existé : Ils instruiront, en étonnant.

Vous y verrez non-seulement des scènes extraordinaires, mais des morceaux philosophiques, inspirés par la vue des abus qui se-commettent sous le voile tenebreux que la nuit leur prête ; des histoires intéressantes, en-un-mot, tout ce qui peut exciter la curiosité.

---

### (1) SUJET DE LA 1.<sup>re</sup> FIGURE.

Le Hibou-Spectateur, marchant la nuit dans les rues de la Capitale : On voit au-dessus de sa tête, voler le Hibou, & dans les rues, un Enlèvement de Filles ; des Voleurs qui crochettent une porte ; le Guet-à-cheval et le Guet-à-piéd ;

» Que de choses à voir, lorsque tous les yeux  
» sont fermés » !

**I**l était onze heures du soir : J'errais seul dans les ténèbres, en me rappelant tout ce que j'avais vu depuis trente ans. Tout-à-coup une idée me frappe : mon imagination s'embrâse : Mais les idées confuses qui se présentent, ne me permettent pas de les classer. Dans ce désordre d'idées, j'avance, j'oublie, et je me trouve à la pointe orientale de l'Ile-Saintlouis. C'est un baume salutaire, qu'un lieu cheri ! Il me sembla que je renaissais : mes idées s'éclaircirent ; je m'assis sur la pierre, et à la tremblante lumière de la Lune, j'écrivis rapidement :

## PREMIÈRE NUIT.

## P L A N.

**H**ibou ! combien de fois tes cris funèbres ne m'ont-ils pas fait tressaillir, dans l'ombre de la nuit ! Triste et solitaire, comme toi, j'errais seul, au-milieu des ténèbres, dans cette Capitale immense : la lueur des reverbères, tranchant avec les ombres, ne les détruit pas, elle les rend plus saillantes : c'est le clair-obscur des grands Peintres ! J'errais seul, pour connaître l'Homme... Que de choses à voir, lorsque tous les yeux sont fermés (1) ! Citoyens paisi-



#### 4 LES NUITS DE PARIS:

bles! j'ai veillé pour vous; j'ai couru seul les nuits pour vous! Pour vous, je suis entré dans les repaires du Vice et du Crime; Mais je suis un traître pour le Vice et pour le Crime; je vais vous vendre ses secrets.... Pour vous, je l'ai guetté à toutes les heures de la nuit, et je ne l'ai quitté, que lorsque l'Aurore le chassait, avec les Tenèbres ses auteurs.... O jeune & tendre Beauté, qui dors tranquille sous la garde sacrée d'une Mère vigilante, tu ne sauras jamais ce qu'endurent les Infortunées de ton sexe, de ton âge, de ta beauté, de ton innocence!.... Mais pourquoi ne le saurais-tu pas? Je veux t'instruire: Je veux que tu frissonnes, en t'applaudissant de ton bonheur!.... Je veux vous épouvanter, Jeunes-filles des conditions communes, que guette le Seducateur barbare! Je veux vous montrer l'abîme et la sentine infecte du Vice, couvert d'œillets et de roses.... Jeune-homme! tu souffres impatiemment le joug imposé par un Père sage: tu vois, ou plutôt tu crois voir un parc immense de plaisirs! C'est un bosquet de douze piéds de profondeur, qui masque une voierie!.... J'ai voulu tout voir pour toi: Viens, lis, instruis-toi; Je me suis sacrifié à l'avantage de

mes Concitoyens : J'ai exposé ma santé, ma vie, mon honneur, ma vertu ; le Fils du plus honnête et du plus vertueux des Pères!.... Mais je ne l'ai pas exposé envain ; je te serai utile : Tu verras, Jeune-homme, combien le Mal est commun, combien le Vice est laid, et combien on paye chère ses trompeuses douceurs!... Pères, Mères-de-famille ! préparez une couronne ! C'est pour vous, c'est pour vos Enfans, que je me suis fait Hibou ! Le froid, la neige, la pluie, rien ne m'arrêtait ; je voulais tout voir, et j'ai.... presque tout vu : car, on ne saurait être par-tout.... Que d'Autres peignent ce qui arrive le jour ; moi, je vais crayonner les iniquités nocturnes.... J'ai vu ce que Personne que moi, n'a vu. Mon empire commence à la chute du jour, et finit au crépuscule du matin, lorsque l'aurore ouvre les barrières du jour.

O mes chers Concitoyens ! je vous aime, je vous chers : jamais le Vice ne m'a fait haïr les Vicieux, Un-seul excepté ; Un-seul que je veux un-jour vous dénoncer : Depuis vingt ans, j'écris, guidé par l'amour du vrai, du beau, de l'utile ; car l'utile est toujours l'honnête, malgré la vaine distinction du Phi-

## 6 LES NUITS DE PARIS :

losophe éloquent de l'ancienne Rome. Que mes vils Detractions montrent des vues comme les miennes ; qu'ils prouvent, comme moi, qu'ils n'ont pas écrit une ligne, par un autre motif que le bien public ! Je les en defie, et je leur declare, que j'aime mieux ma rustique élocution, que tous les charmes vains de leur brillante littérature. Je suis fier de moi, de mes vues, des projets que j'ai proposés : Souvent mes Detractions ont à rougir des traits délicats échappés à leur plume.

Mon Lecteur, j'écris pour être votre ami ; pour vous dire des choses, et non pour vous faire entendre des sons. Vous allez voir, dans cet Ouvrage vehement, passer en revue les Abus, les Vices, les Crimes ; les Vicieux, les Coupables, les Scelerats, les infortunées Victimes du sort et des passions d'Autrui : Ceux et Celles qui, n'ayant rien à se reprocher, sont deshonorés par le crime qu'ils n'ont pas commis : Vous y verrez des Filles, des Femmes, des Catins, des Espions, des Joueurs, des Escrocs, des Voleurs : Vous y verrez des actions secretes et genereuses, qui relèvent l'Humanité, qui la rapprochent de son divin Auteur : Vous y trouverez de la

morale, de la philosophie..... Mon Lecteur, je suis père, je suis époux, je suis beau-père, je suis ayeul : De ces quatre qualités, une-seule me rend heureux : mais si elle venait à manquer, car la Mort n'épargne pas plûs la Jeune-fille qui vient de naître, que le Vieillard octogenaire accablé d'infirmités.... Si tout venait à me manquer, je n'aurais pas, comme tant d'Insensés, recours au lâche suicide ; ma philosophie me soutiendrait..... Et c'est elle que je vous montrerai.

A tout ce que j'annonce, j'ajouterai des morceaux vigoureux, tirés d'un Ouvrage non-publié, qui m'appartient, et dans lequel l'Ecrivain s'anatomise lui-même, pour dévoiler les ressorts du cœur-humain.

Voilà, mon cher Lecteur ( et ce n'est point ici une vaine formule ) ce que je vais vous donner. Il est, dans la Littérature, de méprisables Insectes, semblables à la Sauterelle : Ils se traînent sur les poétises des Hommes-auteurs, et les donnent au Public, incapables qu'ils sont de rien produire d'eux-mêmes : Ils s'enrichissent, tandis que le vrai Poète, le véritable Inventeur, quelle que soit sa facilité, demeure pauvre, et perit

## 8 LES NUITS DE PARIS :

de tous les maux attachés à l'humanité: Lektors, distinguez l'Auteur du Compilateur : Honorez le Premier; et ne donnez au Second, que le degré d'indulgence qu'il merite....

C'est ainsi qu'une belle nuit d'été, assis à la pointe orientale de l'Ile-Saint-louis, je réfléchissais, en attendant l'aurore: Dès qu'elle brilla, je rentrai dans ma retraite, et m'assoupis quelques heures, comme l'Homme-de-nuit.

### II NUIT.

#### LA VAPOREUSE.

**P**laisirs bruyans! vifs et délicieux plaisirs que l'urbanité donne aux Heureux du siècle, que laissez-vous, quand vous êtes évaporés? L'ennui, l'affaïssement, la langueur, l'inertie absolue, les vapeurs.

On était en automne : minuit sonnait : Je revenais de la rue Saintonge, et je traversais les rues solitaires du Marais.... Mais qu'étais-je allé faire à la rue Saintonge? Jamais je ne manque à la visiter à certaines époques, depuis longtemps! le 14 septembre; le 2 octobre, et le 9; le 1<sup>er</sup> janvier; le 25 mars; le 9 mai; le 2 juillet; et lorsque je suis parvenu au coin de la rue



de Normandie, au piéd de la terrasse d'un petit jardin, je regarde une croisée en face, et mes yeux se remplissent de larmes : une douleur vive, quelquefois délicieuse, abreuve mon âme, et je m'écrie, ou je chante :

- » C'est là qu'était Victoire,
- » Objet plein de douceur!
- » Larmes en sa mémoire,
- » Vous coulez sur mon cœur!
- » Elle me fut ravie,
- » Par des Parens cruels!
- » Ils ont rempli ma vie,
- » De regrets éternels! »

Je revenais de la rue Saintonge, & j'étais.... dans la rue Payenne. Une maison neuve réfléchissait vivement la lumière de la Lune : Je lève les yeux, et j'aperçois, à la fenêtre, une Femme belle encore, assise sur des carreaux, mais la tête et le bras panchés en-dehors sur l'appui du balcon : Je m'arrête : Des gemissemens profonds et sourds frappent mon oreille. J'avais encore l'imagination exaltée : Je venais de pleurer Victoire. J'élève la voix ; mais d'un ton doux et touché : — O Vous qui gemissez, durant le silence des nuits, consacrées au repos, qu'avez-vous ? Sans-doute, vous êtes

10 LES NUITS DE PARIS :

malheureuse ? Je le suis aussi : j'erre seul, depuis que j'ai perdu la Compagne chérie que l'Amour m'avait donnée-.... Et je me tus.

L'Infortunée souleva sa tête ; elle retira son bras, et s'appuyant sur le balcon, elle me dit à voix basse, — Qui êtes-vous ? — Un Homme-de-nuit ? — Qu'est-ce qu'un Homme-de-nuit ? — Je vous l'apprendrai, si vous voulez lire. — Lire ! Hâ ! c'est d'un dégoût insupportable ! — Vous lirez l'Homme-de-nuit. — Mais, c'est un conte ! Je veux savoir ce que vous êtes ? — J'aime la nuit : Je suis plus libre que dans le jour ; tout est à moi, pendant la nuit. Je me couche à l'aurore ; je dors deux heures ; à midi, je me couche encore, jusqu'à deux ; quatre heures de sommeil sont assez. — D'où venez-vous, à cet instant ? — S'il faut vous le dire, je vous le dirai : car je suis vrai, et vous avez touché mon âme par la pitié. Je suis un Amant malheureux, qui erre seul, dans le silence de la nuit : Je viens de pleurer mon Amie, à l'endroit même où je fus heureux. — Vous avez des souvenirs ; vous pleurez ; vous errez ; vous courez ! Allez, allez, vous n'êtes pas malheureux !.... C'est moi, moi,

qui m'ennuie ; moi , qui rassasiée de tout , ne sens plus rien. — Belle , qu'ê que vous soyiez , votre état n'est pas sans remède ! Vous avez de la fortune , sans-doute ; vous n'avez rien perdu des biens de la vie ; seulement vous ne les sentez pas : mais on peut vous ranimer ! Dites , dites-moi , êtes-vous fille , épouse , ou veuve ? — Je suis épouse ; je suis riche... Mais j'oublie , que je repons à un Inconnu : Qui êtes-vous ? — Je suis le fils d'un Homme honnête & pauvre : Je suis pauvre moi-même ; mais j'ai du courage : Je travaille pour vivre , et je vis péniblement ; mais le courage me soutient. — Hâ ! voila le bonheur ! Les richesses sont un poison lent !... Mais , Homme pauvre , vous avez eu de l'éducation ? — Je vous ai dit , que j'eus un Père honnête-homme , qui me forma pour la peine & le travail : mais ce n'est pas tout : une Femme , une Divinité bienfesante , dirigea les premiers élans de ma sensibilité : J'ai toujours depuis adoré son sexe ; je lui dois tout , l'éducation , les sentimens élevés , le plaisir , le bonheur , et des peines chéries , qui me sont aussi précieuses que le bonheur. — Cet Homme pauvre sent vivement : il a des plaisirs , il a des peines ;

A vj

## 12 LES NUITS DE PARIS:

il vit, il est heureux! ét moi, je languis, je végète!.... Les richesses sont le plus grand des maux!.... — Cette Femme riche, jeune, belle, n'est pas heureuse, je le vois! mais ce n'est pas la faute des richesses; c'est la sienne: Son âme n'a pas assez d'énergie, pour chercher des plaisirs analogues au ton de ses nerfs! Elle ne fait pas être bienfesante!.... — Homme pauvre, que dis-tu-là? — Je dis les vérités de la Femme riche qui vient de me parler: — Il a raison!... Passe demain, Homme pauvre, à cette même heure; car l'aurore va paraître: Je veux te donner tout le détail de mes maux. — Femme riche, je ne te repons pas de passer demain: Si je passe, c'est parce-que cette route m'aura plu, ét que j'aurai conservé de toi un souvenir agreable. — Voila le premier Être qui me contredit!... — Je le crois! (dis-je tout bas) riche ét jolie.... — Tu es pauvre, ét tu n'obeïs pas! — Dans ma pauvreté, je suis libre comme l'air: C'est mon idole que la Liberté; j'aurais quitté ma Patrie; je cesserais de voir ces rues, qui me rappellent, ét mes Amis, ét des Femmes adorées, si je ne pouvais y être libre: mais je le suis. — Libre, sans

## I NUIT.

13

fortune : car, qu'as-tu ? mille, douze cents livres de rente peut-être ? .....

— Mille, douze cents livres de rentes ! ...

Je serais un Cresus.... Je ne les ai pas.... Je ne voudrais pas les avoir....

Je vis de mon travail : mes rentes, ce sont mes bras, mes talens : Je n'ai pas un sou de rente : Et c'est-là ce qui fait bondir mon cœur de joie : Personne, Personne, dans l'Univers, n'est mon Esclave, et ne travaille gratuitement pour moi. Je n'ai point d'affaires, point de procès à craindre ; pas la moindre inquiétude de tous les renversemens politiques, physiques & moraux : Tant que le lien nécessaire entre les Hommes subsistera, je vivrai ; ce lien, c'est le besoin qu'ils ont les uns des autres....

— Et si tu deviens malade, Homme pauvre ? — La sagesse veut que l'Homme, chaque jour, mette à-part un dixième de sa journée ; car il est des Hommes qui sont malades un vingtième de leur vie, et qui dependent alors le double.

— Cet Homme m'étonne ! mes vapeurs m'ont quittées.... Homme pauvre, à demain, je t'en prie ! Je crois que je vais dormir. — Femme riche, puisque tu m'en prie, je reviendrai demain....

Et je me retirai.



## 14 LES NUITS DE PARIS:

Cette conversation est à-peu-près telle qu'elle fut tenue. En quittant la Vaporeuse, je me hâtai de me rendre chés moi : L'aurore commençait à paraître : Et je me dis en moi-même : — Je compterai d'aujourd'hui la seconde Nuit : Car cette Femme m'a intéressé : La Première servira d'introduction : Et lorsque je l'aurai vue longtemps, je ferai un Livre de nos Entretiens : Je l'intitulerai, **LES NUITS DU HIBOU-SPECTATEUR**; car je ne considérerai que les choses nocturnes; assés d'Autres voient les événemens du jour-. Après ce plan tracé, je me couchai; je dormis deux heures : Je m'éveillai; je travaillai.... et le soir vint.

### III NUIT.

#### SUITE.

Je songeais à la Vaporeuse, & je ne manquai pas de passer dans sa rue; elle m'en avait prié. A minuit, j'étais sous ses fenêtres : La Lune, qui retardait, ne les éclairait pas encore : Cependant, la Femme-riche m'aperçut.

—Est-ce toi, Homme pauvre? me dit-elle; (car elle daigna plaisanter avec moi). —Oui, Femme-à-vapeurs, c'est moi-même. —Reçois ce paquet, et

va-t-en : Car tu m'as rendu le sommeil,  
 et je vais dormir... Un paquet tomba ;  
 je le ramassai. — Dois-je lire, ou gar-  
 der ? — Tu liras, et demain, tu revien-  
 dras à la même heure. — Sois polie !  
 ou je ne reviendrai pas ! — Je te prie  
 de revenir. — Tu me pries ; je revien-  
 drai. — Tu n'as pas de nouvelles de  
 ta Victoire ? — D'où vient m'affliges-tu ?  
 Victoire n'est pas la seule que je pleure !  
 — Tu es pauvre ! et tu fus aimé ? — O  
 Femme riche ! si je te disais combien je  
 le fus !... et par qui ? — Je ne voulais pas  
 te parler ce soir : mais je ne saurais  
 m'en empêcher : Homme pauvre, le  
 bonheur t'a donc souri ? — O Femme  
 riche ! la Nature m'avait tout donné ;  
 sensibilité exquise, jugement sain, goût  
 du solide, aversion de la futilité, tem-  
 perament de fer & de feu ; une philo-  
 sophie qui me mettait audessus de tout :  
 malade, je suis comme les Animaux,  
 je n'ai que le sentiment de mon mal,  
 et non les frayeurs de la mort ; c'est un  
 repos : J'aime le plaisir avec emporte-  
 ment ; je souffre la peine avec courage.  
 Une Femme... ce fut une Femme, qui,  
 profitant de ces dispositions naturelles,  
 m'éleva l'âme. Elle n'est plus..... de-  
 puis longtemps !.... Elle se nommait

## 26 LES NUITS DE PARIS :

Colette : Je ne pleure Victoire que sept fois l'année, et dans la rue Saintonge ; je donne tous les jours, et partout, des larmes à Colette. — Colette ! quel nom ! — Hâ ! c'est le plus beau des noms ! car c'était la plus belle des Femmes. — Tu feras l'histoire de Colette, et tu me la donneras. — Je te la donnerai, et tu adoreras Colette. — Était-elle riche ? — Oui, relativement à moi. — Quelles sont les Femmes que tu as aimées ? — Je puis te les nommer : Marie fut la première, mais j'étais enfant ; Nannette la seconde, j'entrais dans l'âge des passions ; Jeannette la troisième, c'est mon premier amour : Mariejeanne vint ensuite, sans effacer sa Rivale : Colette remplaça tout, absorba tout ; si j'aimai d'autres Femmes, c'est qu'elles étaient de son sexe, c'est que quelquefois elle le voulut... Manette fut la sixième ; Madelon la septième ; Colombe la huitième ; Marianne la neuvième ; Henriette la dixième (car je ne dis rien de Zefire) ; Victoire la onzième. — Tu as aimé onze Femmes ? — Je n'en aimai qu'Une. Avant Colette, c'était effervescence ; après Colette, c'était ressemblance ; je n'ai jamais aimé qu'une Femme ; & la preuve, c'est que je la voyais seule, dans Celles que je

recherchais. Je te l'ai dit : Elle m'avait fait adorer son sexe : Au mot de Femme, je songeais à Colette, je la voyais ; je me disais, Colette est femme, et c'est une Femme que cette Jolie-personne. — Tu me feras connaître ces Femmes. Je suis bien-aise de t'avoir parlé ! Tu n'es pas comme les Etres moulés que j'ai vus ; tu sors de la règle, et tu me tires de l'uniformité.. Va, lis, et reviens demain : Tu m'écriras à ton tour, et chaque jour, je lirai ce que tu m'apporteras. Je partis sans répondre. Je me couchai sans lumière ; je ne lus que le lendemain.

## LETTRE DE LA VAPOREUSE.

« Comment se fait-il, que la vue d'un Inconnu, et quelques paroles qu'il m'a dites, m'aient tirée de mon anéantissement ? Je brûle de m'occuper, d'écrire ; d'écrire ce qui m'est arrivé, pour qu'il le sache : Homme pauvre, je n'écris que pour toi.

» Je me nomme Alexandrine : Je passe pour belle : J'étais gaie dans mon enfance, et tant que je ne pensai pas. Je devins mélancolique entre quatorze et quinze ans. J'étais formée. La soif des plaisirs entra dans mon cœur à seize ans : mais elle était vague, et sans objet deter-

miné: J'aurais voulu que mon cœur eût été rempli. Je n'entrevis qu'un Jeune-homme qui m'aurait plu, que j'aurais aimé, cheri: Tant que je ne le connus pas, je m'en formai la plus délicieuse idée: je le vis de près; c'était un sot, un fat, un égoïste, un homme sans âme, qui parlait sans penser, & pensait sans parler, faute de trouver jamais l'expression qui pouvait rendre son idée. Cet Homme me degouta de tous les autres, parce que c'était le seul que j'avais trouvé aimable: Je devins d'une tristesse profonde, et je restai comme aneantie pendant deux ans.

» J'en avais dixhuit, quand on m'annonça que j'étais demandée en mariage, par le Marquis de-M\*\*\*\*, homme d'esprit, homme-de-lettres, et d'un mérite qui avait fait sensation dans le monde. Je le vis; il me déplut: Je l'écoutai: son esprit me reconcilia un-pen avec sa figure: —Hâ! ( pensai-je ) si le Marquis de-Fontanges avait eu le mérite du Marquis de-M\*\*\*\*, que je l'aurais aimé-! Je retombai dans ma tristesse.

» On ne s'en embarrassa guère, et tout alla, comme si j'en avais été charmée: Mon mariage se fit. Je n'en fus ni aise, ni fâchée: Vegeter femme,



veger fille, c'était la même chose. Je vins occuper un hôtel, tenir une maison; m'habiller le matin, recevoir du monde, tenir table, jouer, ou aler soit au spectacle, soit à la promenade, souper, veiller tard, et me coucher. Cette vie suspendit pendant quelque temps mon ennui. Mais bientôt sa monotonie me laissa retomber dans moi-même.

» J'avais alors tout à souhait: ma jeunesse, ma beauté, l'amour de mon Mari, faisaient que les amusemens se présentaient sans cesse; je n'avais rien à désirer; parties, robes, bijoux, dépense de toutes les espèces, il m'offrait tout; peut-être que si j'avais eu le temps de désirer, quelque chose m'aurait tiré de mon inertie: Mais rien: On prevenait jusqu'à l'apparence du desir. Je fus dégoûtée d'être aimée, d'être admirée, d'être amusée; je dirais même d'être estimée; je me sentis insensible au mépris comme à la louange; rien ne m'affectait plus. Je tombai complètement dans ce malheureux état, au bout de quatre ans de mariage. Mon Mari s'éloigna de moi, et j'y fus insensible: Un Amant se presenta: Il ressemblait à Fontanges; je soulevai mon attention pour le voir, et je ne fus pas même

## 20 LES NUITS DE PARIS :

tentée. J'ai vegeté jusqu'à la journée d'hier, dans un état approchant du sommeil lethargique, s'il n'avait pas été quelquefois insupportable.

» Je me mourais hier, quand tu m'appelas. Je ne fais quoi d'interessant, dans le son de ta voix, retentit à mon cœur: Je sentis le désir de me lever, de te repondre. Quand tu parlas de Victoire, je t'entendis avec plaisir. La suite de ton entretien m'interessait. Je fus émue; je me sentis la force de marcher, de parler, de vouloir: Je distinguai parfaitement les objets. Je me couchai; je dormis, et ce matin, je me suis sentie un vif désir de t'écrire. Je l'ai satisfait. J'ai attendu la nuit avec impatience: J'ai tressailli de plaisir, en voyant les ténèbres: A demain, Homme pauvre: Ne manque pas, et tâche de te faire estimer. La Marquise de M.\*\*\*\*.

La lecture cette Lettre me fit plaisir; Je résolus de continuer à voir cette Femme la nuit, à la suite de mes tournées nocturnes, dont le but n'était d'abord que de rentrer en moi-même, & de me recueillir: Je ne songeais pas encore à examiner les abus, à rassembler des faits: ces idées me sont venues par la suite, excitées par une foule d'observations non

prevues : Je me contentais de les exprimer sans ordre , sans details ; ce n'étaient que des ressouvenirs , ou plutôt des rappelles-memoire : je vais y mettre de l'ordre ; j'apporterai plus d'attention aux circonstances , et je penetrerai les causes,

## IV NUIT.

## S U I T E.

**L**e soir , à l'heure de quitter mon travail , je vaguai dans les environs du quartier de la Marquise : Mais il n'était pas l'heure de la voir : j'avançai jusqu'à la rue de la Haute-borne , audelà des Boulevards. — Il faut que je donne à la Marquise l'histoire de L'HOMME-DE-NUIT (pensai-je) : Entrons quelque part , pour l'écrire : cela me delàssera-. Je revins sur me pas , et j'entrai dans un miserable cabaret à bière de la rue Basse-du-rempart , derriere l'Ambigü-comique et les Danseurs-de-corde : Je me fis donner une lumière , un pot , et six échaudés : Je tirai mon papier , mon écritoire , et j'écrivis :

## L'HOMME-DE-NUIT.

**O** Nature ! je t'adore humblement prosterné. Pourquoi l'Homme insensé ferme-t-il les yeux à ta celeste clarté ! un seul jet de cette lumière divine , éclai-

## 22 LES NUITS DE PARIS:

rerait les Mortels, et chasserait loin d'eux les ténèbres de la superstition.... Tire le voile, ô Buffon ! ôte à ton Siècle la cataracte qui ferme son œil au beau jour !

Un-soir, las de chercher des moyens de diminuer la différence morale et politique des Hommes, leur différence physique s'offrit à ma pensée. Un Hibou, sorti du Temple, me fit naître une idée vaste. Je me rappelai d'abord, ce que notre Pline dit des Nègres-blancs, dont la vue faible ne peut supporter la lumière du jour, et qui ne commencent à voir parfaitement, comme les Chauvesouris, qu'au crépuscule. Je me rappelai les efforts que fait cet Auteur illustre, pour prouver que leur blancheur est une maladie : mais que dira-t-il de leur vue ? Est-ce une maladie ? Je comparai tous ses efforts à ceux qu'il a faits, pour nous persuader que les Animaux ne sont que des machines : et je souris : car j'avais lu l'Histoire du Castor. Je me rappelai d'avoir vu, dans mon Village, une Famille entière, dont la moitié des Enfans étaient bruns, et les autres rous ; les Rous clignotaient la paupière pendant le jour, et voyaient dans l'obscurité : je me rappelai que les Anciens m'a-

vaient dit, que de tout temps cette Famille s'était ainsi trouvée mi-partie, et que cela venait des Ancêtres. Je me rappelai que ces Enfans nyctiluques se portaient parfaitement bien; qu'ils étaient sains, vigoureux, sans aucune maladie de la peau; seulement la lumière les faisait clignoter. Je pensai que le mélange avait affaibli en eux le naturel, et que ces Hommes descendaient originairement de Père ou de Mère nyctiluques. Je songeai ensuite, qu'il est d'autres Pays que la Guinée, comme l'Isthme de Panama, où l'on trouve de ces Nyctiluques, ainsi que des Hommes-à-queue. J'ai conclu de toutes ces reminiscences, qu'il y eut autrefois des Hommes-de-nuit, qui voyaient et agissaient la nuit: que ces Hommes, par une admirable sagesse de la Nature, ont dû être les Naturels, les Aborigènes de la Zone-torride: que les Nègres actuels de cette Zone-brûlante, y sont venus de pays un-peu plus tempérés: qu'ils ont trouvé incommode pour eux qu'il y eût des Hommes nocturnes, et qu'ils les ont peu-à-peu chassés ou détruits, au-point qu'il ne s'en est échappé que quelques Individus, dont un petit nombre se sera mêlé par le mariage avec les Hommes-



## 24 LES NUITS DE PARIS :

de-jour : il y a même beaucoup à presumer, que le mélange n'a eu lieu que par les Femmes-nocturnes, que quelques Hommes-de-jour auront surprises endormies,

J'ai ensuite réfléchi sur le but de la Nature ; et j'ai vu, qu'outre celui que j'ai indiqué, de rendre les pays brûlans plus commodes à ceux qui les habitaient, elle en a eu encore un autre : C'est que, non-seulement elle a voulu que tout fût plein de vie ; que la vie fût repandue par-tout ; mais qu'il n'y eût aucun temps où cette vie n'agît ; elle a semblé craindre, en ne faisant que des Animaux-de-jour, que le sommeil ne fût universel, et n'offrit sur un hemisphere entier l'image de la mort.

Oui, les espèces d'Hommes ont été différentes. Il y a eu des Geans : on n'en peut douter ; tout l'atteste : il y a eu des Pygmées : l'Homme a été aussi varié dans ses proportions que le Chien domestique dans les siennes ; et le Singe, espèce voisine de la nôtre, depose encore pour cette vérité.

La destruction des Geans ne doit pas surprendre : Comme la difference entre les Hommes, soit de jour, soit de nuit, soit geans, soit moyens, soit pygmées,

ne

ne venait que du climat, il est sensible que le nombre des Hommes-moyens et des Hommes-de-jour, devait surpasser infiniment celui des autres. Or, les Hommes-moyens n'ont pas trouvé commode d'habiter un même pays, avec des Etres, qui pouvaient écraser une douzaine d'entr'eux d'un coup-de-poing : ils se sont trouvés humiliés de la comparaison ; les Geans auront, dans l'occasion, laissé peut-être échapper des marques de mepris : ils auront subsisté, ils auront même été Rois, Chefs, tant que le Genre-humain aura été naïf, ignorant, sauvage : mais une fois policé, impossible que le grand nombre ait pu supporter, sans jalousie, la vue d'un Etre plus puissant et plus parfait : les Hommes-moyens les auront détruits peu-à-peu, après les avoir rendus odieux ; ils les auront représentés comme sanguinaires, féroces, cruels, surtout les Derniers, qui, se voyant affaiblis, se feront retirés dans les antres des montagnes, et auront massacré bon nombre de leurs Ennemis. Ce ne sont pas ici des conjectures vagues ( pensais-je ) : on voit encore des Moutons-geans en Sicile, où la Fable met aussi des Hommes-geans assez modernes, et où elle sup-

## 26 LES NUITS DE PARIS:

pose qu'est leur tombeau. Ne trouve-t-on pas des tombeaux d'anciens Chefs de Peuples barbares, dont les ossemens prouvent que c'étaient des Geans? témoin celui de Theutobochus, decouvert dans le Dauphiné, au milieu du dernier siècle, &c.<sup>a</sup>, &c.<sup>a</sup>

Toutes les espèces d'Hommes pouvaient se mêler, comme celle des Chiens; mais ce devait être une grande honte pour une Geante, de succomber avec un Homme-moyen! C'est de-là que sont originaiement venues les idées de l'inegalité politique: elle est imitative de l'inegalité physique qui existait autrefois. On dit encore, par metaphore, un grand Homme; une grande Princeffe; un grand Roi. Une grande Princeffe se deshonorerait en écoutant son Valet-de-pied, qui est cependant de la même espèce; mais on entend cela figurément aujourd'hui, par un reste des mêmes idées qu'avaient naturellement les Geans, à l'égard des Hommes-moyens.

Quant aux Pygmées, on doit sentir que les Hommes-moyens les ont détruits, par mepris pour ces Etres faibles, et qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité. Ils ont préféré de se faire des Esclaves de leurs Pareils, dont les forces sont

bien plus proportionnées à leurs besoins. Cependant, comme il se trouva quelques Géantes allés humaines pour écouter des Hommes-moyens; qu'il y eut des Géans qui devinrent amoureux de Femmes-moyennes; de-même l'Espèce-du-milieu s'abaisa quelquefois à celle des Pygmées, par occasion, par goût, par nécessité. Delà ces différences dans la stature des Nations mêlées; différences plus multipliées aujourd'hui, mais beaucoup plus affaiblies qu'autrefois, et qui, à la longue, disparaîtraient presque entièrement, si on avait soin d'interdire le mariage à tous les Etres mal constitués, c'est-à-dire, si l'on établissait une loi, par laquelle tout Homme ridiculement petit, bossu, bancroche, &c. ne pourrait épouser qu'une Veuve de quarante ans.

Je pensai ensuite, que la mythologie grecque, quoiqu'emblème de la physique, était aussi fondée sur des personnalités. Je crois que Jupiter, Mars, Apollon, &c.<sup>a</sup>, ont été des Géans, qui s'abaisaient fort souvent à des Femmes-moyennes, lesquelles s'en trouvaient ordinairement fort mal: aussi les Géans leur faisaient-ils presque toujours violence. L'histoire de Semelé, mère de Bacchus, me confirme surtout dans

## 28 LES NUITS DE PARIS :

cette idée : elle ne put accoucher de son Demi-geant ; car ce qu'on nommait les Demi-dieux , les Heros , ce furent d'abord ces Demi-geans , des Geans metifs , plus forts que les Hommes-moyens , et plus faibles que les Geans ou les Dieux. Il y a donc apparence que ces Heros si forts de l'Antiquité , descendaient des Geans ; mais que plusieurs generations-moyennes les avaient remis à-peu-près au niveau des autres. Ces Geans degenerés étaient tous Rois ou Chefs ; les Hommes-moyens encore sauvages se mettraient volontiers sous leur conduite.

Je crois que les plus grands Ennemis qu'eurent les Geans , ce furent leurs Bâtards , qu'ils meprisaient sans-doute , comme nous meprisons plus les Metifs , qu'un beau Nègre. Ainsi , lorsque la Fable nous represente les Titans foudroyés par Jupiter , il y a toute apparence que c'est l'Histoire de temps fort-anciens qu'elle nous fait , et que les Prêtres-Poètes-Medecins-Sorciérs d'alors , nous ont decrit de cette maniere la mort des derniers Geans. Grâces en soient rendues à Jupiter ! car je crois que les Geans , s'ils étaient mêlés parmi nous , seraient fort-incommodes , à-moins qu'ils n'eussent la bonté de vouloir bien nous



servir d'Elefans. Mais que Jupiter n'a-t-il en même-temps aneanti les fatales idées d'une prétendue inégalité!...

Je m'arrête. Ne croyons pas que la Fable soit toute Fable: Il y a plus d'histoire qu'on ne pense! et au lieu de retrancher à celle-ci, pour le donner aux temps fabuleux, un Homme-de-genie reculera fort-loin les bornes de l'Histoire.

Buffon! puissant genie! c'est à toi de préparer cette revolution! Le Souverain a mis entre tes mains tous les moyens de connaître la verité, la Nature: scrute la Nature, trouve la verité! Ne te laisse point épouvanter par les clameurs des Pygmées; ton genie est fait pour les écraser: Tel le Père du Jour chasse devant lui les Tenébres, les Chimères, les Fantomes, les vaines Frayeurs, et les Mensonges de la Nuit: Tel aussi, ô Buffon! le flambeau de ton divin genie fera disparaître l'aveugle Ignorance, le Préjugé stupide, l'idiote Superstition, la Credulité ridicule; tu les pousseras devant toi, et ils tomberont dans le gouffre du neant: l'Univers étonné dira pendant un-jour: —Ils ne sont plus! le lendemain on niera qu'ils aient jamais été!

---

En finissant cette pièce, je sortis de

la chambre, je payai, sans faire attention aux curieux regards du Tabagiste, et je courus chés la Vaporeuse.

Je l'aperçus, et sans rien dire, je lui presentai mon paquet aubout de ma canne. Elle le prit sans parler. Et je lui dis adieu par un geste.

En m'en revenant, je pris par la rue Saintonge: je donnai des larmes à Victoire, et je suivis le boulevard. La nuit était belle: je marchais sans penser où j'allais; je rentrai dans la Ville, par la porte Saintmartin; je pris la rue Grenetat, par distraction, puis la rue Bourg-labbé.

Je n'avais pas fait cinquante pas dans cette dernière, que je fus frappé du son d'une voix plaintive, qui me parut partir d'une maison vis-à-vis. Je levai les yeux, et j'entendis distinctement ces paroles, prononcées dans l'appartement du premier étage, dans lequel il y avait de la lumière, et dont une des fenêtres était ouverte:

» O ma chère Eleonore! mon Amie,  
 » ma tendre, ma fidelle Amie, tu ne  
 » respirez plus! mais tu vis dans mon  
 » cœur! ta belle Ame animera la mienne,  
 » jusqu'au dernier soupir »!

Après ces mots prononcés, la fenêtre

fut fermée par un Homme en chemise ; la lumière s'éteignit , et je n'entendis plus rien. Je me retirai , tout-ému.

## V NUIT.

## LE DEUIL-DU-CŒUR.

Le lendemain , je ne pus m'occuper d'autre chose , què de ce que j'avais entendu la veille. Avant d'aler chés la Marquise , je me rendis à la rue Bourglabbé. Il n'était que neuf heures ; toutes les boutiques étaient encore ouvertes. Je m'informai dans le voisinage , à une jolie Parfumeuse , fille de la maison , seule au comptoir en ce moment.

—O Monsieur ! ( me dit cette Jeune-personne ) , vous l'avez entendu !..... Nous l'entendons souvent aussi !... C'est l'Homme le plus aimable , le plus estimable , le plus doux !... Tant qu'elle a vécu , il se comportait avec une decence !... Hô ! il ne la compromettait pas !.....

—Quî , Mademoiselle ? —He ! madame D'Imberval..... Tenez , le voilà qui rentre.... Faites une chose.... Il est poli , honnête..... Allez chés lui. Si vous lui parlez de Mad. D'Imberval , vous ferez bien venu.... Allez , allez.

Je suivis le conseil de la Petite-personne. J'entrai dans la maison , et je

## 32 LES NUITS DE PARIS :

demandai au Portier, monsieur D'Imberval. — Vous voulez dire, monsieur D'Angeval sans-doute? — Soit-, répondis-je. On siffla, et je montai.

Je frappai doucement. Un Jeune-homme, les cheveux épars, l'œil humide, vint m'ouvrir. Il recule à ma vue!... — Intéressant Jeune-homme! lui dis-je, vous ne refuserez pas de raconter vos malheurs à un Malheureux comme vous? J'ai l'âme sensible; parlez, et vous ne profanerez pas votre douleur? A ces mots, il me prit la main, et me fit entrer.

Son appartement était éclairé par deux flambeaux à deux branches: Tout-autour, il était garni de chassis à grands carreaux de verres-de-bohème. Sous ces chassis étaient à des espèces de portemanteaux, des robes de femme de toutes les saisons, de tous les genres, et de toutes les couleurs; des bonnets de toutes les formes, des chaussures, en-un-mot, tout ce qui peut servir à vêtir une Belle. Au fond de l'appartement, on découvrait comme une porte de chapelle: Deux portraits, en regard, dont l'un était celui du Jeune-homme, paraissaient élevés sous un dais: entre les deux, on voyait une figure de Jolie-femme, parfaitement bien-faite, habillée d'une robe

toute fraîche, ayant l'air riant, ét comme si elle avait été prête à parler. Je la crus une Beauté vivante, jusqu'au moment où son immobilité me convainquit que c'était une Figure en cire. Le Portrait de la Femme, élevé sous le dais, ressemblait parfaitement à la Figure; il était couronné de fleurs: Celui du Jeune-homme était surmonté d'un crêpe.

Le Jeune-homme me laissa tout examiner, sans me rien dire. Je me retournai de son côté: —Pleurez-vous une Epouse chérie, une Sœur, une Amante? —Ce n'est ni ma Sœur, ni mon Amante, ni mon Epouse; c'est mon Amie.... Mais qui êtes-vous? —Je suis le Spectateur-nocturne. —J'ai entendu parler de vous, et vous êtes l'Homme que je desirais de connaître, pour adoucir l'amertume de ma peine.... Voulez-vous entendre ma douloureuse histoire? —De tout mon cœur! (lui repondis-je).

—Il y a deux ans-ét-demi, je fus invité, par hasard, à dîner chés une de mes Connaissances les plus superficielles. Je n'avais de relation avec aucun des Convives; desorte qu'à table, je me trouvai avec une quinzaine d'Etres absolument nouveaux pour moi. Il y avait, dans le nombre, trois Jeunes-personnes



### 34 LES NUITS DE PARIS :

très-jolies, deux Blondes et une Brune. L'Aînée des Blondes me fixa; les deux Autres me parurent trop-jeunes: Ce fut avec la Première que je causai, que je me familiarisai. Je l'appelais Mademoiselle, sans que Personne en parût étonné. J'appris, par un mot que lui adressa une Dame brune fort-vive, et très-brillante, qu'elle était sa Sœur, ou sa Bellesœur. Comme je connaissais l'état de la Dame brune, je n'en trouvai la charmante Blonde, que plus convenable pour moi: Car du premier moment, j'avais résolu de m'attacher à elle, et de tout employer, pour l'obtenir. Cette journée fut délicieuse! Le dîner fut suivi de la promenade. Je donnai la main à la Dame brune, pour me la concilier; mais arrivé au Luxembourg, je tâchai de m'approcher de l'adorable Blonde, et nous ne nous quittâmes plus, quoique je m'aperçusse d'un certain refroidissement dans les yeux de la Dame brune: Je ne pouvais quitter Elconore. Enfin, sa Bellesœur l'appela.

La Maîtresse de la maison où j'avais dîné, faisait ce moment, pour m'aborder: — Tout le monde (me dit-elle en riant), remarque à quel point vous vous êtes épris de mad. D'Imberval! — Madame!

(m'écriai-je). — Oui, mad. D'Imberval: Cette Jeune-personne, qui vous quitte, est mariée au Frère de la Dame qui lui parle en ce moment : C'est elle qui l'avait amenée ; je la connais à-peine ; mais sa Belle-sœur est mon amie-. Je fus anéanti, par cet éclaircissement ! je me retirai triste, rêveur, mais bien résolu de ne plus revoir la trop-aimable Eleonore.

Trois ou quatre jours après, je retournai chés mad. De-Nebli ( la même chés qui j'avais dîné ) : Je parus triste : Elle m'en fit la guerre. — Oui, lui répondis-je, Madame, je suis affligé. On devrait, dans les Sociétés, faire comme un Officier de mes Amis, qui, lorsqu'il vous invite, ne manque jamais à vous instruire du nom, de la qualité, du caractère et de la situation des Convives : Il vous évite par-là beaucoup d'imprudences, souvent dangereuses ! Comme de mal parler d'un Homme connu à lui-même et face-à-face : et surtout ( ajoutai-je ), il prévient le malheur qui m'est arrivé-!..... Une larme m'échappa. Mad De-Nebli, grande et belle brune, qui avait l'âme très-sensible, n'ent plus envie de me plaisanter. Elle devint sérieuse : Et un instant après, elle dit, en se parlant à elle-même : — Infortunée Eleo-

## 36 LES NUITS DE PARIS:

nore!..... Manquer le bonheur, à la veille de l'atteindre!..... —Comment! que dites-vous, Madame? —Apprenez que mad. D'Imberval a épousé un Étourdi, qui, en deux ans, a dissipé sa dot, et ses propres fonds; qu'il s'est retiré à Londres depuis trois mois; qu'Eleonore ne subsiste que d'une pension modique, que lui fait sa Belle-sœur-! A cette accablante explication, je me sentis pénétré d'une si-vive douleur, que je demeurai immobile.

Je pris des informations, et j'eus tous les détails que je desirais. Je sortis de cette maison pour aler respirer, et débrouiller le cahos de mes idées: Ce fut au Luxembourg que je me trouvai; ce fut sous les arbres qui nous avaient couverts de leur ombre, Eleonore et moi, quelques jours auparavant, que je m'occupai d'elle, et que je pris une résolution. —J'ai quinze mille livres de rentes; je ne dois rien: je fais quelques Ouvrages qui me rapportent; Eleonore est dans le malheur, et je l'adore-. Je sortis du jardin; je volai dans cette rue; j'arrive, en palpitant, à la porte d'Eleonore. Je frappe: Elle ouvre elle-même; sa Domestique était sortie: Elle ne daigna pas me regarder: Elle me prenait pour

Thérèse. —Madame (lui dis-je), permettez à un Admirateur et un Ami vrai, de venir vous temoigner toute son estime, et, il ose le dire, tout son attachement.... A ces mots, Eleonore rougit, et presque sans me repondre, elle me montra un siége. Elle était en deshabiller fort-simple; ses beaux cheveux flotaient negligemment, et deux grosses boucles tombaient sur son sein, qu'elle voila. Elle vint ensuite s'asseoir vis-à-vis de moi. —Je n'esperais pas, Monsieur, l'honneur de votre visite! —Il est vrai, madame, qu'étant mariée..... vous ne deviez pas vous y attendre.... Mais, après que j'ai eu.... appris cette nouvelle, une autre chose... m'a donné la force de penetrer jusqu'à vous..... Je n'ai plus les sentimens que vous m'aviez inspiré d'abord, madame:.... Ce n'est plus un Amant,... ce n'est pas un Epoux qui se presente, c'est un Ami tendre, dont le cœur est aussi pur que le vôtre.... Je ne vois plus que vous êtes belle.... je ne sens plus le pouvoir de vos charmes; c'est une Amie,... une Amie dans l'infortune, que je vois en vous.... Ma chère Eleonore, daignez m'entendre, et ne m'interrompez point, que je n'aye achevé.... Je vous aime;

### 38 LES NUITS DE PARIS:

je vous chéris; je vous croyais libre: je pensai, en vous voyant, que vous pouviez être mon épouse; je m'en flatai... Cette erreur n'a pas duré longtemps! mais les sentimens que vous m'avez inspirés sont éternels; parce-qu'ils sont fondés sur l'estime, sur l'attachement le plus honnête, le plus desintéressé. J'aime en vous, votre personne, votre beauté, votre vertu, votre malheur; tout cela m'attache également. Je tâcherai de rendre votre personne heureuse; de préserver votre beauté des écueils; votre vertu des attaques, et de combattre votre malheur, de le rendre nul. Eleonore, je vous offre un tendre Frère, qui veut tout partager avec vous. J'ai quinze-mille livres de rentes; je donne mille écus par an à des Gens-honnêtes, qui me les rendent en bonne-amitié, et en bénédictions: Il me reste douze mille livres; je vous en donne six: Nous mangerons ensemble; nos invitations seront communes; nous irons ensemble chés nos Amis, au spectacle, à la promenade: nous ne nous séparerons qu'aux heures où un Frère doit quitter sa Sœur. Je desiré, ma chère Eleonore, que vous ayiez un Témoin continuel de votre conduite, dans une de vos Parentes, ou



mieux encore, une de votre Mari, qui loge chés vous, couche dans votre chambre ou dans un cabinet à côté. Voila les propositions que vous fait votre Frère, ét qu'il faut accepter, sous peine de le rendre malheureux-?

Eleonore avait la rougeur sur le visage, ét tenait ses beaux yeux baissés. Elle paraissait n'oser les lever sur moi. Je gardai le silence. Enfin, elle me dit : —Je vous remercie, Monsieur. —Acceptez! m'écriai-je. —Oui, si ma Belle-sœur l'approuve. —Il nous faut son aveu, je le sens..... Avez-vous une Parente? —Mon Mari a une Nièce, orfeline, ét qui n'est pas riche. —Elle sera votre compagne, ét le témoin de toutes nos actions: on aime les Temoins, quand on ne veut rien faire que de louable-.

Eleonore consentit que j'allasse sur-le-champ chés sa Belle-sœur. Je détaillai mes vues à cette Dame, qui parut ne pas croire à leur pureté. Mais son Mari me loua, en tout, ét obtint son consentement. On me donnait la Jeune-parente, ét j'ai porté ces nouvelles à Eleonore. Elle me parut très-contente! Je la quittai de bonne-heure.

Le lendemain, à mon arrivée chés elle, j'y trouvai la Jeune-nièce, la Belle-

sœur et le Mari de mad. D'Imberval. Je m'aperçus qu'Eleonore avait pleuré. J'exposai de-nouveau mes vues; j'en détaillai les motifs, et je m'engageai, devant la Nièce, à ne jamais dire un mot à Eleonore, qu'en sa presence. On accepta enfin, et nous alames tous dîner chés la Belle-sœur. J'invirai, pour le lendemain, chés Eleonore.

A notre retour dars son logement, avec la Nièce de son Mari, jeune brune de dixsept à dixhuit ans, je lui donnai le premier quartier de son revenu. Je fortis aussitôt.

Le jour suivant, je vins dejeuner avec elle, suivant nos conventions: Je fus à mes affaires: nous dînâmes: Nous alames au spectacle; nous soupâmes ensemble, et cette journée fut la plus heureuse que j'eusse encore passée. Je la quittai avant onze heures.

Je rapprochai mon logement du sien le troisième jour: Je trouvai, heureusement! un appartement au premier, dans la maison voisine, et j'y fus arrangé en quelques jours. Nous fîmes percer une porte de communication, qui donnait dans la chambre de la Nièce; c'était cette Jeunefille qui seule fermait en-dans, lorsque j'étais forti, et qui m'ou-

vrait toujours pour entrer : La Domestique, de son cabinet, me voyait également entrer et sortir : Tout le monde de la Famille fut instruit de cette porte-de-communication, et Personne ne le trouva mauvais, à-cause des precautions prises, par moi-même, pour que je ne pusse en abuser.

Comment vous peindre la vie delicieuse, autant qu'innocente, que nous avons menée pendant deux ans ? Je passais avec Eleonore tout le temps que je ne donnais pas à mes affaires : Je la voyais heureuse, contente, et par moi ! Sa Nièce, aubout de dix-huit mois, trouva un excellent Parti, et elle l'épousa, de l'avis de toute sa Parenté, qui m'en temoigna la plus vive reconnaissance. Depuis ce moment, j'étais regardé comme de la Famille.

Je mis avec Eleonore une autre Parente de son Mari, plus-éloignée, qui fut encore mariée aubout de cinq mois, parceque les presens de mon Amie la firent paraître avec avantage dans les sociétés honnêtes où nous la conduisions. Ce second mariage me fit adorer de la Famille : Je reçus même une Lettre touchante du Mari d'Eleonore, qui se joignait à ses autres Parens, pour

## 42 LES NUITS DE PARIS :

me remercier. Il ajoutait, » Que ma  
» conduite irréprochable, quoique ten-  
» dre, avec sa jeune Epouse, le pene-  
» trait d'admiration; qu'il en connaissait  
» toutes les particularités, bien faites  
» pour le rassurer, &c. ».

En-effet, je me proposais de cher-  
cher une troisième Compagne à mon  
Amie, et déjà nous avions jeté les yeux  
sur une Parente à elle, âgée de douze  
ans, lorsque le coup terrible fut frappé...

Nous étions seuls depuis quinze jours;  
mais, par mes ordres, sa Domestique  
était toujours dans un cabinet voisin,  
la porte-de-communication ouverte.  
Nos entretiens, moins-génés, devenaient  
tous les jours plus affectueux, sans être  
moins honnêtes: nous nous exprimions  
seulement avec plus de liberté, le bon-  
heur de vivre ensemble: Au spectacle,  
les situations nous touchaient davan-  
tage: nous fondimes en larmes à Zaïre,  
et nous regardant ensuite avec satisfac-  
tion, nous nous ferrames les mains comme  
de-concert. A la promenade, nous  
avions plus de plaisir que jamais; elle  
était toujours trop courte, et les heures  
s'écoulaient plus rapidement que des  
minutes. A notre retour, nous cau-  
sions avec innocence et candeur; minuit

nous surprit deux ou trois fois, que nous croyions n'être qu'à dix heures. Quelle félicité! hâ! que l'amitié est un doux présent de la Nature!... Nous étions heureux: Une plus grande intimité allait bientôt succéder à la nôtre, puisque deux jours après mon malheur, j'appris, que le Mari d'Eleonore n'était plus.... Un soir, en rentrant, je trouvai Eleonore au lit. Elle sourit, en me voyant, me tendit la main, et me dit: —J'ai besoin de repos: soupez à-côté de mon lit, et allez aussi vous reposer: nous nous en lèverons plus matin-. Je soupai: Elle sourit à ce que je lui disais. En sortant, je n'osais l'embrasser, parce qu'elle était au lit: Elle m'en fit reproche; et je pris sur ses lèvres le premier baiser.... Elle était déjà veuve; mais nous l'ignorions....

Le lendemain, à mon reveil, je la trouvai debout. Nous allâmes respirer la fraîcheur du matin: Eleonore était tendre; elle s'appuyait mollement sur mon bras. Elle me raconta un rêve qu'elle avait fait durant la nuit. J'étais son époux.... Nous ne rentrâmes qu'à deux heures, pour dîner, parce que le temps, qui s'était un-peu couvert, nous avait préservé de la chaleur, et que nous



#### 44 LES NUITS DE PARIS :

ne nous étions pas ennuyés ensemble.

Comme nous descendions de voiture, le Facteur remit une Lettre. Eleonore la voyant cachetée en noir, et qu'elle venait de Londres, pâlit : Elle me pria de l'ouvrir. Je le fis. Du premier mot, je vis l'annonce de la viduité de mon Amie. Malgré mon trouble extrême, j'affectai de la tranquillité : Je serrai la Lettre en riant dans ma poche, et je remis à la lire, après le dîner. Nous avions faim ; Eleonore ceda. Je fus la distraire après le dîner : Le soir, je feignis d'avoir égaré la Lettre.

Le lendemain, en me levant, je trouvai la Domestique effrayée : Eleonore avait eu la plus mauvaise-nuit. Je volai auprès d'elle : Une fièvre ardente s'était alumée. Je courus chercher des secours. Les Medecins arrivèrent : La maladie fut connue : mais elle surmonta la science de la medecine ; .... le soir du quatrième jour, Eleonore expira....

Je perdis en un instant, mon bonheur, tout ce qui m'attachait à la vie.... Je fus d'abord immobile de douleur, et prêt à succomber à mon desespoir.... Mais bientôt je voulus vivre, pour que ma Leonore vecût dans mon cœur ; pour donner mes soins à la Jeune-parente

qu'elle m'avait recommandée. Je gardai son appartement ; Je fis faire autour de sa chambre ces armoires vitrées, où sont appendues ses robes, et tout ce qui servit à sa parure : Je couronnai son portrait de fleurs ; je mis un crêpe sur le mien : Je fis faire, sur son visage encore decouvert, le modèle de cette Statue en cire, parfaitement ressemblante : je l'habille tous les jours d'une de ces robes, et quand toutes ont servi, je recommence : Tous les soirs je lui parle, et je la pleure, comme vous m'avez entendu hier. Je commençai la nuit que son corps a passé dans cette chambre ; car je voulus la veiller seul : je ne l'ai point abandonnée à des Mercenaires : Tout en elle m'était cher et précieux. Je ne me suis pas dispensé d'assister à ses funérailles : couvert de deuil, l'âme navrée, fondant en larmes, je la suivais : Je n'ai voulu la perdre de vue, qu'à l'instant où la terre nous a séparés pour jamais.

Depuis, ma pensée ne s'est occupée que de mon Amie : Je la pleure ; je l'invoque ; je la fers dans ses Amis, dans ses Parens, et surtout dans la Jeune Yolande sa Parente ; et je leur dis, —Remerciez Eleonore ; c'est elle qui

#### 46 LES NUITS DE PARIS :

vous aime, et non pas moi ; son âme habite avec la mienne, et c'est elle-seule qui me fait agir-.

Je prendrai bientôt Yolande avec moi, pour vivre comme je fesai du temps d'Eleonore ; mais nous ne parlerons que d'elle.... Adieu, Homme sensible ! parlez, je vous prie, d'Eleonore à tout ce que vous rencontrerez-.

---

En quittant le constant et malheureux Ami de l'Infortunée Leonore, je n'alai pas chés la Marquise ; je retournai dans ma demeure, et j'écrivis son aventure.

Quelque temps après, j'alai m'informer de ce qu'il était devenu : Je vais placer ici la fin de son histoire.

L'Ami d'Eleonore prit avec lui la petite Parente de son Amie. On espérait, dans la Famille, qu'il pourrait s'y attacher, et l'épouser ; parceque c'était une jolie Blonde, qui ressemblait beaucoup à sa Cousine : D'Angeval la forma : Elle devint charmante, par le caractère, autant que par la figure : Elle s'attacha même à son Bienfaiteur, de la manière la plus tendre. Ce fut alors que la Famille lui proposa de l'épouser. A ce mot, les yeux du triste D'Angeval se remplirent de larmes ; il ne répondit rien :

mais huit jours après, on vit arriver un très-aimable Jeune homme, son neveu, du même nom que lui, qu'il présenta pour être le mari d'Yolande. Les Jeunes-gens se virent pendant quelques mois, au bout desquels le mariage s'est fait. D'Angeval leur a donné pour dot la moitié de son revenu. Ils vivent avec lui; ce sont ses Enfants, et son sort est fixé. Tous les jours il pleure Eleonore, habille et deshabille sa Figure en cire: sa constance est à toute-épreuve. Il ne parle que d'elle; mais si agreablement, qu'on aime à l'entendre. Du-reste, il s'occupe utilement, et il est aussi bon citoyen, que constant ami.

Mais il s'était bien passé des choses, entre le commencement et la fin de l'histoire de M. D'Angeval! J'avais vu plusieurs fois la Marquise, et je lui avais raconté une longue et très-intéressante histoire, dont l'idée m'était venue à l'occasion de ce qu'on va lire.

## VI NUIT.

## LES DEUX JEUNESFILLES.

**L**e lendemain de la nuit où j'avais entrete-  
nu l'infortuné D'Angeval, je  
sortis de chés moi: Je retournai du  
côté du cabaret à bière, profondément

## 48 LES NUITS DE PARIS:

occupé d'une idée : J'admirais comme Paris devore ses environs, et convertit en rues stériles, des jardins nourriciers, et je me dis à moi-même : Un Homme qui reviendrait au monde dans cent ans, verrait les choses bien changées-! Cette idée m'attachait fortement ! Elle me rappela l'ancien Epimenide, qui dormit, dit la fable, selon quelques-uns, vingtsept ans ; cinquantesept suivant d'Autres, et soixantequinze d'après une troisième opinion ! Je fus absorbé dans une agréable rêverie. Je n'observais pas encore la Capitale, autant que je l'ai fait depuis : la Marquise, malgré ses vapeurs, m'intéressait ; je résolus de faire l'histoire d'Epimenide, pour l'amuser. Plein de cette pensée, j'entrai dans le même cabaret à bière de la veille. Je demandai un pot, six échaudés, et une lumière : J'écrivis. Mon histoire m'amusa moi-même. Je riais, en la traçant avec rapidité. A deux pas de moi, étaient couchées deux Jeunes-filles du Marchand, l'Une de dixhuit, l'Autre de quatorze ans. Je ne m'en doutais pas ; et souvent je pensais tout-haut ce que j'écrivais. Enfin, lorsque j'en fus au vieux Ergaste, qui demande l'aumône, je m'écriai : — Citoyens ! ayez pitié d'un  
pauvre



un pauvre Esclave abandonné, puni d'un crime qu'il n'a pas commis-!.. On avait fait naguère une procession de Captifs rachetés par les Mathurins et les Moines-de-la-Merci: La Plus-jeune des deux Filles tira le rideau, et se mettant à son seant: —Pauvre Esclave! ma Sœur tremble! elle a peur de vous! Pour moi, je voudrais bien vous entendre conter, ce que vous avez souffert chés les Barbares de Barbarie? —Dormez, ma Fille (lui répondis-je): lorsque ma relation sera faite, je vous la lirai-. La Sœur-aînée me voyant doux & bonace, se rassura, et se mettant aussi à son seant, elle me montra une charmante figure. —Comment! vous avez été esclave! —Oui, ma Fille, des passions. —Des passions! ce sont des Gens de la Barbarie? —Les passions sont de tous les pays: mais, dormez, charmante Fille, et me laissez écrire; et puissiez-vous ne jamais connaître les passions, qui m'ont rendu malheureux. —Hô! je l'espère! Je vous repons bien, que je n'ai pas envie de m'embarquer, pour être prise par les Barbares! —Les Passions sont bien mechans? (me dit la Cadette). —Ce sont les plus horribles ennemiés qu'ait l'Homme! s'il ne fait pas les dompter,

elles le précipitent dans mille écarts. —Comment! ce sont donc des Femmes! (reprit la Cadette). —Je vois ce que c'est (dit l'Aînée avec quelque suffisance), ce sont des Amazones: J'en ai entendu parler-... Elles auraient sans-doute encore jasé quelque-temps, si leur Père, homme dur et grossier, n'était venu les apostropher fort-brutalement d'un coup de baguette, qui pourtant ne toucha que le bois-de-lit. Toutes-deux firent aussitôt le plongeon dans les draps; et je continuai d'écrire. Lorsque je me sentis fatigué, je cessai, je payai, je sortis, et je pris le chemin de la rue Payenne.

Il n'était pas encore l'heure; cependant la Marquise était à sa fenêtre. Je lui montrai mon papier, sans parler. Elle ne dit rien non-plus: Mais une Femme-de-chambre ouvrit une petite porte, dans le mur du jardin, et me prit le paquet. Je ne savais si je devais le lui abandonner: Sa Maîtresse me fit un signe, qui m'éclaira, et ne voyant plus rien à faire, je me retirai.

Rendu chés moi, avant l'aurore, je mis sur le papier le trait des Filles du Marchand-de-bière: Je continuai ensuite mon Epimenide, et lorsque le sommeil

m'accâbla , je me jetai sur mon lit , où je dormis deux heures.

LA BOURSE DES PAUVRES-GENS.

J'avais affaire à six : je me levai ; je sortis. Les rues étaient tranquilles et solitaires , parce-que les Inutiles n'étaient pas encore levés. Au coin de la rue de la-Monnaie , je trouvai une bourse : Elle contenait deux louis en or , et dix écus-de-trois-livres : Elle était de cuir , et sale : —O Malheureux, ou Malheureuse ! qui as perdu cette bourse ? (m'écriai-je ) , que je te plains ! Et je sentis dans mon cœur une peine semblable à celle que j'éprouvai , lorsque je perdis le seul écu de six livres que je possédasse , en achetant un maquereau , à l'entrée du Marché-neuf : La peine qu'on a éprouvée rend sensible à celle d'Autrui : Je me mis à courir , du côté de la Hâlle ; car voici comme je raisonnais : —L'Homme ou la Femme vont employer cet argent en achats de denrées ; s'ils revenaient , la bourse serait vide ; mais elle est toute-pleine. Parvenu aux piliers , je vis revenir un Homme et une Femme en-pleurs , surtout l'Homme ; il se desesperait. —Qu'avez-vous ? ( lui dis-je ) : —Il n'a plus !... me dit la Femme : il a perdu...

## 32 LES NUITS DE PARIS:

tout ce que nous avions, deux louis-d'or, & dix petits écus... Dans ce moment même, passait une Dame, suivie de deux Domestiques : Elle paraissait aller à Sainteustache : Elle s'arrête, tire de sa bourse trois louis, & six francs, les donne à l'Homme, et s'éloigne. Je la suivis, et lui présentant la bourse, je lui dis : — Puisque vous avez rendu la perte, c'est à vous que cet argent appartient ; car je l'ai trouvé ; j'allais le rendre, vous m'avez prevenu. La Dame m'écouta, me regarda, prit la bourse, la serra, et continua son chemin. Moi, j'alai à mes affaires.

### V I I N U I T.

#### QU'EST-CE QUE LA NUIT?

Je ne rends pas compte de mes journées ; je ne parle que de mes nuits, jusqu'à l'aurore. Le soir, fort tard (car j'avais écrit chés moi, jusqu'à onze heures-un-quart, après mon travail manuel), je me rendis à la rue Payenne : J'avais pris le plus long : Il était minuit-ét-demi. La Marquise était à sa fenêtre. En me voyant, elle me dit : — Homme pauvre, d'où vient n'as-tu pas rendu la bourse à ces Bonnes-gens, et que tu me l'as donnée ? — C'est que leur perte,

causée sans-doute par une négligence ,  
ou tout-aumoins par une inattention ,  
n'était pas un titre pour doubler leur  
petite fortune : Les Gens-du-peuple  
sont superstitieux ; ils seraient devenus  
inattentifs , par une fausse confiance  
dans la Providence. — Je ne m'atten-  
dais pas à cette raison ! Monte ici :  
l'on va t'ouvrir : mais tu ne seras pas  
dans la même pièce que moi : Depuis  
tantôt , que j'ai envie de t'introduire ,  
j'ai fait-faire une fenêtre , et par une  
grille , nous nous entretiendrons , de-  
vant deux Temoins : car je suis femme  
mariée , et je dois respecter en moi  
la Compagne d'un Homme-d'honneur-  
La Femme-de-chambre vint ouvrir. Je  
donnai par écrit à la Marquise , le récit  
des Filles du Tabagiste , &c de la trou-  
vaille de la bourse : Ensuite , elle me  
dit de lui lire mon papier de la veille ,  
parce - que mon écriture était difficile.  
Je ne demandais pas mieux. On m'ap-  
porta une petite mesure de vin , une  
moitié de poulet , et un pain. — Man-  
gez , me dit la Marquise ; car je crois  
que vous avez appetit. Je mangeai :  
mon repas ne dura que sept minutes :  
Je parlais néanmoins , c'est-à-dire , que je  
faisais ma partie dans la conversation  
suivante : C. iij



— Quel est votre genre de vie ? — Le travail , l'occupation , et le plaisir. — Quel temps pouvez-vous donner au plaisir ? — La plus grande partie de celui que je donne au travail et à l'occupation : Quand ma main seule travaille , mon esprit s'occupe d'idées agréables , ou philosophiques : Je fais ou des châteaux-en-espagne , ou je philosophe : Quelquefois je projète. Revenu chés moi , j'écris ce que j'ai pensé , si cela merite de l'être : Mais ce n'est pas-là ma seule occupation : J'ai les passions vives , et elles me donnent beaucoup de besogne ! Je redoute le moral de l'amour. Il m'affecte trop , & me tourmente avec une violence sans mesure. — Le moral de l'amour ? C'est la tendresse ? — C'est la tendresse. — Vous la redoutez ? — Comme la petite vérole. — Je croyais cependant que la tendresse ennoblissait l'Homme , et l'élevait au dessus des Animaux ? — Elle l'égale à la Divinité : mais , de deux choses l'une , ou dans ce pays-ci aucune Femme n'est susceptible de tendresse , ou j'ai contre moi mon extérieur , qui les repousse , et m'empêche d'être aimé : Depuis cinq ans , je n'avais trouvé que Victoire. — Ne vous y êtes-vous pas

mal pris? — Je ne sais : mais j'ai senti que lorsque je m'attachais, c'était à mon grand malheur! — Il y a de votre faute, soyez-en sûr. — Croyez-moi, madame, partageons cela : Les Femmes de Paris sont très-peu susceptibles de tendresse ; et moi, j'en demande trop. — Je les crois intéressées. — Hé! madame, peut-on être tendre, avec une âme avide, qui ne calcule que les moyens d'un Amant! — C'est un effet du luxe. — Il est vrai, Madame! aussi le luxe est-il le plus grand ennemi de la tendresse ; c'est le père de la coquetterie-. Mais parlons d'autre chose : Je ne viens ici que la nuit.

Qu'est-ce que la nuit? — Vous allez répondre à votre question? — Sur la Terre, c'est douze heures, pendant lesquelles le Soleil éclaire l'autre hémisphère, également partagées sous l'équateur ; inégalement au-delà des tropiques ; mais cependant revenant toujours à douze heures, en compensant les grands jours par les petits.

Sur la lune, c'est quatorze de nos jours, & autant de nos nuits, pendant lesquels un de ses hémisphères est dans les ténèbres.

Pour les Êtres qui vivent dans Mars,

c'est douze heures-un-quart-&-demi, c'est-à-dire, qu'il tourne sur lui-même, à trois quarts-d'heures près, aussi rapidement que notre Globe. Ce qui peut-être n'est pas exact; Mars devrait avoir une révolution diurne plus rapide que celle de la Terre.

Sur Jupiter, la nuit n'est que de cinq heures, moins quelques minutes: son année en vaut douze des nôtres, parce-qu'il est douze ans à tourner autour du Soleil: Il suit delà, que son année est composée de cinqmillefixcents nuits, ét autant de jours, qui n'en valent guère que deuxmillecinqcents des nôtres.

Sur la Planète de Saturne, les nuits ét les jours, dit-on, sont à-peu-près les mêmes que sur Jupiter: mais il en faut deux fois-ét-demie autant, pour composer l'année, qui est de trente des nôtres.

Sur Latone, planète decouverte par Hertschel, il est impossible de savoir la longueur des nuits; elles sont probablement encore plus courtes, chaque Planète devant tourner plus rapidement sur elle-même, à mesure qu'elle est plus nouvellement planète.

Je ne pousserai pas mes conjectures audelà, quoiqu'il y ait certainement un grand nombre de Planètes non-vues, dont:

les revolutions sur elles-mêmes sont encore plus rapides : Je reviens aux deux Planètes intersolaires relativement à nous.

Sur Venus : Il est à presumer que les nuits y sont de douze des nôtres ; ce qui ferait vingt-cinq - fois vingt-quatre heures , pour un jour & une nuit. La raison de cette lenteur de Venus à tourner sur elle-même , vient de son approximation du Soleil sans-doute : Son année a deux-cents-vingt-quatre de nos nuits et jours ; ainsi elle ne ferait composée que de treize nuits et jours reels de Venus.

Sur Mercure , dont on ignore absolument le temps de la revolution sur lui-même , il paraît que l'année & le jour ne sont qu'un , et que dans les quatre-vingt-huit de nos nuits et jours qui composent son année , il y a une nuit de quarante-quatre des nôtres , et un jour également de quarante-quatre de nos jours.

A-présent que nous avons l'acception parfaite du mot NUIT , dans tout notre système solaire , il faut ajouter , qu'il y eut autrefois un Homme en Grèce , qui eut une nuit plus longue que celle de Venus , et même de Mercure ; elle dura soixante-quinze de nos années , c'est-à-dire vingt-sept-mille-quatre-cent-cinquante de nos nuits. Cet Homme se nommait

## 38 LES NUTTS DE PARIS :

Epimenide. Voici le commencement de son histoire, qui fera pendant longtemps la matière de nos lectures-.

Ici, je finis de manger. La Marquise prit mon cahier de la veille ; j'y joignis celui de la journée : mais ma lecture fut remise au lendemain.

### LE TROU AU MUR.

En m'en revenant, je m'écartai de ma route, distrait par une idée que j'exposerais quelque jour, sous le titre du COUCHER, du RÊVE, et du LEVER : je me trouvai à la place Saintmichel. Je marchais légèrement et sans bruit, à l'ombre des maisons, comme le Gue. Un bruit sourd frappe mon oreille : Je m'approche : Trois Hommes faisaient un trou au mur, à-côté de la porte d'une maison. Je saisis le marteau, et je frappe un coup terrible, en disant : — Mes Amis ! pourquoi faire un trou ? voici la porte : on va vous ouvrir-... Ils n'entendirent pas les derniers mots ; les vibrations du heurtoir ébranlèrent leurs fibres, et surtout leurs jambes : Ils se mirent à fuir, abandonnant leurs instrumens. On ouvrit, et je fis voir au Portier le travail qu'on faisait pour le soulager dans son emploi.



## VIII NUIT.

## LA FILLE SAUVÉE.

Le soir, sur les huit heures, j'alai au Palais-royal : Ce n'était pas cet édifice superbe qu'on admire aujourd'hui ; ce n'était qu'un jardin. J'y fus abordé par trois Filles, dont la Plus-jeune était naïve et jolie. Ses deux Compagnes, ouvrières comme elle, l'avaient amenée, pour lui montrer un moyen coupable de suppléer à l'insuffisance de leur gain. Je vis cette infamie, et pénétré d'horreur, je feignis d'écouter la Jeune-Infortunée ; je sortis avec elle du jardin, et je la conduisis, non sans peine, jusques chés la Marquise ; —Voici une Victime que j'arrache au Vice, et que je remets à la Vertu-. Mad. De-M\*\*\*\* reçut la Jeunefille comme un dépôt sacré. Une de ces nuits, je donnerai son histoire.

—Les Jeunesfilles des professions d'un gain borné, dis-je à la Marquise, sont tentées souvent de chercher, le soir, un gain facile et qui ne les expose pas : mais elles se trompent cruellement ! Une-fois lancées dans le desordre, elles ne peuvent plus s'arrêter ; parce-qu'elles ne s'y livrent pas seules, mais avec des Hommes les pires de tous, qui les con-

traignent, les violentent, les dégradent et détruisent leur santé, sans que ces Malheureuses puissent s'y opposer. Je m'efforcerai toujours d'éloigner du vice, en ôtant aux Faibles toute idée de profit et de sécurité : il n'enrichit pas ; il ne rend pas tranquille-.

—Vous savez, madame, ajoutai-je, qu'Epimenide était grec, de la ville de Gnosse, dans l'île de Crète, et que le bruit courut dans la Grèce, qu'il avait dormi soixantequinze ans? —Je l'ignorais, mais vous allez me l'apprendre-.

Je lus.

#### EPIMENIDE.

Il y avait autrefois dans la ville de Gnosse, en Crète, où regna Minos le Sage, un Pontife de Jupiter très-savant, nommé Agiasarque, qu'on venait consulter de toutes parts : Car Solon, Lycurgue, Bias, Thalès, et les autres Sages n'étaient pas encore nés. Ce Pontife eut un Fils, dont il entrevit les hautes destinées : C'est pourquoi il prit un soin extrême de son éducation. Il l'instruisit non seulement dans les belles-lettres, mais il le fit voyager par-toute la Grèce, et jusqu'à Memphis, capitale de l'Egypte, contrée célèbre alors, par la haute philosophie.

de ses Prêtres, qui tous étaient versés dans la connaissance de la Nature. Epimenide (c'est le nom du Jeune-homme), fut marié avant ses voyages. Le Grand-prêtre de Jupirer était trop prudent, pour exposer sa race entière, aux dangers d'un voyage périlleux. Son Père lui fit épouser la Fille d'un Athenien, chés-lequel il avait le droit d'hospitalité: car alors les monnaies étant fort-rares, les Hommes riches, ou en-place, tâchaient d'avoir une Maison-amie dans les principales Villes; on les recevait, et ils recevaient à leur tour. Neobule, fille du Grand-pontife d'Athènes, était jeune et belle: Epimenide cependant ne sentit pas son cœur s'épanouir en la voyant: mais il n'aimait rien, et il regardait comme la première loi, d'obéir au Pouvoir-paternel. Il se laissa marier; et dès qu'il eut un Fils, qui porta le nom d'Agiasarque, son Père le fit voyager.

Il avait vu Athènes: Il lui fut ordonné de se rendre à Thèbes, à Sparte, Corinthe, à Milet en Asie, à Ephèse, et jusqu'à Memphis. Epimenide parcourut tous ces pays: mais Corinthe lui fut fatale.

Il y avait dans cette Ville une Prêtresse de Venus, appelée Naïs: Jamais

la Nature n'avait rien formé de si brillant, de si doux, de si naïf, de si tendre. En la voyant, Epimenide fut frappé : — Ha ! (s'écria-t-il), je ne suis venu sur la terre qu'à moitié formé ; c'est la belle Naïs, qui achève mon existence ! Naïs s'aperçut qu'elle était adorée, quoiqu'Epimenide l'évitât, et elle fut flattée de sa conquête ; elle aima, comme elle était aimée, à l'excès.

Cependant Epimenide, tel que le Faon blessé, partit de Corinthe, emportant le trait dans sa blessure. Il acheva ses voyages, et revint à Gnosse au bout de trois ans. Pendant tout ce temps, il combattit sa passion.

Naïs l'attendit longtemps, et ayant appris qu'il était marié, avant de la connaître, elle déclara qu'elle renonçait au mariage, pour se faire courtisane. C'était dans l'espérance d'avoir un jour pour amant, celui qu'elle n'avait pu favoriser comme époux, qu'elle embrassa un état qui n'était pas deshonorant pour une Fille consacrée au culte de Venus.

Il ne faut pas comparer les Laïs et les Phryné de l'ancienne Grèce, aux Filles-publiques d'aujourd'hui : les Nations modernes n'ont rien qui puisse leur être comparé, si ce n'est peut-être la célèbre et philosophe Ninon De-L'Enclos,

ou Marion-Delorme , surtout la Première , qui semble avoir contribué à la gloire du siècle de Louis-XIV , autant que les Grands-hommes, les Heros et les Heroïnes en differens genres que ce beau règne a produits. On peut dire qu'il lui eût manqué quelque chose , si Ninon n'avait pas su donner à la galanterie un degré de considération , qui rendit cette Fille l'égale de l'Aspasie athenienne : Telle fut Naïs. Elle partit pour Gnosse, où venait d'arriver Epimenide. Elle s'y fit connaître ; mais si elle afficha la galanterie , elle fut decente : Elle ne voulait attirer qu'un Homme ; c'était Epimenide.

La passion de cet Amant vertueux ne s'était point affaiblie par l'absence ; mais le Fils du Pontife Agiasarque avait senti qu'il devait l'exemple des bonnes-mœurs. Il était d'une vertu sévère , et quoique le panchant de son cœur le portât avec violence vers Naïs, il savait commander aux sens , et suivre avec courage l'apre sentier de la vertu. Cependant , que de combats ! Naïs était sa première inclination : elle était pour lui Venus elle-même ; c'est-à-dire , qu'elle avait dans ses traits cet accord , cette harmonie , toute puissante sur le cœur , qui font qu'une Femme est la seule qu'on puisse



aimer. Naïs avait alors vingt ans : c'est l'âge où tous les charmes sont développés : Epimenide était embrasé de mille feux ! Dans cette extrémité, il prit conseil de son Père.

— Vous, lui dit-il, qui approchez des Dieux immortels, Pontife révérend du Temple sacré de Jupiter-enfant, je m'adresse à vous, pour avoir des conseils : Sauvez-moi, s'il est possible, et comme dévoué au culte des Dieux, et comme votre fils.... Je suis tourmenté par un feu coupable : Neobule, l'épouse que vous m'avez donnée, quoique belle, est éloignée de mon cœur par Venus ; c'est Naïs sa prêtresse, Naïs seule, que je puis aimer ?

Le vénérable Agiasarque se recueillit quelques instans ; puis regardant son Fils. — Ta vertu (lui dit-il), est si pure, et l'exemple que tu donnes aux Hommes est si beau, en résistant au panchant amoureux, reprouvé par le devoir, que je ne doute pas de la protection des Dieux : Je les consulterai cette nuit, et je verrai ce qu'ils m'inspireront.... Va, mon Fils, je te benis en leur nom ! Qu'ils veuillent employer toute la celeste puissance à conserver la pureté de ton cœur ! Epimenide s'in-

elina devant le venerable Pontife , et se retira.

En sortant du Temple , il aperçut une Foule qui se pressait dans la place publique. Il était trop affligé , pour être curieux ; il marchait lentement. Mais l'on venait à lui : c'était Naïs , parée de tous ses atours , qui conduisait au Temple de Venus-Pontine , un chœur de Jeunes-filles de douze ans , pour les consacrer à la Deesse. Elle avait choisi les plus belles ; mais quoi qu'elles fussent parfaites , et qu'elles eussent toute la fraîcheur de la première jeunesse , Naïs les surpassait , autant que la Deesse elle-même surpasse les simples Mortelles. A cette vue , hors de lui-même , Epimenide transporté , s'écrie : — Retirez-vous , Profanes , et ne l'approchez pas ! c'est Venus elle-même , sous la forme de Naïs-!

Comme c'était le Fils du Grandprêtre de Jupiter , qui venait de parler , tout le monde s'arrêta par respect , et laissa une grande distance entre Naïs et lui. La Nymphé sentit son triomphe , et elle en fut comblée : Un charmant sourire l'embellit encore , et les Amours parurent voltiger autour d'elle. Elle acheva sa marche sacrée , et parvenue sur le bord de la mer , où le Temple était bâti ,

## 66 LES NUITS DE PARIS:

elle s'appuya sur Epimenide, pour en monter les marches: Il la conduisit jusqu'à la porte, qui s'ouvrit: La Prêtresse s'arrêta, pour faire entrer les Jeunes-Iniciées, et quand elles furent dans le Temple, elle dit à Epimenide: —Je vous quitte, pour aler offrir à la Déesse ces Jeunes-beautés, mais mon cœur reste avec vous, et Venus approuve que je vous le donne tout-entier! O Epimenide! c'est pour vous, que j'ai pris l'état où vous me voyez! afin que vous puissiez m'aimer avec piété, sans manquer à votre Epouse, et sans violer les loix du mariage: car c'est rendre hommage à Venus, que d'aimer ses Prêtresses, et de les rendre mères. Venus est fille de Jupiter; tous les Dieux sont proches parens les uns des autres, et en honorer un-seul, c'est les honorer tous; la Divinité est indivisible-. A ces mots, Epimenide sentit un fremissement involontaire: La Raison même, la fille la plus sévère de Jupiter, lui disait, que les dernières paroles de Naïs venaient d'exprimer une vérité sublime: Il fut tenté: mais une reflexion le soutint: —Neobule serait-elle affligée-? Il ne put en douter. Naïs le quitta, et dans le même instant, il s'écria: —Je vois mon devoir, et je le remplirai!

Sa vertu plut à Jupiter, et Venus elle-même, qui protégeait Naïs, ne put voir, sans en être touchée, qu'Epimenide, embrasé d'amour pour sa Maîtresse, restât attaché à son Epouse, par la seule force du devoir : Elle ne le favorisa pas, en prêtant à Neobule sa ceinture : mais elle ne lui fut pas contraire.

Cependant le blond Phebus venait de se précipiter dans le sein d'Amphitrite, et la Nuit couvrait de son crêpe la nature entière. Epimenide, brûlé par d'autres feux, était auprès de Neobule, et s'efforçait d'oublier Naïs. Un songe heureux, envoyé par Jupiter, le trompa : il crut voir Celle qu'il adorait malgré lui : Il s'éveille à-demi ; il presse Neobule dans ses bras, même après qu'il est détrompé.... Les Dieux benirent cette victoire sur lui-même : pour la seconde-fois, son Epouse devint mère.

Le lendemain, comme il abordait Agiasarque, ce Père vénérable lui dit : — Jupiter m'a révélé que tu seras père de deux Jumeaux, qui sont, en ce moment, dans le sein de Neobule : benis les Dieux ! car il n'est pas d'Homme qui n'aime sa Femme, lorsqu'elle est seconde-. Epimenide sentit un mouvement-de-joie, et se crut fortifié contre

## 68 LES NUITS DE PARIS:

sa funeste passion. Une année s'écoula, pendant laquelle son Epouse le rendit Père d'un Fils et d'une Fille : Il donna le nom d'Archiloque à son Fils (c'était celui du Père de Naïs), et n'osant appeler sa Fille du nom de la Prêtresse de Venus, il lui donna celui de Phillis-.

En cet endroit, la Femme-de-chambre chargée d'annoncer l'aurore, vint nous avertir, et je m'arrêtai.

— Vous continuerez demain (me dit la Marquise) : Allez vous reposer. Depuis que je vous connais, le sommeil s'est reconcilié avec moi. Je suis fort contente du commencement de votre Epimenide ! Depuis mon mariage, je ne lisais rien : Après avoir dévoré Pamela, Clarisse, Grandison, l'Eloïse de Rousseau, j'étais tombée sur nos brochures. Quel fatras ! tout est jeté dans le même moule ! En lire une, c'est les lire toutes : c'est à faire pitié... J'ai un conseil à vous donner, puisque vous n'êtes pas riche, c'est d'écrire : Vous percerez ; vous avez du nerf, quelque chose qui attache et qui plaît ; c'est jecrois ce qu'on nomme l'art d'intéresser... A demain... A propos ? Avez-vous un nom ! — Oui ; je m'enomme le Hibou. — Le nom est fin-



gulier ; mais c'est l'Oiseau de Minerve.

Je sortis. Il était deux heures. J'ai par le Pont Marie. La beauté de la nuit m'invitait à me rendre à la pointe de l'Île Saint-Louis, et je suivis le quai d'Anjou. En regardant l'Île-Louvier, j'entrevis trois Malheureux, qui passaient à la nage du bois volé (l'estacade n'existait pas encore), et qui le déposaient dans des bateaux en gare : Un d'eux le liait à une corde ; Un autre le montait sur l'Île-Saint-Louis. Ma vue les effraya horriblement. — Pourquoi (leur dis-je) faire ce qui vous donne tant d'épouvante ? Ils ne répondirent pas, et disparurent. Je continuai ma route, et je trouvai un autre Misérable, qui enlevait les crampons qui lient les pierres du parapet. Je me retirai, en plaignant la triste Humanité !

IX NUIT.

DEPART D'ÉPIMÉNIDE.

Je ne manquai pas le lendemain, de continuer mon Epiménide. J'ai chés le Tabagiste de la rue Basse-du-rempart, où j'avais bu la veille un demi-pot de bière. On me regarda, et sans me rien dire ; on me servit promptement ; on me donna de la lumière et un écritoire. Je bus ; ensuite je me mis à écrire ; Quand il fut onze heures, je causai

## 70 LES NUITS DE PARIS :

avec les deux Filles. — Savez-vous , me dit l'Aînée , monsieur l'Esclave , qu'on a volé ici-près hier-soir ? — Non. — O ma Sœur ! ( dit la Cadette ) : tu parles de ça ! Monsieur l'Esclave va croire qu'on le soupçonne ! — Non ( dis-je encore ). — Hô ! ce n'est pas vous ( reprit l'Aînée ), car on fait quî de ce-soir : mais mon Père vous soupçonnait ce-matin , quand on l'a dit-. Je compris par-là , qu'il ne faut pas trop affecter la singularité , quand on veut être en sûreté à Paris. Je bus mon demi-pot ; je payai ; je donnai un gros sou à la Cadette , pour ses épargnes , et je sortis. J'errai quelque-temps sur les boulevards , puis j'alai rue Payenne.

La Marquise attendait impatiemment la suite de mon EPIMENIDE : Je me hâtai de lire :

**E**pimenide , devenu trois fois père , s'efforça de rendre Neobule heureuse : Il y réussit ; mais il donna le bonheur qu'il n'avait pas lui-même. Il était toujours plus tourmenté par sa passion. Mais de son côté , brûlait pour lui , et faisait sans-cessé des vœux à la Deesse , pour qu'elle lui donnât le cœur et la personne d'Epimenide : Elle sçachait de langageur : mais elle était si belle , que cét

état la rendait plus intéressante encore. Enfin, elle trouva un-jour Epimenide seul, dans un des bosquets du Temple de Venus. Elle tressaillit, en songeant qu'il la cherchait peut-être. Mais elle fut bientôt détrompée! car Epimenide l'ayant aperçue, il se retira, en se couvrant les yeux de sa main. — Arrête, Barbare! lui cria-t-elle! et puisque mon état me permet de montrer mes desirs, ne me fais pas un crime de te les exprimer! Viens! c'est Venus elle-même qui t'offre un asile-!... Epimenide disparut: l'obscurité survint, sans-doute que Venus hâta la nuit: Naïs voulut retourner vers sa demeure, quand elle se sentit tendrement pressée. — Hâ! serait-ce toi, cher Epimenide-! (s'écria-t-elle). On ne lui répondit que par des baisers et des soupirs. . . . La Déesse écarta les Importuns, et Naïs, la tendre Naïs fut heureuse. . . .

Elle était assise sur l'herbe jonchée de fleurs, lorsque l'Aurore parut: Naïs s'éveille, et cherche son Amant. Elle ne trouva qu'une ceinture et un anneau: ce fut pour elle la ceinture et l'anneau d'Epimenide: elle ne douta pas qu'elle n'eût été la plus heureuse des Femmes: Elle retourna chés elle d'un pas léger; se

72 LES NUITS DE PARIS:

purifia , rassembla les jeunes Prêtresses ,  
 et se rendit au Temple de Venus-Pon-  
 tine , pour y rendre grâces à la Deesse.

Cen'était pas un jour de fête : Toute  
 la ville de Gnosse fut surprise , de voir  
 la marche sacrée des jeunes Prêtresses ,  
 et courut en foule au Temple de Cypris.  
 Jamais Naïs n'avait été si belle : Après  
 avoir offert deux Colombes , qu'on ne  
 tua point , mais auxquelles on donna  
 la liberté , Naïs entonna une hymne ,  
 dont les jeunes Initiées repetaient le re-  
 frein , par laquelle elle remerciait Ve-  
 nus de sa protection et de ses faveurs.

Epimenide n'était pas à cette cere-  
 monie. La veille , après avoir été vio-  
 lemment tenté de rester auprès de Naïs ,  
 il avait senti qu'il n'aurait pas la force  
 de resister , s'il ne fuyait cette Prêtresse  
 charmante. Il était alé prendre les or-  
 dres de son Père , qui lui avait répondu :  
 — La fuite est un acte de vertu , quand  
 il s'agit d'un Objet trop aimable et trop  
 tendre : J'approuve , mon Fils , que  
 vous quittiez Gnosse , pour quelque-  
 temps : j'ai même une commission im-  
 portante à vous donner : Vous savez  
 qu'une partie de la fortune dont vous  
 devez être le maître un-jour , consiste  
 en troupeaux , qui paissent sur le mont  
 Ida :

Ida: Je viens d'apprendre que les Gardiens ne sont pas fidèles, et que mes troupeaux, respectés des Peuples, à cause du Dieu que je sers, sont mal gouvernés par Ceux auxquels je les confie: Allez voir ce qui se passe; remettez le bon-ordre partout; recompensez les bons Serviteurs, et punissez les coupables: Inspirez à tous la crainte des Dieux. Ne differez pas! Demain, soyez prêt à l'instant où l'Aurore ouvre la barrière du jour: car Minerve dit, qu'il faut surprendre les Gardiens infidèles, en arrivant auprès d'eux, au moment où ils n'attendent Personne-.

Le matin donc, à l'instant où Naïs s'éveillait, Epimenide, accompagné d'Ergaste, son plus affidé serviteur, partait pour le mont Ida. En passant devant les jardins de Naïs, il aperçut un Jeunehomme, qui en sortait, sans ceinture: C'était Ephestion, de Corinthe, qui n'était en Crète que depuis quelques semaines, et qui passait pour être éperdûment amoureux de la Prêtresse, qu'il avait suivie. Epimenide, en le voyant, fut troublé: Ephestion voulut se cacher; mais s'apercevant qu'il avait été vu, il s'approcha volontiers: —J'ai voulu pénétrer dans ces jardins, dit-il: j'étais



monté sur un arbre , voisin de leur clôture , et je me proposais d'y descendre , à l'aide de ma ceinture attachée à une branche avancée : mais Venus elle-même s'y oppose ; ma ceinture est tombée , et j'ai renoncé à mon entreprise. — Jeune-étranger ! (repondit Epiménide) : vous vous exposez beaucoup ! et tout-autre que moi vengerait les loix hospitalières, que vous violez : mais j'honore les Dieux , et je suis humain envers mes Semblables. Retournez à la Ville , et cachez ce que vous venez d'oser : Je vous promets de n'en point parler ; Ergaste , que vous voyez , sera discret. En achevant ces mots , il quitta le Jeune-homme , et continua sa route.

Arrivé auprès des Pasteurs , Epiménide trouva beaucoup de desordre. Il retablit toutes choses , comme elles devaient être , et ne punit Personne : il excusa des torts , effets de l'humaine faiblesse , et se mit lui-même à la tête des Gardiens. L'occupation lui parut un soulagement ; il s'y livra tout-entier. Mais il ne se borna pas aux travaux champêtres ! La nuit , retiré dans sa demeure rustique , il y était poursuivi par l'image de Naïs : le sommeil lui retraçait la belle Prêtresse , avec tous ses

charmes : Epimenide se priva du sommeil : il passait les nuits à composer un Code de loix pour sa Patrie ; et quand il l'eut achevé , il les envoya toutes à son Père. Ces loix étaient pleines de sagesse , et supérieures à celles que Solon devait bientôt donner aux Atheniens. Elles furent admirées ; mais on déclara , qu'on ne les voulait recevoir , que lorsque l'Auteur aurait payé le tribut à Caron. Les Vivans sont jaloux des Vivans , et ne le sont pas des Morts.

## SOMMEIL D'EPIMENIDE.

Le lendemain de cet envoi des loix à son Père , Epimenide , accablé de sommeil et de fatigue , vers le midi , se trouvant sur le mont Ida , se retira dans un antre , pour dormir : mais il s'aperçut que les Bêtes-féroces y venaient quelquefois dévorer leur proie. Après l'avoir exactement visité , il roula une pierre devant l'ouverture , et l'assura par deux pieux , afin de ne courir aucun danger ; il se fit un lit de mousse et d'herbes sèches , sur lequel il se coucha. On assure , qu'avant d'entrer dans la caverne , il avait mangé d'une sauce faite avec de la graine de pavot , qu'il aimait beaucoup. Epimenide s'endormit ; et soit par la permission des Dieux , soit que naturellement un

Être vivant puisse dormir un temps considerable , après une grande fatigue , il ne s'éveilla plus. Le fidel Ergaste , qu'il avait suivi , sans le voir entrer dans la caverne , le chercha longtemps avec douleur : mais ni lui , ni Personne de Ceux qu'il employa , ne put le decouvrir. L'ancre où dormait Epimenide était redouté des Bergers ; on n'imagina pas qu'il s'y fût retiré.

Bientôt le bruit de sa perte parvint aux oreilles d'Agiasarque son père , qui fut d'abord très-affligé : Il fit faire des recherches , qui furent inutiles. Alors les Magistrats s'en-mêlèrent ; ils accusèrent Ergaste d'avoir tué son Maître , et ce Malheureux fut chargé de fers. Mais on dit qu'Agiasarque ayant offert un sacrifice à Jupiter , il fut calme depuis ce moment , et qu'il prédit aux Crétois , qu'un-jour ils reverraient son Fils.

Cependant Epimenide dormait. Les Historiens qui ont parlé de ce sommeil extraordinaire , disent les uns , qu'il dura vingtsept ans , d'autres cinquante-sept ans , et quelques-uns soixante-quinze. Les grands changemens arrivés dans la ville de Gnosse , pendant ce fameux sommeil , me font pancher pour la dernière opinion : Il n'est pas impossible que Neobule et Naïs aient vécu

quatrevingtsseize à quatrevingtsdixsept ans.

Agiarque fut le seul qui se tranquillisât parfaitement sur le sort d'Epimenide : Tous ses Parens et ses Amis furent persuadés , qu'il avait été massacré par les Gardiens infidèles des troupeaux de son Père : On excitait Agiarque à faire des recherches , et à punir les Coupables ; mais il répondit toujours : —Ce qui m'est arrivé , est l'ouvrage des Dieux : ils ont ôté mon Fils du commerce des Mortels , pour que vous receviez les loix qu'il vous a tracées dans la solitude. Ces discours , et l'inaction d'Agiarque , donnèrent d'étranges soupçons ! L'on alla jusqu'à croire , que ce Vieillard , par un heroïsme peu commun , avait fait tuer son Fils , afin qu'on adoptât les loix saluaires dont il était l'auteur , et qu'il l'avait ainsi généreusement immolé au salut de la Patrie. Les Uns louaient cette conduite avec enthousiasme ; d'Autres la condamnaient , et ne voyaient dans le Pontife , qu'un vieillard ambitieux , qui voulait attirer toute la considération sur sa Famille : Ergaste demeurera chargé de l'exécution publique...

Ce fut dans cette alternative de louange

## 78 LES NUITS DE PARIS:

ét de blâme, qu'Agiasarque acheva sa longue carrière, à l'âge de centdix ans, la cinquantième année du sommeil d'Epimenide. Il déclara de-nouveau en mourant, que son Fils devait reparaitre : mais tout Grandpontife qu'il était, il n'eut pas le credit de se faire croire, et l'on regarda ses dernières paroles, comme un effet du delire. Ce n'est pas que les Hommes ne soient credules, et qu'ils n'admettent souvent les choses les plus éloignées de la vraisemblance ; c'est qu'il était alors du bel-air de ne rien croire du-tout... Mais il faut dire un mot de ce qui s'était passé dans la Famille d'Epimenide, durant le demi-siècle de sommeil qui venait de s'écouler.

Neobule avait élevé ses trois Enfans, le jeune Agiasarque et les deux Jumeaux, Archiloque et Phillis : A seize ans, elle avait marié Phillis ; il y avait alors trentetrois ans et quelques mois : Agiasarque, ainsi qu'Archiloque, avaient également été mariés ; le Premier, à la Fille du vieil Ephestion le Corinthien, dont il était devenu amoureux dans un voyage, et qu'il avait enlevée : la belle Chioné avait environ quinze ans, lorsqu'il l'avait épousée, à l'âge de vingt-cinq : Il en avait eu trois Enfans, un



Fils , nommé Agathon , et deux Filles , Neobule et Sostrate. Archiloque avait épousé une Fille de Gnosse , et vivait dans la retraite : Phillis avait trois Enfans , comme son Frère-ainé , deux Fils et une Fille , et cette Fille se nommait aussi Phillis.

D'un autre côté, Naïs, trompée par Ephestion, qu'elle avait pris pour Epimenide , était devenue enceinte , et avait mis au monde une Fille, appelée Chloris. Cette Fille, aussi belle que sa Mère, vécut comme elle , & eut pour Amant , entre autres , un Roi de Macedoine , nommé Amintas , dont elle eut une Fille , qu'elle nomma Naïs ; Celle-ci fut , comme sa Mère & son Ayeule , prêtresse de Venus ; elle eut une Fille d'un riche Sicilien , qu'elle nomma du nom de son Ayeule et du sien , Naïs ; on y ajoutait seulement l'épithète de la jeune.

Agiasarque-II vécut, ainsi que Neobule sa mère ; mais sa Femme, ses Enfans , son Frère Archiloque , et sa Jumelle Phillis moururent , ne laissant que des Petits-enfans , dont un se nomait Epimenide : Une Petite-fille de Phillis porta le nom de son Ayeule , et vivait à Gnosse , la soixante-quinzième année du sommeil d'Epimenide.

A cette époque célèbre, il ne se trou-

vait de vivans, en Crète, des Contemporains du Dormant, dans ses Familiers, que Neobule sa mère, âgée d'environ quatrevingtsdixhuit ans; Agiasarque son fils-aîné, qui en avait plus de soixante-quatorze; Naïs l'ayeule, qui en comptait plus de quatrevingtsdouze; enfin, Ergaste son valet, qui l'avait accompagné, lorsqu'il avait été visiter les troupeaux du vieux Agiasarque. Tout le reste était mort, quoique plus jeune. Il y avait en-outre dans Gnosse une douzaine de Vieillards, qui l'avaient vu, dont la plupart étaient Sénateurs.

#### LE REVEIL D'EPIMENIDE.

A l'instant marqué par les Dieux, le sommeil cessa: Epimenide étendit avec peine ses bras roidis, et remua ses jambes engourdies; enfin il se mit à son seant, puis se leva. Il ne pouvait marcher: C'était le matin. —Jedors depuis hier, (se dit-il à lui-même); j'ai dormi longtemps, sans m'éveiller! Le profond sommeil m'a engourdi! Il sentit en-même-temps la soif et la faim. Il voulut deranger la pierre qu'il avait poussée devant la porte de la caverne; mais elle tenait, par la terre qui s'était amassée autour: Il avait à-côté de lui sa lance, dont il voulut se servir: le bois

vermoulu se rompit , et le fer rouillé plia : Cependant Epimenide vint-à-bout de deranger la pierre ; mais il eut un autre obstacle à surmonter : Cette caverne n'étant plus fréquentée , les arbrisseaux et les ronces en obstruaient le passage , au-point qu'il falait un long travail , pour se faire une issue. Heureusement que les ronces étaient chargées de mûres ; Epimenide , qui mourait de faim , s'en rassasia d'abord ; et travailla ensuite. Mais il lui vint alors une idée : —Ce n'est pas ici l'entrée de la caverne ; le passage était libre : voyons à en chercher un autre. Il rentra : mais il se convainquit bientôt , qu'il n'existait que ce passage. Il fut dans un profond étonnement !

—Voici l'Aurore-! (s'écria la Femme-de-chambre. A ce mot , je me levai sur-le-champ , et je partis sans rien dire.

## L'HOMME-IVRE.

Je debouchais par la rue Culture-Sainte-catherine , quand je frappai du pied quelque-chose de mollasse. Je me baissai , et je touche : C'était un Homme !... Je veux le remuer : Il était froid : je le traînai à quelque distance , sous la lanterne. Il était plein de sang. Je frissonne d'horreur. L'idée que je m'exposais ne me

## 82 LES NUITS DE PARIS :

vint pas. Je ne puis voir le sang , que je ne m'évanouisse , et je me sentis ferme. Je desirais qu'une Patrouille passât : mais à trois heures , les Patrouilles dorment. Dans ce moment , j'entens rouler un carrosse. Je cours au bruit : Je l'atteins , et je prie le Cocher de se détourner de quelques pas , pour secourir un Malheureux. Le Maître y consentit : Les flambeaux des Laquais nous éclairèrent : C'était un Homme pris de vin , qui s'était blessé à la tête : Il était mort-ivre : Le Maître de la voiture était un jeune Seigneur de la Cour ; le C. D. C. T. Sa jeune Epouse était à-côté de lui : Tous-deux descendirent : Nous mêmes le Moribond dans la voiture , les Laquais et moi ; on le conduisit à l'Hôtel-Dieu , tandis que le Maître et sa delicate Compagne suivaient à-pied. Ce trait est beau ! mais il n'est pas unique ; la Haute-noblesse en France , est pleine de sensibilité. Arrivé chés moi , j'écrivis ce trait genereux.

### X N U I T.

#### L'ANCIEN HÔTEL-SOISSONS.

**L**e lendemain , je m'informai de l'Ivrogne : C'était un Père-de-famille , que du mauvais vin avait incommodé.

Sa blessure était peu dangereuse , et il devait être en état de sortir le surlendemain. J'écrivis ces heureuses nouvelles au jeune et vertueux Seigneur , en le remerciant , au nom de toute l'Humanité.

Après neuf heures , je sortis à l'ordinaire : mais j'alai dans la rue Sainthonré. L'on abbatait l'Hôtel-Soissons , ancien repaire de Joueurs et d'Escrocs. J'examinai ces ruines , image de celles de tant de fortunes détruites , et je m'écriai : —Tu tombes enfin , repaire de Voleurs , et tu vas être changé en un édifice tout-contraire ! C'est un Temple à Cerès , qui va s'élever , sur les débris du Temple de la Ruine et du Desespoir!... Ces idées m'occupèrent jusqu'au moment où j'arrivai chés la Marquise.

Dès qu'elle me vit : —Epimenide ! (me cria-t-elle) : Vous l'avez hier laissé au sortir de la caverne , où il avait dormi soixantequinze ans ! Pour toute reponse , je continuai ma lecture.

#### ÉTONNEMENT D'ÉPIMENIDE.

—Je ne croyais pas (dit en lui-même Epimenide) , qu'il y eût hier tant de ronces en cet endroit-! elles ne sont pas crues depuis hier-! Il travailla néanmoins , à-l'aide de son vieux fer-de-lance , se fit un petit passage , et se trouva sur le



#### 84. LES NUITS DE PARIS :

panchant de la montagne. Il regarda autour de lui , pour se reconnaître : mais tout était changé d'aspect , par les arbres crûs ou détruits. — Je ne me reconnais pas-! (disait-il en lui-même). Il avança , en descendant , vers un Bourg voisin.

Il rencontra plusieurs Habitans de la campagne : leur costume n'avait que peu changé ; mais le sien les frappa. — Seigneur étranger ( lui dirent-ils ) , vous vous êtes égaré dans ces montagnes. — Il est vrai (repondit Epimenide) ; je ne m'y reconnais plus ; il me semble que tout ce que je vois était hier autrement qu'aujourd'hui. — Hâ ! hâ ! (dit un Paysan ) , peut-être aviez-vous fêté Bacchus ; ce Dieu se plaît à troubler la vue ; car depuis hier rien n'est changé. — Je vous prie (repondit Epimenide) , de me faire le plaisir d'avertir Ergaste , mon valet ; car je sens que j'ai besoin de lui , pour me conduire. — Ergaste ! quel Ergaste ? — Celui qui est venu de Gnosse avec moi , pour visiter les troupeaux d'Agiasarque mon père. — Vous êtes Agathon ? — Non : je suis Epimenide , fils d'Agiasarque. Les Paysans éclatèrent de rire : — Seigneur ( dirent-ils ) , vous n'avez pas assez dormi ; vous êtes encore tout-plein du Dieu des

Vendanges, puisque vous avez oublié votre nom : Venez vous reposer ; ensuite vous expliquerez mieux ce que vous desirez de nous-.

Epimenide , surpris de ce qu'il entendait , tâcha de se suffire à lui-même. En-effet , parvenu dans un endroit remarquable , il reconnut un rocher , et s'orientant alors , il vit le chemin qu'il devait suivre , pour aler à la métairie de son Père. —Je me retrouve (dit-il aux Paysans ) : Bien-obligé , mes Amis : je m'envais à la ferme du Pontife Agiasarque. —Il a raison en ceci ! ( s'écrièrent les Paysans ) ; cette ferme appartient au Grandprêtre Agiasarque-. Epimenide satisfait , s'éloigna aussitôt : mais à chaque arbre , à chaque buisson , il craignait de se tromper : A l'exception des choses durables , comme les rochers , tout avait changé : Il retrouva , sur un , le nom de Naïs , qu'il y avait écrit , dans un moment , où il ne pouvait surmonter les tendres sentimens qu'il avait pour elle. Il fut surpris de le voir couvert de mousse !... mais enfin il le reconnut , et il s'achemina plus sûrement vers la maison. Arrivé tout-auprès , il la regarde , et ne la reconnaît pas ; mais un ancien corps-de-logis subsistait encore : il ne put douter que ce ne fût la maison

de son Père. Il poussa la porte de la cour en Maître , et entra sans crainte. Il pensa lui en coûter cher : Deux gros Chiens-molosses se jetèrent sur lui , et l'auraient dévoré, si l'on ne fût accouru à son secours. — Je me suis trompé (dit-il) ; je croyais entrer dans la maison-de-campagne du Grandprêtre de Jupiter le Crétois ? — Non, vous ne vous êtes pas trompé : c'est ici la maison d'Agiasarque-II, le Grandprêtre , et nous lui appartenons tous ? — Agiasarque-II ! Pourquoi ce II ? C'est Agiasarque mon père, premier du nom. — Agiasarque-I, était son grandpère , auquel il a succédé , il y a vingt-cinq ans , parce-qu'Epimenide son père , a péri dans les bois du mont Ida. — Vous me dites-là des choses inconcevables ! Combien y a-t-il d'années qu'Epimenide a disparu ? — Mais environ soixante-quinze à quatre-vingts ans , à ce qu'on dit ; car Personne ici n'a cet âge-là. — Ne pourrais-je pas voir Ergaste , qui avait la surintendance des troupeaux ? — Ergaste !... Mais , nous avons entendu parler de ce nom-là. Notre Maître Agiasarque , qui l'a toujours regardé comme l'auteur de la mort de son Père , l'a destitué , il y a vingt-cinq ans ; l'a fait marquer au front d'un fer chaud , pour que chacun l'accablât de

mepris , ét l'a chassé : Il mendie par toute la Crète , souvent exposé à perir de faim , ou des coups qu'on lui donne : Nous croyons que les Dieux lui conser-vent la vie , afin de le faire souffrir plus longtemps. — O Jupiter ! (s'écria Epimenide), votre Prêtre s'est rendu coupable d'une telle injustice !... Et Neobule , femme d'Epimenide ? — Elle vit encore , cassée de vieillesse ; — Vous n'avez pas entendu parler de Naïs ? — Naïs... cette Prêtresse de Venus ! — Elle est célèbre dans toute la Grèce. — Enfin , ils viennent de me dire une chose de bon-sens !... Je m'envais à Gnosse , peutêtre y trouverai-je des lumières plus certaines. — Voilà le chemin , ét de cette colline vous découvrirez la Ville : Un de nous va vous conduire jusques-là , si vous voulez.

En-chemin , Epimenide causait avec son Guide , qui était un vieillard de soixantedix ans , que son âge rendait inutile. Il s'informa de ce qu'on disait d'Epimenide. — On n'en parlait presque plus , quand j'ai eu l'usage de raison (répondit le vieil Esclave) : seulement , j'ai vu achever son cenotaphe , que faisait bâtir une Prêtresse de Venus , qu'on nommait Naïs , ét qu'Epimenide , dit on , avait aimée malgré lui : Cette Naïs , aujourd'hui vieille ét desséchée à faire peur ,

## 88 LES NUITS DE PARIS:

était belle encore dans ma jeunesse ; Elle avait pour Amans tous les Grands des pays voisins , et les Tyrans des Villes de Grèce lui faisaient des presens : Elle employait presque tout à orner le vain tombeau d'Epimenide , où elle venait pleurer régulièrement deux fois le jour : ce qui fachait fort Neobule , notre maîtresse , à ce qu'on disait : mais jamais on n'a pu empêcher Naïs d'honorer la cendre de son Amant , dont elle avait ( dit-on , ) une Fille , belle comme sa Mère. — Une Fille d'Epimenide ! — Oui , elle avait eu sa compagnie , la nuit qui preceda son depart. Elle citait l'année : mais Neobule a toujours assuré le contraire , à ce qu'on dit. . . . Et quand cette Fille , qui se nommait Chloris , a été grande , son Ayeule , avant de la faire courtisane , a voulu qu'elle eût une Fille d'un Roi ; cette Fille fut aussi nommée Naïs ; elle est morte , en donnant le jour à une autre Naïs , qui a environ seize ans aujourd'hui , et qui est une beauté. . . . Epimenide écoutait le Vieillard avec le plus grand étonnement ; et de temps-à-autre , il se târait , pour savoir s'il ne rêvait pas , et s'il était bien éveillé. Il n'en pouvait douter. Le vieil Esclave le voyant réfléchir profondement , marchait sans



rien dire, jusqu'au moment où il découvrit la Ville de Gnosse : —Seigneur, ( s'écria-t-il ), voici la Ville: vous ne sauriez plus vous tromper: Je vous laisse-. Et il retourna vers les Gardiens des troupeaux.

Epiménide chemina d'abord, enseveli dans une rêverie profonde, levant néanmoins de temps-en-temps les yeux sur la ville de Gnosse, où il voyait beaucoup d'édifices qu'il ne connaissait pas. Il était tout-occupé de ces pensées, quand portant ses regards autour de lui, la route lui parut différente de ce qu'il l'avait vue: Ce n'étaient ni les mêmes arbres, ni la même culture dans la campagne. Il attendit avec impatience qu'il fut aux fauxbourgs, pour les reconnaître, et demander le nom de la porte. Il en approchait, quand au carrefour, il entendit un Vieillard mendier à haute-voix, en disant : —Citoyens, ayez compassion d'un pauvre Esclave abandonné, puni d'un crime qu'il n'a point commis, et à qui les Dieux conservent la vie au-delà des bornes, afin-qu'il puisse se justifier-! Epiménide s'approcha de cet Homme, et tirant de sa bourse une pièce-de-monnaie, il la lui donna. —Vous recompensent les Dieux! (s'écria

l'Esclave) : La pièce est d'or ; mais elle ne peut valoir qu'au change ; car c'est de l'ancienne monnaie , qui n'a plus de cours. Epimenide fut frappé de ce langage , et revint auprès du Pauvre , qu'il avait à-peine regardé : — Que me dites-vous , Bonhomme ? — O Jupiter ! que vois je ! s'écria l'Esclave... Le voila !... C'est lui ; c'est le même habit ... la même figure !... Il n'a point vieilli !... C'est Epimenide ! — Oui , je suis Epimenide : Vous êtes le premier et le seul qui m'ayiez reconnu , ô Vieillard ! Vous ayez m'instruire ; car je n'ai rien compris aux discours qu'on me tient depuis mon reveil , et je crois rêver ! — O mon bon Maître ! je suis Ergaste !... — Ergaste ! — Oui , votre fidel Ergaste : l'âge , le malheur et l'injustice m'ont défiguré : mais vous , protégé des Dieux , vous êtes toujours resté le même : car sans-doute ils vous réservent à de grandes choses ! Epimenide considérait Ergaste , et il ne put s'empêcher de le reconnaître , à différentes marques , et à ce qu'il lui dit : — Grands Dieux ! ( s'écria-t-il ) , aurais-je dormi soixante-quinze ans ! cela est impossible ! et il y a ici de l'illusion ! Il fut obligé de laisser Ergaste , qui ne pouvait presque

plus marcher : mais il lui donna rendez-vous dans la grande place , près le Temple de Jupiter.

—L'aurore va paraître—.

Je cessai de lire. —Je suis fâchée qu'il soit si tard ! (me dit la Marquise) , cette histoire m'intéressait vivement-!

#### LE ROMPU.

Je sortis sans répondre ; voyant bâiller la jeune Femme-de-chambre. Je pris mon reteur par la rue Saintantoine et la Grève : On avait roué la veille trois Assassins : je ne croyais pas avoir cet horrible spectacle , que je n'avais jamais osé contempler. Mais comme je traversais , j'entrevis un Malheureux , pâle , demi-mort , souffrant des douleurs de la question donnée vingt heures auparavant , qui descendait de l'Hôtel-de-ville , soutenu par le Bourreau et par le Confesseur. Ces deux Hommes si différens , m'inspirèrent un sentiment inexprimable ! Je voyais le Dernier embrasser un Malheureux , dévoré de la fièvre , infect , comme les cachots dont il sortait , couvert de vermine ! Et je me disais : —O Religion ! voilà ton triomphe-!... Je regardais l'Autre , comme le bras terrible de la loi... Mais je me demandai : —Les Hommes ont-ils droit de donner la mort ?... même à l'Assassin ,

## 92 LES NUITS DE PARIS :

qui a traîtreusement, cruellement ôté la vie-? Je crois entendre la Nature me répondre un Non ! douloureux ! .. — Mais le vol-? — Non ! non ! (s'écrie la Nature) ! les Riches barbares n'ont pas cru trouver assés de sûretés violentes ; au lieu d'être amis et frères , comme leur Religion le prescrit imperativement , ils ont préféré les gibets. . . . Voila ce que me dit la Nature. . . . Je vis un spectacle horrible , quoique le supplice fût mitigé. . . . Le Malheureux avait révélé ses Complices : Il fut étranglé avant les coups. Un tourniquet placé sous l'échafaut serra une corde passée sur le cou du Patient , qui fut suffoqué : Pendant longtemps le Confesseur et le Bourreau lui tâterent le cœur , pour sentir si l'artère battait encore , et on ne donna les horribles coups , qu'après qu'il ne battit plus. . . . Je m'en alai , les cheveux hérissés d'horreur. . . .

### XI NUIT.

EPIMENIDE à GNOSSÉ.

**L**e soir , j'étais encore comme effrayé : J'ai directement chés la Marquise à l'heure du rendezvous.

Le Fils d'Agiasarque , en quittant Eraste , s'avança rapidement ; car depuis son long sommeil , il avait une vigueur

surprenante, et il parvint aux faubourgs; Il fut surpris de ne plus voir les mêmes rues; on avait bâti dans les jardins, et reculé les bornes de la Ville; desorte qu'une promenade qui était autrefois au-dehors, se trouvait au centre. Epimenide parvint à la place d'une ancienne porte; elle était abattue: mais à-côté subsistait encore un château hideux, réservé pour épouvanter les Citoyens turbulens; Il reconnut parfaitement cette masse de pierres, et il retrouva beaucoup de choses dans l'ancienne Ville, qui le guidèrent. Il ne pouvait plus guère douter de la longueur de son sommeil: tout le lui annonçait, lorsqu'il fut replongé dans sa première incertitude.

A une boutique de Marchande de pourpre de Tyr, il vit une jeune et jolie Fille, aussi fraîche, aussi riante, aussi belle, que le jour de son départ pour le mont Ida. —Hâ! voici un acheminement à la vérité! ( pensa-t-il ). Et s'approchant de la Jeune personne, il la salua en riant? Hersé lui rendit son salut, de la même manière. —Me remettez-vous ( lui dit-il )? —Certainement! vous êtes le Seigneur Epimenide, fils du Grandpontife de Jupiter-. A ces mots, Epimenide se sentit comme délivré d'un poids énorme. Il marcha



## 94 LES NUITS DE PARIS :

plûs léger , vers sa maison , en se promettant de faire rire son Père de son aventure.

Il n'avait pas fait cent pas, qu'il rencontra un Jeunehomme, qui ressemblait à Ephestion. Il l'aborda : — Je vous ai vu , lorsque vous sortiez des jardins de Naïs!... Si vous voulez que je garde le secret , n'en accusez pas Un-autre. — Je vous promets d'être réservé ( répondit le Jeunehomme ) : mais puisque le hasard vous a rendu maître de mon secret , apprenez-moi à quî j'ai l'honneur de parler ? — A Epimenide , le fils du Pontife-. Le Jeunehomme fit une inclination, et se retira plein de joie. C'était un Fat , qui était charmé qu'on lui crût une aventure avec la jeune et belle Naïs : il était arrièrepetitfils d'Ephestion , et se nommait Cleobule : ce qui trompa sa vanité , c'est qu'effectivement il avait fait une tentative sur Naïs la jeune.

Il semblait que tout devait se réunir , pour donner de fausses lueurs à Epimenide : Comme il approchait de la grande place , sur laquelle était bâtie la maison de son Père , il aperçut une pompe religieuse : C'était la jeune Naïs , qui allait faire sa prière à Venus , avant de favoriser son premier Amant : Elle était portée sur un brancard , par six jeunes Ef-

claves de son âge , presque nues , à l'exception d'une écharpe , qui leur couvrait la ceinture et la gorge : elles avaient des chaînes d'or au col et aux oreilles , et des brodequins de pourpre : Naïs était vêtue d'une fine toile d'Egypte , blanche comme la neige , parsemée d'étoiles d'argent : Elle avait aux oreilles deux perles magnifiques , un colier de diamans , d'émeraudes d'Egypte , et de topases ; ses brodequins étaient de pourpre et d'or , enrichis de rubis , de chrysolites et de saphirs : Toute la Ville était sur son passage. Epimenide , en apercevant la jeune Prêtresse , sentit renaître son ancienne ardeur , qu'il croyait éteinte ; jamais elle n'eut tant de force ! Deux Femmes , dont l'Une était courbée sous le poids des ans , et l'Autre déjà vieille , suivaient le brancard de Naïs. Tandis qu'Epimenide observait , et qu'à force de s'avancer , il était parvenu presque auprès du cortège , la Vieille leva les yeux , fit arrêter toute la Pompe , et s'écria : — Grands Dieux ! je vous benis , de ce que dans ce jour solennel , vous permettez que je revoye son Ombre ! En-même-temps elle étendit les bras , pour embrasser Epimenide , qui s'éloigna. — Je savais bien ( s'écria la

vieille Naïs), qu'on ne touche rien ; quand on veut embrasser les Ombres!... Alons, mes Epfans, marchons ; mais arrêtez-vous devant son tombeau-.

Epimenide s'était éloigné par une sorte de pudeur ; mais à ce mot de tombeau, il lui vint une idée : — Serait-ce donc-là cette Naïs, que j'ai tant aimée ! Grands Dieux ! quelle laideur !.. Et cette Fille si belle, qu'elle mène en pompe, pour annoncer à toute la Grèce, que bientôt elle sera consacrée aux plaisirs publics, cette Fille que j'ai prise pour elle, sera-t-elle un-jour, comme je viens de voir cette Vieille!.. Hâ ! il n'existe donc qu'une vraie, une éternelle beauté, celle de la vertu-! En faisant cette reflexion, il suivait la Pompe, confondu dans la Foule, et l'on parvint au cenotaphe que la vieille Naïs avait fait élever à Epimenide.

C'était un superbe monument ! Toute la Pompe s'y arrêta : les trois Naïs jetèrent des fleurs sur le tombeau, en s'écriant : — O Epimenide, le plus beau des Humains, et le plus vertueux, nous te devons cette jeune et belle Naïs, qui va faire l'admiration de toute la Grèce-! — O Jupiter ! ( s'écria Epimenide d'une voix forte ), vous savez que je n'ai point  
manqué

manqué à ce que je devais à Neobule mon épouse ; vous connaissez le Père des Enfans de Naïs , manifestez mon innocence-! Aussitôt on entendit une voix cassée , qui cria : — C'est Ephes-  
tion de Corinthe , que Naïs a pris pour Epimenide mon maître-! Tout le monde s'était retourné , pour voir Epimenide , quand il avait parlé : A-son-tour , l'Escla-  
ve Ergaste , qui l'avait suivi , fixa l'atten-  
tion par sa reponse , et donna le temps à Epimenide de se dérober à la curiosité publique , excitée par son antique habil-  
lement. On environna le vieil Ergaste , qui raconta , Comment il venait de re-  
connaître Epimenide , à quelque dis-  
tance de la Ville dans le carrefour où on lui permettait de mendier : comment il n'avait pu lui persuader , qu'il venait de dormir pendant soixantequinze ans ; et comment il l'avait suivi à la Ville , pour le faire reconnaître.... La plupart de Ceux qui écoutaient Ergaste , le regardèrent comme un vieux fou ; d'Au-  
tres furent très-étonnés , et chacun glo-  
sait à sa manière.

Cependant Epimenide s'éloignait , tandis que la vieille Naïs s'écriait : — Ci-  
toyens ! c'est Epimenide , que je viens de voir ! c'est le protégé des Dieux !

98 LES NUITS DE PARIS :

courez après lui ! car sans-doute il apportera la benediction du Ciel sur votre Ville-! En s'éloignant, Epimenide réfléchissait : il voyait que dans cette Foule qui l'environnait, il ne reconnaissait Personne, quoiqu'assés souvent il rencontrât des ressemblances : mais s'il s'adressait à Ceux qu'il croyait reconnaître, ils ne le comprenaient pas, et ne savaient rien de ce qu'il leur demandait. Il parvint ainsi jusqu'au portique du Temple de Jupiter. L'exterieur de ce vaste et majestueux édifice était bruni, et l'on voyait dans l'interieur quelques renouvellemens : mais ces changemens même, ouvrage du temps, le convinquirent de ce qu'Ergaste lui avait dit : Et s'il en avait douté, en s'aprochant d'un endroit où son Père Agiasarque avait coutume d'écrire sur la pierre les événemens remarquables, endroit qui n'était connu que d'Epimenide, il en aurait trouvé la preuve complete. Il vit en abrégé,  
**LE 5 DU MOIS ÉPIPHI, DANS LA**  
**X.<sup>me</sup> OLYMPIADE, MON FILS EPI-**  
**MENIDE S'EST ENDORMI, PAR LA**  
**VOLONTÉ DES DIEUX, DANS UN**  
**ANTRE DU MONT IDA, POUR NE**  
**S'ÉVEILLER QUE LORSQUE JUPITER**  
**LE VOUDRA.** Après avoir lu cette note,



écrite à-côté d'une colonne engagée, Epimenide s'approcha d'un Jeune-homme attaché au service du Temple, et lui demanda, quelle Olympiade on comptait alors? — La XXIII.<sup>me</sup> (lui répondit le Jeune-homme). Et c'était précisément treize Olympiades de plus. Alors Epimenide, entièrement persuadé, réfléchit sérieusement sur ce qu'il avait à faire.

— Les miracles (pensa-t-il), sortent de la règle ordinaire : on ne me croira pas Epimenide, et l'on me regardera comme un imposteur : Je puis être mis en prison, condamné, deshonoré.... Agissons avec prudence, et ne disons rien qu'à-propos.... Il est bien singulier, que je n'aie pas vieilli, et que tandis que toute la nature a marché, moi-seul je sois resté stationnaire ! Il est étrange, que je sois plus jeune que mon Fils-! Tandis qu'il s'occupait de ces pensées, le bruit se repandait partout, que l'Etranger merveilleux qu'Ergaste et la vieille Naïs avaient reconnu, s'était retiré dans le Temple de Jupiter. On y courut en foule : Mais Agiasarque étant survenu, défendit au Peuple d'y entrer, sous peine d'encourir l'indignation du Père-des-Dieux, et Personne

n'osa franchir le seuil des portes sacrées. Le Grandprêtre fit ensuite entrer sa Mère Neobule, Ergaste et Naïs dans le Temple: Il envoya chercher par la Ville neuf Vieillards, les seuls qui fussent en âge de raison, lorsqu'Epimenide était disparu. On ne s'approcha du Dormant merveilleux, que lorsque tout le monde fut réuni. On le trouva prosterne devant la Statue de Jupiter, auquel il adressait tout-haut cette prière: —Grand Dieu! à quoi m'a réservé votre éternelle Providence, et pourquoi avez-vous ordonné que je verrais, dans une seule vie, deux époques, séparées par soixantequinze ans d'intervale! Sans-doute que votre bonté veut par-là me rendre utile aux Mortels?...

Il en était là, quand Neobule, qui reconnaissait parfaitement son Epoux, s'écria: —C'est Epimenide! c'est mon Mari!... Mon Fils, cedez le sacerdoce à votre Père-! Naïs reconnut également Epimenide; mais elle était surprise, qu'il n'eût pas vieilli comme elle, ou qu'elle ne fût pas demeurée jeune comme lui! Les neuf Vieillards, examinèrent ensuite leur ancien Contemporain, et lui firent différentes questions secrètes, sur quelques tours-de-jeu-

hessé, auxquelles le véritable Epiménide seul pouvait répondre. Il satisfait à leurs demandes, avec une clarté d'autant-plus grande, qu'il avait la mémoire toute-fraîche; les événemens de quarrevingtsans n'en avaient que cinq pour lui; tout fut détaillé, circonstancié. Alors les Vieillards déclarèrent, Qu'ils reconnaissaient Epiménide, et que les Dieux venaient de faire un prodige à-jamais memorable, en conservant un Mortel pendant deux âges. Et cependant, ils ordonnèrent, que pour plus grande sûreté, Neobule et Naïs lui feraient aussi des questions: Ce fut Naïs qui commença.

—Voici l'aurore, s'écria la Femme-de-chambre. —A demain-, dit la Marquise.

Je cessai de lire. Je sortis aussitôt; mais je sentis quelque peine: car Celle pour laquelle je rédigeais l'histoire d'Epiménide, m'intéressait malgré moi, et je trouvais du plaisir dans notre liaison.

#### LA FEMME VIOLENTÉE.

Je m'en-alais rêveur, quand en passant devant une maison, dont l'allée était ouverte, j'entendis des cris perçans dans l'escalier. Surpris, je monte rapidement. —Qui monte-là? (s'écria une voix d'Homme). En-même-temps on

se précipite dans l'escalier : je me jetai dans un cabinet-d'aisance. L'Homme passe, l'épée nue à la main : Je montai pour-lors, et je trouvai une Jeune-personne échevelée, en larmes, à genoux. — Je viens à votre secours (lui dis-je) : Quel est ce Furieux ? — Hâ ! sauvez-moi la vie ! A ce mot, avoué par la Jeune-personne, je ne craignis plus rien. Je fermai la porte, et je mis les verroux : Ensuite j'ouvris une fenêtre. Je vis le Furieux revenir, son épée à la main. Arrivé à la porte, il la trouva fermée. Sa rage n'eut plus de bornes : La Jeune-personne tremblait. Toute la Maison s'étant éveillée, on me parla par les fenêtres ; et je demandai du secours : On vint à moi, après que par adresse, on eut désarmé le Furieux. On le conduisit chés un Commissaire, qui l'envoya en prison. Je ferai l'histoire de la Jeune-personne, qui se mit au Couvent le lendemain-matin : Je passai la nuit sur un matelas dans sa chambre : deux Femmes partagèrent son lit.

## XII NUIT.

## L'IMPRUDENTE.

Le soir, avant ma promenade, et d'aler chés la Marquise, j'écrivis l'histoire

de la Femme violentée : J'avais encore deux Nuits d'Épiménide devant moi : Après mon travail , je sortis , et j'alai sur l'Île Saintlouis : Il était onze heures-ét-demie. Je m'avançais doucement vers la pointe obscure de l'Île qui regarde l'orient , lorsque j'entendis parler deux Personnes assises sur la pierre qui est au-bas de l'aîle avancée de l'hôtel Bretonvilliers. Je prêtai l'oreille. —Que deviendrai-je ? On saura demain , que je ne suis pas rentrée chés mes Maîtresses ! Je suis perdue. . . Hâ ! faut-il . . . que je vous aye . . . écouté !.. L'Homme parlait fort durement , et menaçait de quitter l'Infortunée , si elle ne se taisait. —Nous passerons la nuit à la Hâlle , et demain , dès le matin , tu rentreras chés tes Maîtresses-. Il n'était pas minuit : Je ne suivis que mon inspiration : je m'avançai. —Venez , Ma...demoiselle (quand je vis ses habits , je dis mademoiselle , au lieu de ma Fille ) : il n'est pas trop-tard.... Venez , venez ; je saurai trouver une excuse à votre retard-. La Jeunefille se leva , et vint à moi. . . —Si vous me sauvez , me dit elle , je vous révérerai comme mon Père-! Je lui faisais la main , et je la remenai à l'entrée de la rue des Rats , chés ses Maîtresses : Je trouvai



l'excuse, qu'elle avait eu le malheur d'être attaquée.... Le Jeune homme nous avait suivis: Il entendit que la Jeune-fille me protestait son innocence: il m'attendit, pour me detromper (selon lui). Je l'écoutai, en allant chés la Marquise.

— Cette Petite-personne, me disait-il, est fille d'un Tapissier de la rue Galande: Depuis deux ans elle a perdu sa Mère, et son Père lui laisse une trop grande liberté; c'est ce qui m'a donné l'idée de la rechercher: Ce que j'ai fait, Un-autre l'aurait tenté; dès qu'on voit une Fille trop libre, on suppose qu'elle doit abuser de sa liberté. J'avais deviné juste: j'ai tout obtenu. Aujourd'hui elle était sortie, pour accompagner une jolie Blonde, qui avait donné un rendez-vous cladestin à un Amant secret. Je les ai surprises, et j'ai feint de la jalousie: La Blonde m'a caressé, pour me calmer, et j'ai entrevu qu'il était possible de la rendre infidelle à son Bon-ami. Je l'ai cependant laissé partir, et j'ai retenu la Tapissière, pour exercer mon autorité: Elle était desolée des menaces que je lui faisais de la quitter, si elle ne venait pas avec moi passer la nuit à la Halle. Elle allait ceder, quand vous nous avez abordés: mais je la crois outrée contre

moi. Au-fond, je ne m'en embarrasse plus guère : Je fais qu'elle préfère la maison de ses Maîtresses à celle de son Père, parce-que ce sont des Raccommodeuses-de-dentelle, et que tous les jours elle y voit des Jeunesgens. Elle merite peu qu'on la menage, et je préfère à-present la Blonde. Cette Dernière est fille d'une Flamande de très-mauvais acabit, et je la crois entretenue ; mais c'est un Objet neuf, et le succès sera facile. Ce Jeune homme me parait tout-à-la-fois un bavard, un imprudent, un menteur, et un lâche.....

Arrivé dans la rue Payenne, je le renvoyai d'un geste, et l'on vint m'introduire. Je commençai ma lecture, après avoir raconté les deux histoires de la veille et du soir.

## EPI MENIDE RECONNU.

— Lorsque vous me vîtes pour la première fois, demanda la vieille Naïs à Epimenide, après mon retour de Corinthe, que fîtes-vous, en passant auprès de moi ? On dit à Epimenide de se taire, et les Vieillards entourèrent la vieille Naïs, qui leur confia tout-bas le mot d'Epimenide. Ils firent signe aussitôt à Celui-ci de parler. — Je vous dis : On vous nomme Naïs ; mais je crois

que c'est Venus elle-même , qui vient habiter la terre , sous la forme la plus propre à la faire adorer. —C'est cela ! s'écrièrent les neuf Vieillards et Naïs.

—Je me trompais ( ajouta Epimenide ) , et j'en demande pardon à la Deesse ; c'était bien Naïs ; ce n'était qu'une Mortelle , sujète au deperissement ; au lieu que la jeunesse des Dieux est éternelle.

—Mais (reprit la Vieille), ne vous souvient-il pas des douceurs que vous goûtâtes dans mes bras , la nuit qui précéda votre départ ? —Ephestion de Corinthe est-il encore au monde ? —Non : il est mort , il y a plus de cinquante ans.

—Ne trouvez-vous pas une ceinture , attachée à un arbre ? —Attachée à un arbre , non , mais auprès de moi. —L'avez-vous encore ? —Hô ! je l'ai précieusement conservée ; la voici dans une boîte-. Et elle l'en tira. Epimenide regarda la ceinture , et dit : —Il est vrai que j'en avais une semblable ; mais ma Femme fait que mon nom était dans les plis ; voyons ? Et en regardant , il trouva brodé en argent , sur un des plis ,

EPHESTION DE CORINTHE. Il montra ce nom à Naïs , qui ne l'avait jamais lu , n'ayant pas visité les plis de la ceinture. —Je vois que je ne suis pas aussi

heureuse que je l'avaiscru ! Pourquoi les Dieux ne m'ont-ils pas ôtée du monde, avant que je perdisse une erreur qui m'était si chère-! Naïs versa des larmes amères, et se retira, pour laisser approcher Neobule.

Les Vieillards en usèrent avec elle, comme avec Naïs, pour être assurés de la vérité des reponses.

—Que me dites-vous (demanda Neobule), le jour de notre mariage, après que le Paranymphe et les Nymphes se furent retirés ? —Je vous parlai froidement, en ces termes : Encore, Neobule, que je n'aie point pour vous de passion violente, néanmoins j'en agirai convenablement, et jamais, avec l'aide des Dieux, vous n'aurez à vous plaindre de moi : Veuille Junon Promnefamène nous maintenir en bonne intelligence. —C'est cela même ! (dit Neobule) : Ce qui fut approuvé par les neuf Vieillards. —Que me dites-vous, lorsqu'ayant compris par un songe, où vous parliez haut, que vous aimiez Naïs, je me mis à pleurer ! —Je vous rassurai, en vous jurant, que brûlé de la plus vive flamme, je la combattrais avec courage, et demanderais plutôt aux Dieux la mort, que d'y succomber. —Et lorsque vous crutes que

le jeune Parmenide m'avait plu , et que vous m'en parlates , que vous repondis-je ? — Bien que je ne possède pas tout votre cœur , vous avez tout le mien , et jamais autre Homme que vous n'a été , ni ne sera regardé avec plaisir , par votre Femme. . . Je fus si touché de votre réponse , que j'alai au Temple , prier les Dieux , qu'ils arrachassent de mon cœur ce fatal amour. — Hâ ! s'écria Naïs , que j'étais heureuse , sans le savoir ! Et aussitôt elle se prosterna , pour remercier Jupiter ; puis elle sortit du Temple , en disant : — J'avais ressenti une grande peine , en apprenant qu'Ephession , et non-pas vous , m'avait rendue mère : mais j'avais la partie la plus noble de vous-même , la pensée. Je vais remercier Venus : car c'est elle qui m'avait donné un si grand bien : le mal me vient par une Divinité plus puissante-. En achevant ces mots , la vieille Naïs sortit.

Les neuf Vieillards déclarèrent tous au Grandpontife Agiasarque , que son Père était bien reconnu , et qu'il eût à lui céder le sacerdoce : Mais ce Fils , qui paraissait plus âgé que son Père , refusa nettement. Il fallut assembler le Sénat. Epimenide y fut reconnu pour le Fils



d'Agiarque-I, et son état fut confirmé. On lui donna en outre la première magistrature, celle d'Arconte de Gnosse.

#### SECOND MARIAGE D'EPIMENIDE.

Le lendemain que tout fut ainsi décidé, Neobule mourut. Aussitôt Naïs amena son Arrièrepetitefille à Epimenide, en lui disant : — Elle est offerte à la Déesse mère d'Amour, mais elle n'est pas initiée : Pour me prouver, ainsi qu'à tout le monde, que ce fut Ephes-tion, et non-pas vous, qui passa, dans mes bras, la dernière nuit de votre première vie, prenez-la pour épouse? C'était bien ce qu'Epimenide désirait le plus : mais il n'osa faire ce mariage de lui-même, et il attendit qu'il en fût pressé par le Senat et par le Peuple : car on était curieux de savoir, s'il était jeune en tout. Epimenide épousa donc la jeune et belle Naïs, et fut heureux.

Dès qu'il eut mis en ordre toutes ses affaires domestiques, à la tête desquelles il établit le vieux Ergaste, en lui donnant d'autres Esclaves pour l'aider, il s'occupa d'une chose importante, ce fut de comparer les mœurs du siècle précédent, dont il avait la mémoire toute-fraîche, avec celles du temps présent ; les figures des Hommes et des Femmes de l'ante-

penultième generation , avec celle des Hommes et des Femmes de la generation actuelle ; les sentimens , la façon-de-penser , et le reste. Telle fut son étude et sa philosophie , dont je vais donner le resultat ; après avoir dit , qu'il eut de le jeune Naïs , en six années , trois Garçons et trois Filles : car c'était alors la coutume en Grèce , de donner des Nourrices aux Enfans des Femmes des premiers Citoyens ; ces Nourrices étaient des Esclaves , quelquefois filles vierges , dont on avait petit-à-petit fait venir le lait , en leur faisant sucer le sein , par l'Enfant d'une autre Esclave ; quelquefois , et le plus souvent , on faisait nourrir le Fils d'une Esclave , par une Chèvre , ou par une Brebis , et la Mère allaitait celui de sa Maîtresse ; enfin quelquefois , dans ces temps de barbarie , on exposait l'Enfant de l'Esclave , et ses Maîtres s'embarrassaient très-peu de ce qu'il devenait. Le Fils-aîné de Naïs la jeune et d'Epimenide fut nourri par une Fille-vierge , à laquelle on promit pour recompense , l'affranchissement , et un Mari , avec quelques troupeaux. Le Second le fut par une Esclave , dont l'Enfant était mort : Le Troisième , par une Dame de Gnosse , qui avait perdu

le sien : La quatrième, et première des Filles, fut nourrie par Myrtho, fille du Tyran Polycrate de Samos, dont on avait massacré le Mari et les Enfans : La Cinquième, par la première Nourrice, qui venait de perdre le Dernier-né de ses Enfans : Enfin la Sixième, par Naïs elle-même, qui cessa d'en avoir.

METEMPSYCOSE D'EPIMENIDE.

Cependant Epimenide s'occupait des études que j'ai annoncées, au-moyen de la memoire recente qu'il avait de tout ce qui était arrivé, quatrevingts ans auparavant. Ce qui lui donna cette idée, ce fut d'abord sa propre erreur, au-sujet de la jeune Naïs : il avait cru voir sa Bisayeule au même âge qu'il la connut autrefois. Il s'aperçut ensuite, qu'elle avait à-peu-près le même caractère, et que les petites differences ne venaient que des Pères ; elles étaient presque insensibles ici, parceque dans la Famille des Naïs, les Enfans tenaient plus des Mères : Il avait ensuite observé, que très-souvent, dans les rues, il croyait reconnaître des Personnes, qui étaient à trois generations de Celles à qui elles ressembaient. Tel était le jeune Polydore, arrièrepetitfils d'Ephestion, qu'il avait pris pour lui. Et ce n'était pas

l'unique! il avait cent occasions pareilles dans la journée. Comme il était le seul qui pût faire ces comparaisons , il s'y livra tout-entier. Il observa , dans les Individus qui se ressemblaient parfaitement , les mêmes idées , les mêmes pensées , à-quelque-chose-près ; ce qui venait , non du fond , mais des circonstances extérieures , qui n'étaient pas toujours absolument les mêmes : car lorsqu'elles l'étaient , les actions , les discours , tout se ressemblait. Il fut surpris , mais charmé de cette découverte , dont il résolut de profiter. Il la cacha néanmoins , & on l'ignora dans toute l'antiquité : Ce n'est que par une sorte de miracle , qu'on l'a découverte , dans ces derniers temps , sous les emblèmes dont il l'envelopa : car Pythagore son contemporain , auquel seul il la communiqua , dit en propres termes : » Le » Législateur prudent peut prévoir l'a- » venir , s'il connaît bien les Hommes » actuels : il n'a qu'à bien scruter les » cœurs , en commençant par le sien , » et en comparant ses pensées avec ce » qu'il lit dans les anciennes histoires : » et il sera souvent étonné , de voir qu'il » eût dit et fait ce qu'on a fait et dit , » dans un pays un-peu plus chaud , il



» y a quelques mille, ou deux, ou trois-  
 » mille-ans : car le Genre-humain va du  
 » midi au nord, pour la façon-de-penser;  
 » desorte qu'au bout de deux ou trois-  
 » mille ans, ce sont les pensées, les figu-  
 » res qui étaient à quatre, cinq, six  
 » cents lieues, qu'on retrouve sous un  
 » Ciel différent : Et si l'on observait  
 » les Animaux avec attention, l'on ver-  
 » rait, leurs generations étant plus-cour-  
 » tes, que les mêmes Individus repa-  
 » raissent après quatre ou cinq, tels qu'ils  
 » ont été déjà, tant pour la forme. que  
 » pour les inclinations ». Je n'ai pu me  
 refuser au plaisir de rapporter ce long  
 passage de Pythagore, qui donne, pour-  
 ainsi-dire, la clef de toute sa doctrine,  
 et qui fait disparaître la pretendue ef-  
 fronterie qu'on lui attribue, d'avoir dit  
 qu'il était Euphorbe au siège de Troie :  
 Il avait comparé la manière-de-penser  
 d'Euphorbe, alors connue sans-doute, et  
 il l'avait trouvée la même que la sienne.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'Epimenide  
 eut fait un nombre d'observations suffi-  
 santes, et qu'il les eut redigées par écrit,  
 il se montra l'Homme le plus prudent  
 de toute la Grèce : On vint le con-  
 sultier d'Asie et d'Europe. La verité  
 est cependant, qu'il ne pouvait donner



des conseils absolument sûrs , qu'à ses Concitoyens et aux Habitans de quelques autres Villes , où il avait demeuré pendant ses voyages , comme Athènes , Sparte , Thèbes , Corinthe en Grèce ; Ephèse , Milet en Asie ; et Memphis en Egypte ; mais ce n'était pas assez pour lui donner une reputation brillante et meritée ! il examinait Tous-ceux qui se presentaient devant lui , et après s'être informé de l'humeur , du temperament des Intermediaires , il reconnaissait qu'il avait sous les yeux le Pareil de l'Homme qu'il avait connu : il disait à son Descendant ses plus secretes pensées , et lui donnait de sages avis , pour éviter les malheurs qui le menaçaient. ( On voit par-là combien une histoire fidelle serait utile ) ! Tous-ceux qui suivaient les avis d'Epimenide , s'en trouvaient bien : Aucontraire , Celui qui les negligait , tombait dans les plus grandes calamités. Ce furent les Malheureux , qui étendirent le plus sa reputation : les Heureux avient l'ingratitude d'en attribuer le succès à eux-seuls , et rarement ils publiaient la gloire de leur Bienfaiteur.

Elle était cependant parvenue à un si haut degré , dix ans après son reveil , que les Atheniens , qui venaient de

perdre Solon, lui envoyèrent une députation solennelle, pour le prier de passer jusques chés-eux : Comme il était Prêtre de Jupiter, on avait équipé le vaisseau sacré, pour le transporter de Crète dans l'Attique.

—L'aurore va paraître—.

Avant de rentrer chez moi, je passai devant la maison des Maîtresses de la Fille trouvée à l'Ile : c'était mon chemin pour m'en-retourner, en prenant par le Petit-châtelet, qui existait alors.

SUITE DE L'IMPRUDENTE.

Du coin de la rue de-la-Bucherie, j'entendis la porte s'ouvrir. Il en sortit une Femme et un Homme, que je reconnus bientôt pour la Mère de la Blonde et l'Idiot dont cette nouvelle Circé faisait son esclave, après l'avoir ruiné : —C'est singulier ! (disait la Flamande), comme les Hommes sont traîtres ! Mais j'aurai soin qu'il ne parle plus à Babet ! C'est un gueux ! voyez le tour qu'il joue à cette petite Manon ! —La Tapisserie ! (repondit l'Homme) ; c'est encore une bonne-pièce ! —Elle est honnête, et je le fais de bonne-part ; on peut s'en rapporter à moi, plutôt qu'à votre tête bicornue. Elle a été tentée plus d'une-fois : mais Ça est sans guide, n'ayant

## 116 LES NUITS DE PARIS :

plus de Mère; Ça écoute un Jeune homme, au lieu de penser au solide. — Soit, je le veux. — Il faut bien que vous le veuillez, puisque c'est moi-même qui l'ai éprouvée, sans que Babet le sache. — A cela, je n'ai rien à repliquer: Si elle est sage, elle a bien du mérite! car elle est fort-jolie! — On a bien besoin de votre approbation!... Elle ne connaît pas les Maîtresses!... Aureste, tout cela est égal; et comme je lui disais un-jour, pour qui vous réservez-vous si entière? pour un marabou de Mari de votre état?... Mais Ça n'entend rien; Ça sera sage comme une Automate, et Ça fera quelque sottise aussi bêtement que Ça aura été sage.

Je fus ravis de ne m'être pas trompé sur le compte de la jeune Tapisserie: mais il faut l'avouer; malgré les avis que je lui fis passer, ce fut la Mère de la Blonde qui devina juste; la jolie Tapisserie a été trompée; aujourd'hui elle est coquette et peu delicate.

### XIII NUIT.

SUITE DE LA FEMME VIOLENTÉE.

En sortant le soir, j'espérai que le hasard, qui m'avait si bien servi pour la jeune Tapisserie, me ferait également favorable pour la Femme violente. Je

pris par le Pont-neuf, et je me trouvai place-de-l'Ecole, devant sa porte. Tout-à-côté, demeurait un Fondateur-de-galons, qui avait six Filles: L'Aînée était charmante, et je l'avais souvent remarquée, quoiqu'elle fut de la première jeunesse, l'été précédent, lorsqu'elle se promenait, le soir, sur le quai-de-l'Ecole, avec une jolie petite Marchande-de-couleurs sa voisine. J'entrai dans cette maison, et je demandai, Si l'on avait entendu parler de l'aventure arrivée pendant la nuit de la veille? —Oui (me dit le Fondateur); en savez-vous quelque-chose? —C'est moi qui ai secouru la Jeune-personne. —Ha! racontez-nous comment vous l'avez délivrée? Je dis ce que j'avais vu. —A-présent (ajoutai-je) ne pourriez-vous pas me donner quelques lumières? —Certainement! Nous allons vous dire ce qu'est la Jeune-personne, et ce qu'est l'Homme qui la violentait.

La Dame, malgré sa jeunesse, est mariée depuis un an: son Mari est un habile musicien, qui ne se trouvant pas apprécié à Paris, est allé tenter la fortune à Londres. En partant, il pria Un de ses Amis, qui est peintre, de venir journellement chés sa jeune Epouse, de lui donner la main à la promenade et de l'accompagner au spectacle: ce dernier



article ne devait rien coûter, à-cause des connaissances d'Acteurs qu'avait le Musicien. Tout se fit d'abord comme le Mari l'avait désiré. La Jeunedame était gaie; quand l'Ami de son Mari paraissait, elle montrait une joie franche et naïve: C'est dire qu'elle était très-aimable: ajoutez, qu'elle est très-jolie. Le Peintre est plus jeune que le Mari; c'est un bel homme; il se crut sûr d'un triomphe facile. Ses premières tentatives furent repoussées avec douceur: Le Peintre devint impudent à un point qu'on ne peut exprimer. La Jeunedame en fut affligée; mais elle s'en plaignit modérément. C'est ainsi que la passion du perfide Ami fut portée à l'extrême.

Il employa d'abord tous les moyens possibles de la soumettre: Ne pouvant y réussir, il leva le masque; il resta malgré elle dans sa chambre la nuit; il la menaca de la deshonor, en écrivant à son Mari, en disant à tout le monde, qu'il l'avait surprise avec le Domestique. Cependant tout fut inutile; la Jeunedame pleurait, mais elle ne cedait pas. Dans le voisinage, on entendait quelquefois du bruit; mais on ne savait à quoi l'attribuer. Enfin avanthier il avait résolu d'en passer sa fantaisie, comme il l'exprimait à elle-même. Il resta, en dissimulant sa



mauvaise-volonté, à jouer au piquet jusqu'à minuit. La Jeunedame avait de la defiance: elle voulut le renvoyer. Le Peintre causa jusqu'à une heure. Elle le pria de se retirer. —Non! lui dit-il; c'est aujourd'hui qu'il faut sauter le pas! La Jeunedame montra la plus grande fermeté, en bravant ses menaces: il devint furieux. Il tira son épée, et lui déclara qu'elle était à sa dernière heure, si elle ne cedait pas. Elle employa d'abord les remontrances amicales, les prières: Une attaque violente fut la réponse du méchant Homme. L'Infortunée s'écria. C'était sur les deux heures; tout le monde était endormi; on s'éveilla, mais on ignorait, si les cris partaient de la rue, ou s'ils venaient d'un appartement. Il faut cependant que Quelqn'un ait ouvert la porte de l'alcée, et qu'on n'ait pas osé monter. Vous avez été plus hardi.

Ce matin, la Jeunedame a pris le parti de se mettre au Couvent, auprès d'une de ses Parentes, jusqu'au retour de son Mari. Le Méchant-homme a tout nié devant le Commissaire: mais les Temoins l'ont fait mettre en prison. La Jeunedame est résolue de le disculper, de tout son pouvoir; à-moins que son Mari ne veuille une vengeance; ce qu'elle ne presume pas.

Voilà ce que me dit, devant toute sa Famille, le Père de la jolie Charlotte, à laquelle je rendrai service un-jour. En sortant de cette maison, je me rendis à l'hôtel de la Marquise : Je lui racontai l'histoire de la jeune Epouse du Musicien; ensuite je repris ma lecture:

#### EPIMENIDE CHÉS LES ATHENIENS.

**L**e Fils d'Agiasarque, qui connaissait l'Athènes, et qui par conséquent pouvait y être utile, ne fit aucune difficulté de s'y rendre : mais lorsqu'il y arriva, tout le monde était dans la plus grande consternation, à-cause de la peste: Epimenide n'hésita pas à entrer dans la Ville: il l'examina, et voyant le peu de soin qu'on prenait pour éviter la contagion, il fit sortir les Habitans, les fit loger sous des tentes, apportées d'ailleurs, mais tellement, que jamais deux Personnes n'étaient ensemble: Pour leur nourriture, il fit venir des vivres de Crète, et chaque jour, il les obligeait tous d'aler dans la campagne, immoler des Brebis noires aux Dieux infernaux: mais il était défendu de prendre la Brebis autrement qu'à la course, après qu'elle s'était éloignée des tentes de plusieurs stades: On la tuait, dans l'endroit même où on l'attrappait; son sang coulait dans une fosse, en l'honneur de Pluton et des Parques;

Parques ; on en donnait les intestins aux Furies, et l'on mangeait la chair, rôtie sur un brasier alumé au même endroit. Ce genre de vie éteignit la peste en huit jours. Mais avant de permettre aux Athéniens de rentrer dans leurs maisons : il divisa les Jeunesgens les plus vigoureux, en plusieurs bandes, qu'il conduisit à la Ville, pour la nettoyer, et la purifier avec l'eau de la mer. Il mit trois semaines, à laver ainsi les meubles et les maisons, et il y employait trois-mille Jeunesgens, toutes les douze heures ; ils ne servaient que tous les huit jours, et le lendemain de leur service, Epimenide leur prescrivait un exercice violent à la chasse. Ce fut ainsi qu'il fit cesser la peste. Les Historiens ont trop abrégé ce récit. Mais le voilà dans l'exakte vérité. Le Sage laissa bien secher les appartemens et les meubles, et il ne permit aux Familles de rentrer dans leurs foyers, que lorsque Borée aurait achevé de rendre la Ville saine.

On fit une grande fête, à l'occasion de ce retour heureux dans Athènes. On rendit grâces à Minerve, Deesse-tutelaire, et l'on fit des offrandes à tous les Dieux, sans en excepter un seul. Epimenide, en qualité de Pontife, les con-

naissait tous , à l'exception d'une Deesse , appelée Cotytto : Il s'informa de ce qu'elle était , parce - que les Baptes , ses prêtres , faisaient beaucoup de bruit , et qu'ils étaient suivis par la Foule , à-cause de leurs danses lascives. On lui répondit , que c'était la Deesse de l'Impudence. Le Sage fut surpris , qu'on adorât une pareille Divinité ! Il demanda la permission , le lendemain , de monter dans la tribune aux harangues , pour faire un discours au Peuple : Toute la Ville en fut instruite , et se trouva dans la grande place :

— O Citoyens d'Athènes ! ( s'écria-t-il ) , votre religion m'étonne ! J'ai compris qu'en adorant Jupiter , vous adoriez sous ce nom la Puissance-divine ; sous celui de Junon , la fécondité ; dans Minerve , la sagesse ; dans Mars , la valeur ; dans Mercure , l'éloquence et l'industrie ; dans Apollon , la pensée , l'invention ; dans Diane , la chasteté ; dans Venus , la beauté , les belles formes , le penchant des deux sexes : Mais qu'honorez-vous dans Cotytto ? Cette Deesse vous est particulière , et n'est connue que de vous ? Rendez-vous donc hommage à l'Impudence , pour exciter vos Filles à manquer de pudeur , et vos Jeunes gens



à devenir effrontés? Je ne saurais le croire; car jamais un Peuple-en-corps n'a encensé le Vice. Je vous en-prie, ôtez-moi de peine; ou si je devine juste, marquez, par vos applaudissemens, que j'ai trouvé la verité. Je me suis laissé dire, que Cotytto était autrefois une Danseuse célèbre, que vos Pères ont deïfiée, à raison du plaisir qu'elle leur a donné. C'est donc le plaisir ou la volupté qu'on trouve au spectacle, que vous honorez dans Cotytto? Mais dans ce cas, il ne faut pas la qualifier deesse de l'Impudence: C'est votre denomination, qui n'est pas convenable. Ou ferait ce qu'en deïfiant l'Impudence, en lui donnant des Prêtres, qui célèbrent ses fêtes nocturnes par toutes-sortes de lascivetés, vous avez voulu faire comme les Lacedemoniens, qui enivrent les Elotes, leurs esclaves, pour donner horreur de l'ivrognerie à leurs Enfans? Dans ce cas, je croirais que vous vous êtes trompés: les effets de l'ivrognerie sont prompts et marqués (je ne discute pas ici la question, si les Lacedemoniens font bien d'enivrer leurs Esclaves, s'ils en ont le droit): au lieu que les effets de la luxure sont lents, et que ses tableaux sont les plus séduisans de tous.



J'ose donc vous exhorter à bannir de votre Ville les Prêtres de Cotytto , et d'oublier cette nouvelle Déesse.

En finissant , Epimenide attendit quelques instans en silence , qu'on lui remontrât , s'il était deviné. Voyant qu'on ne faisait aucun mouvement , il presuma , qu'il n'avait pas mis le doigt sur la véritable cause du culte de Cotytto ! Il reprit la parole :

—Atheniens ! je reconnais , qu'il faut être circonspect , quand on attaque une coutume générale : Je vois quels ont été les motifs de vos Ancêtres , dans l'établissement des fêtes de Cotytto ; c'a été de montrer , que tous les biens viennent de la Divinité ; que l'Homme sage peut sanctifier tous les plaisirs , en les goûtant avec modération , et en les rapportant aux Dieux , par des actions-de-grâces.

Dès qu'Epimenide eut prononcé ces derniers mots , la place entière retentit d'applaudissemens , et l'on entendit plusieurs voix s'écrier : —Epimenide a la sagesse des Dieux-. En effet , tel était le but des Anciens , en instituant la fête de Cotytto. Mais c'était contre l'esprit de la fête , que les Baptes se livraient à la débaûche : ce fut ce qu'a-

jouta Epimenide , qui obtint qu'on re-  
 format leurs mœurs par un décret pu-  
 blic. Mais cette réforme ne dura pas  
 longtemps ! car un siècle après, le Poète  
 Eupolis nous apprend, qu'ils en étaient  
 revenus à leur ancienne depravation.  
 On assure même qu'ils firent perir le Sa-  
 tyrique mordant qui les avait divulgués.  
 Tel fut, et tel sera toujours le malheur  
 de Ceux qui, par état, sont obligés à  
 faire mieux que les Autres ; dès qu'ils  
 se relâchent, ils tombent fort audeffous.  
 Si l'on veut en savoir la raison, c'est  
 qu'un Prêtre derèglé ne pouvant plus  
 s'estimer lui-même, cherche à s'étour-  
 dir, en multipliant les écarts : Il se par-  
 suade, à-force de braver les Dieux, que  
 leur pouvoir est nul ; s'il est un athee,  
 dans le monde, ce ne saurait être qu'un  
 Prêtre derèglé ; un Homme ordinaire n'a  
 pas assez d'intérêt à nier la Divinité ; il  
 aime à la croire, lors-même qu'il l'of-  
 fense : mais un mauvais Prêtre voudrait  
 pouvoir l'aneantir.

Après ce discours, Epimenide se pro-  
 posa de quitter Athènes.

Le bruit de la belle cure qu'il venait  
 d'y faire, porta les Lacedemoniens à le  
 prier par deux Envoyés, de visiter leur  
 Ville. Epimenide en-conséquence se

rendit à Sparte, où Lycugue venait d'établir la plus belle législation qui ait jamais existé. Ce Grand-homme vivait dans la retraite et dans la plus grande simplicité, pour laisser prendre vigueur à ses institutions: Tel, de nos jours, l'immortel Washignton donne à ses Concitoyens, qu'il a rendus libres, l'exemple du desintereffement et de l'égalité.... O sublime Washington! dans la guerre, tu étais l'égal de Frederic; dans la paix, tu l'as surpassé!

—J'entrevois l'aurore! dit la Femme-de-chambre: Je sortis aussitôt; car j'étais fatigué.

Je n'avais pas mangé ce qu'on réservait chaque soir pour moi du souper de la Marquise: je l'emportai, sans rougir; car on ne doit avoir honte que du vice. En route, je sentis l'aiguillon de la faim, et je mangeais, quand au coin de la rue Transnonain, se sentis sous mes pieds quelque-chose de moëlleux. Je ramassai le paquet, envelopé d'une nape. Je n'entendais ni ne voyais Personne: j'emportai ma trouvaille; et comme je me couchais ordinairement sans lumière, je ne l'examinai que le lendemain au grand jour. Le paquet contenait un mantelet ou passepoil, deux mouchoirs blancs

pliés, et un cahier couvert de parchemin vert. Dans le mantelet, je trouvai une montre, arrangée avec du coton dans un gobelet d'argent, et deux couverts : dans chaque mouchoir, étaient des bijoux de femme, comme boucles-d'oreille, bagues, collier, brasselets, boucles de-sousliers, épingles-à-brillans, et un étui d'or. J'ouvris le cahier, et j'y trouvai le nom, la demeure de la Personne, la copie de Lettres qu'elle écrivait à un Homme qu'elle aimait, et les Reponses de l'Amant. Instruit de la demeure de la Femme, je m'y rendis. Je la demandai : Elle parut : C'était la Fille non-mariée, et très-jolie d'une Bouchère veuve, qui en avait deux Autres avantageusement établies. La Propriétaire des effets avait les yeux rouges; elle venait de pleurer. Je pensai que la perte des Lettres de son Amant la chagrinait. Tout en lui parlant, je tâchai de lui faire entendre, que j'avais quelque-chose à lui dire en particulier. Elle s'écarta un-peu. —J'ai trouvé ce que vous avez perdu. A ce mot, la Jeunefille s'écria : —Maman ! notre vol est retrouvé ! J'appris alors, que c'était une Servante qui les avait volées la dernière nuit, et qu'elle n'avait pas reparu. J'avais les effets sous

mon manteau; je les remis à la Jeune-personne, qui serra le cahier fort-adroitement, et montra tout le reste. Je rendis-compte de la manière dont j'avais trouvé; je me nommai; je repondis à une foule de questions; puis je me retirai.

## XIV NUIT.

## LETTRE DE LA JEUNE BOUCHÈRE.

Vers les cinq heures du soir, je reçus une Lettre ainsi conçue:

« Monsieur: Je vous remercie de la manière dont vous m'avez remis mes effets, et je ne saurais m'empêcher de vous en témoigner ma reconnaissance, en vous faisant quelques aveux. Si l'on m'a volée, c'est un-peu ma faute: J'avais un Amant à-l'insu de ma Mère, et la Fille était ma confidente: elle a pensé qu'ayant mon secret, elle pouvait tout oser. Elle a jeté sans-doute ce que vous avez trouvé, parce-qu'elle se voyait poursuivie par l'Homme qui m'est attaché. Mon bonheur a voulu que le paquet soit tombé entre vos mains: J'en suis d'autant plus charmée, que mes Lettres pouvaient compromettre la reputation d'une Fille de mon âge. Mais vous êtes instruit, et je vous demande le secret. Ce matin j'ai tout avoué à ma Mère, et c'est par ses



ordres que je vous écris. Mon Amant est venu se présenter, pour sauver ma réputation : Il m'aime sincèrement, et il serait au-désespoir de me voir compromise.

» Je suis, Monsieur, avec estime et reconnaissance, Votre, &c. Angelique ».

## LES MECHANTES.

A l'heure de ma sortie, il me prit envie, de suivre la rue Saintmartin. Il était neuf heures-du-soir. Trois Jeunesfilles marchaient devant moi, parlant d'une Quatrième, qu'elles venaient de molester (ce fut leur expression). C'étaient des Ouvrières, qui voulaient beaucoup de mal à Une de leurs Compagnes, sans-doute plus aimable. Elles l'accusaient de se croire jolie; de faire la précieuse; de ne pas vouloir familiariser; et elles se proposaient de l'humilier, lorsqu'elles en trouveraient l'occasion. Leurs projets, à cet égard, étaient de la plus-grande noirceur! Elles devaient lui persuader, qu'elle était chérie, adorée d'un Libertin célèbre dans sa classe, mais inconnu à une Jeune-fille honnête; la disposer à le bien recevoir, pour la livrer ensuite à toute la douleur, à toute la honte d'avoir été moquée, avilie. Elles détaillaient en-riant les moyens qu'elles devaient employer: Dabord on intro-

duirait le Faraud comme parent de l'Une d'elles : ensuite on lierait une partie-de-promenade , pendant laquelle , après un goûter perfide , la pauvre Manette serait laissée en tête-à-tête bien isolé. On ne doutait pas que , d'après les précautions prises au goûter , elle ne fit une lourde faute , où elle serait surprise , et deviendrait la risée de ses cruelles Ennemies. Cependant , si elle ne succombait pas , on se proposait de la ridiculiser par les préparatifs d'un mariage illusoire , dont le dénouement serait une farce indecente.

Parfaitement instruit , je résolus de leur parler : Je les regardai en-face. L'Une de ces Filles était grande , bien-faite et jolie ; c'était la moins méchante : je lui témoignai combien j'étais surpris de ce que je venais d'entendre ! Elle demeura muette. Mais la Plus-laide prit vivement la parole , pour me demander , De quoi je me métais ? — J'ai tout entendu (lui dis-je) ; je connais la Personne dont vous parlez ; je vais l'avertir de vos desseins-. La Grande me dit effrayée : — Ne le faites pas , Monsieur ! elle est protégée par une Personne en-place ! — Quittez donc vos mauvaises dispositions à son égard : car je saurai

qui vous êtes, et je vous retrouverai bien-. Je parlais ferme : elles m'ama-  
douèrent, et je feignis de les quitter.  
Je marchai quelque-temps dans l'om-  
bre, et profitant de l'embarras d'une voi-  
ture qui leur barra le chemin, je les de-  
vançai. Elles entrèrent chés elles. Suf-  
fisamment instruit, j'alai chés leur Vic-  
time. Je parvins avec peine à lui par-  
ler, et elle ne me reçut qu'en presence  
d'une Voisine. Je l'avertis de ce qui se  
tramait contr'elle.

J'ai-su depuis, que les trois Mechan-  
tes n'avoient point abandonné leur pro-  
jet-de-vengeance; elles ne l'avaient que  
différé. Mais il tourna contr'elles : Le  
Jeunehomme qu'elles employèrent, et  
qui était l'amant de l'Une d'elles, frap-  
pé du merite de Manette, la préfera, et  
vient de l'épouser.

Je sortis à onze heures de la maison où  
demeurait Manette, et je me rendis chés  
la Marquise. Je racontai ce je venais  
de voir, et je repris ma lecture :

EPIMENIDE à SPARTE.

Le Fils d'Agiasarque logea chés Ly-  
curgue, et ce Heros s'estima heureux  
de recevoir un Prêtre qui n'abusait pas  
des faveurs des Dieux, pour étendre la  
superstition. Le Grandpontife de Crète

F vj

aurait-pu être charlatan, et en-imposer à la Multitude, en faisant sourire le Sage; il aima mieux n'être que philosophe. On le vit aux tables communes donner l'exemple de la sobriété : Il mangeait son brouet noir, et rendait-grâces aux Dieux, de vivre dans une Ville, qui n'était qu'une Famille. Il voulut faire cesser l'esclavage des Élotes; mais Lycurgue lui dit, qu'il fallait attendre, de peur de revolter certains Esprits superbes. Epimenide se rendit à cette raison, et garda le silence. En-effet, bientôt on entendit des plaintes contre les nouvelles loix, et l'orage devint si fort, que Lycurgue, par le conseil d'Epimenide, proposa d'aler consulter l'oracle de Delfes. Les Spartiates y consentirent. Lycurgue fit alors jurer, aux Rois d'abord, (car ils étaient deux à Sparte), puis à tout le Peuple, de ne rien changer à ses loix avant son retour. On le jura; et il partit pour Delfes avec Epimenide, qui dicta l'oracle à la Pithye : Ce fut, « que loix de Lycurgue feraient le bonheur de Sparte, tant qu'elles y seraient religieusement observées ».

Lorsque les Lacedemoniens qui accompagnaient Lycurgue, eurent entendu cet oracle, le Législateur leur déclara,



que, d'après l'avis d'Epimenide, il était résolu à ne jamais retourner dans sa Patrie, afin que ses Concitoyens fussent éternellement liés par le serment qu'ils avaient fait. Mais Lycurgue ne prenait ce parti que malgré lui: On vit ce Grand-homme verser des larmes, en se separant de ses Concitoyens, qu'il ne devait plus revoir! Epimenide le soutint, et lui fit envisager la gloire dont il se couvrirait, en s'immolant au bonheur et à la grandeur de son Pays. Dès que Lycurgue eut pris congé des Lacedemoniens, Epimenide et lui partirent pour Cyrre, d'où ils se rendirent à Crissa. Ce fut de cette dernière Ville, que Lycurgue partit secrettement pour aler en Crète: On le conduisit à Perga; il fut reçu dans une maison appartenante à Epimenide, et dont ce Pontife lui fit présent, ainsi que des Esclaves, des troupeaux et des terres qui en dependaient. C'est-là que vécut et que mourut Lycurgue: car c'est une calomnie, qu'il se donna la mort à Crissa, parce-qu'il se sentait tenté de retourner à Sparte. On a vu longtemps son tombeau dans la Ville de Perga.

Après que leur Legislatteur fut disparu, les Lacedemoniens penetrés de respect et de reconnaissance, lui bâtirent



une chapelle, où il fut honoré comme leur Genie tutelaire. Ils rendirent par la suite les mêmes honneurs à Epimenide, dont ils placèrent les trophées dans la place voisine du petit temple consacré au Genie de Lycurgue.

#### EPIMENIDE à CORINTHE.

De Cyrrha, Epimenide se rendit à Corinthe, où sa brillante renommée le fit accueillir comme un Dieu. Il s'y trouvait encore trois Vieillards qui se souvenaient de l'avoir vu dans leur Ville, lorsqu'il y avait fait un séjour, quatrevingts années auparavant : Ils se plaisaient à raconter à la Jeunesse, Comment Epimenide à la fleur de l'âge, et provoqué par la belle Naïs, qui lui marquait la plus violente passion, avait été néanmoins si modeste et si retenu, qu'il n'avait jamais paru s'en apercevoir : — C'était dès lors, disaient-ils, le favori des Dieux, et jamais sa vertu ne s'est démentie. Car ils savaient mieux que Personne la vérité de l'aventure d'Ephestion, leur compatriote. Dans une grande Assemblée du Peuple, on cita aux Jeunes-Corinthiens l'exemple du Prêtre Cretois, pour prouver que les Dieux récompensent toujours la vertu. Un Jeune-homme parut ne supporter

qu'avec peine , qu'on louât tant Epiménide , d'avoir résisté à la Beauté : — Mes Pères , et mes Concitoyens ( s'écria-t-il ) , qu'il me soit permis de parler ! Aussitôt on fit silence , et l'on permit au Jeunehomme de monter à la tribune. Dès qu'il y fut parvenu , il commença son discours en ces termes : — Il semble , par ce que je viens d'entendre , que la plus grande des vertus , et en quelque sorte la seule , soit l'abstinence des Femmes : j'avouerai que je ne concevrai rien à cette morale , tant que je verrai auprès de notre Ville le Temple de Venus-genitrice ! Quelle vertu a-t-on de s'abstenir des biens que les Dieux nous donnent , et de condamner à l'inaction les organes destinés à les goûter ? Il me semble , du moins , en suivant ce que me dicte ma raison , rayon de celle du grand Jupiter , qu'il faut jouir , et ne pas abuser , et que la vertu suprême ne consiste pas dans l'abstinence , mais dans ce mot plein de sens, *A'riston métron*, le mode, c'est la chose excellente ; *médèn' ágan*, rien de trop , en est le commentaire. Il se tut : A ce discours plein de sens , les jeux de tous les Corinthiens se portèrent sur Epiménide , qui ne re-

## 136 LES NUITS DE PARIS :

pondit que ces mots , en tendant le bras au Jeunehomme : — Mon Fils : ce que vous venez de dire est laconique-. Ce dernier mot est trivial aujourd'hui ; mais alors il signifiait , digne d'un Spartiate , tant par le sens que par la brièveté.

—L'Aurore va paraître-!

### LE CHIEN DEHORS.

En m'enrevenant , je trouvais , rue du Temple , un Chien dont les hurlemens éveillaient tout le Voisinage , à l'exception de sa Maîtresse : Je frappai : Elle ouvrit enfin : — Peut-être aux environs est-il un pauvre Malade , un Homme accablé du travail de la journée , tous-deux prêts à s'assoupir , et auxquels votre maudit Chien va donner une nuit cruelle , ou blanche-! La Femme caressa son Chien , et ferma sa porte.

## XV NUIT.

### LA FILLE-DE-JOIE.

Il était tard , lorsque je sortis , la nuit suivante : Je pris par un détour moins long. Au coin des rues Saintmartin et Grenier-saintlazare , je fus abordé par une Fille assez jolie , dont l'air avait une mollesse voluptueuse. Elle me prit les mains , me fit les promesses les plus sé-

duisantes, pour m'engager à monter chés elle. Je m'en défendais avec douceur, touché de compassion pour cette Jeune-Infortunée, et je commençais à lui faire quelques observations sur les dangers de son état, lorsque cette Fille, qui m'avait paru si douce, et presque tendre, changea tout-à-coup de ton et de langage : — Va-t-en donc, Savoyard, assassin!... Au Voleur! au Voleur-! Elle se repandit ensuite en injures revoltantes. — Je n'ai pas succombé! dis-je aux Gens qui s'amassaient : mais si j'avais été chés elle, soyez sûrs qu'elle m'aurait encore traité plus mal, après l'avoir payée!... C'est une leçon pour vous, Jeunesgens, que ces trompeuses Syrénes attirent par une fausse douceur-! Je m'éloignai. En me rendant rue Payenne, je réfléchis sur les Filles-publiques, et je dirai quelque-nuit à la Marquise le resultat de mes reflexions. Je repris la suite de ma lecture.

## EPIMENIDE à THÈBES.

**D**e Corinthe, où Epimenide resolut toutes les questions qui lui furent proposées, il se rendit à Thèbes. Les Thebains étoient alors le Peuple le plus célèbre de la Grèce, par les événemens qui s'étoient passés chés eux : Cependant ce n'étoient pas les plus

## 138 LES NUITS DE PARIS :

spirituels. Ils étaient credules , et ils avaient cette bonhomie grossière qui distingue aujourd'hui le Peuple de Flandres. Dès que la Renommée eut publié qu'Epiménide, ce célèbre dormeur, venait d'arriver, tout le Peuple environna sa porte. Il parut à une fenêtre peu élevée, et là, comme d'une tribune-aux-harangues, il leur raconta son histoire. On l'écoutait avec admiration. Il ajouta ensuite :

—Citoyens de Thèbes!... Vous êtes curieux sans-doute de savoir , pourquoi les Dieux m'ont tenu endormi pendant soixantequinze ans; car quel but ce long sommeil pouvait-il avoir? C'est ce qu'il faut à-présent vous apprendre; et je vais commencer par une comparaison : Un Homme qui veut connaître tout un pays, et juger de son étendue , monte sur une éminence , d'où il puisse le découvrir tout-entier ; delà il l'examine ; il en voit les montagnes , les vallées , les fleuves , les forêts , les terres cultivées , et il en prend une idée juste. Si les Dieux , en me conservant une longue vie , eussent voulu que je visse beaucoup de choses, il me serait arrivé comme aux autres Hommes , que mes idées se-feraient affaiblies en s'éloignant :



mais par un sommeil comme le mien ,  
 qui m'a paru ne durer qu'une nuit , il  
 est arrivé , que j'ai conservé les idées  
 fraîches d'événemens très-éloignés , et  
 que j'ai pu les comparer , avec toutes  
 leurs circonstances , aux événemens pré-  
 sens : c'est comme si je les avais vus ar-  
 river ensemble : Et de quelle utilité  
 n'est pas cette vue simultanée ? Je saisis  
 d'un coup-d'œil les projets des Hommes ,  
 longtemps préparés , et leur execution :  
 Avant que d'apprendre ce qu'est devenue  
 telle ligue , souvent je m'exerce à le  
 deviner : Ensuite je le demande , et je  
 compare. Si le resultat est différent  
 de ma conjecture ( ce qui arrive pres-  
 que toujours ) , je m'informe en detail  
 de toutes les petites circonstances , aux  
 Vieillards qui ont conduit les commen-  
 cemens ; aux Hommes mûrs , qui ont  
 dirigé le milieu ; aux Jeunes-hommes ,  
 qui l'achèvent. Par cette combinaison ,  
 j'acquiers une prudence , que je m'effor-  
 cerai de rendre utile à ma Patrie , et  
 à toute la Grèce. Ne vous figurez pas  
 néanmoins , que nouveau Tiresias , je  
 puisse prédire l'avenir ! Je pourrais di-  
 riger la conduite des Gens qui gouver-  
 nent , mais non prédire : Une cir-  
 constance changée dans l'exécution ,

change aussi les évènements qui la suivent : Telle chose, commencée comme telle autre , va d'abord de-même : mais s'il survient un Homme qui la conduise dans un nouvel esprit , d'excellente qu'elle était, elle peut devenir très-pernicieuse ! et de-même , de très-pernicieuse, excellente. La principale vertu que nous donne l'expérience , c'est la prudence et la circonspection. Par la dernière, nous envisageons toutes les circonstances des affaires et des évènements , pour juger avec considération , poids et mesure. O Thebains ! ne croyez pas aux miracles , et la divination en est un. Epiménide n'est pas venu parmi vous , pour vous tromper ; mais pour revoir une Ville , dans laquelle il fut honorablement reçu il y a quatrevingtshuit ans , pour s'instruire des évènements qui ont eu lieu , les comparer à leur cause , et tâcher de vous être utile. Par-exemple , lors de mon séjour ici , il y a près d'un siècle , il y avait de grandes divisions entre les Citoyens , dont une partie , qui était la plus faible , allait être exilée par l'autre. Je vous dis alors : O Thebains ! qu'avez-vous faire ! vous êtes un corps entier , qui a tous ses membres : mais parce-que le pied gauche vous fait mal , vous vou-

tez le couper! Deux de vos dents sont cariées, et vous voulez degarnir toute la mâchoire, pour ne plus y avoir de mal! Croyez-moi, gardez votre pied et vos dents; car l'un ne sera pas plutôt coupé, que vous serez estropiés à-jamais; les dents ne seront pas plutôt arrachées, que vous ne pourrez manger, et que votre visage déformé annoncera de bonne-heure, la vieillesse et la decrepitude.... Voilà ce que je vous dis il y a quatrevingtshuit ans. Je serais curieux de savoir, si vous suivites le conseil d'un Jeunehomme, et si vous vous en trouvâtes bien; ou si vous laissant emporter à vos passions, vous avez souffert de vos divisions intestines?

Epiménide cessa de parler, pour écouter la réponse des Thebains. Il n'entendit qu'un murmure confus. Bientôt des cris, des sanglots lui succédèrent, et toute cette Multitude versa des larmes. Alors un Vieillard s'étant avancé, monta sur un piedestal, dont la statue était renversée: —O Epiménide! le favori des Dieux! (s'écria-t-il), nos divisions ont pensé bouleverser Thebes et la détruire. On a banni la moitié des Citoyens: Et ces Exilés, repartis dans les Pays voisins, excitèrent contre

leur Patrie , affaiblie par leur retraite , une guerre cruelle , qui a dure vingt ans. Qui peut decrire les maux que nous avons soufferts , pendant ce long intervalle ? Sans-cesse nous voyions l'Ennemi à nos portes , et ravager la campagne ! Nos arts , nos manufactures sont passés chés l'Etranger ! Vous voyez encore aujourd'hui Thèbes pauvre et languissante du coup terrible que lui porta l'exil d'un si grand nombre de ses Citoyens : Nous nous saignames nous-mêmes jusqu'à l'épuisement ; nous devînmes bouffis , et nous crumes nous bien porter ; mais bientôt une cruelle hydropisie nous montra toute notre faiblesse : nous ne sommes pas encore remis de cette secousse ! Thèbes n'est plus Thèbes ; c'est la dernière des Villes de la Grèce : Tandis qu'Athènes , Sparte , Corinthe s'élèvent , notre Ville la plus ancienne de toutes , s'aneantit pour ainsi dire. Qui la relevera ? — Vous-mêmes ! ( s'écria Epimenide d'une voix forte ) : Rappelez les Enfans de Ceux que vous avez chassés : faites un genereux effort sur vous-mêmes , en vous depouillant des biens des Bannis , et en leur en offrant la restitution : ce ne sont pas les biens , ce sont les Hommes qui font la richesse

de l'Etat : Cent Hommes avec cent mille talens , n'ont que cent talens : mais si au lieu de cent vous en mettez mille , la valeur des biens decuple , et vous avez mille-fois mille talens : si vous en mettez vingt mille , vos cent mille talens valent une somme qui ne peut plus se nombrer. Exécutez-vous donc vous-mêmes : Rappelez dans votre sein tout ce qui en est sorti , et vous verrez alors ce que sera Thèbes-.

A ce discours , il s'éleva un grand murmure dans l'Assemblée , et Personne ne se presenta pour répondre à Epidemide. Il en conclut que son avis n'avait pas été agreable aux Thebains. Il se retira de sa fenetre , et un instant après il sortit , pour aler au Temple de Jupiter. Il fut suivi par la Foule. Lorsqu'il fut arrivé devant l'autel , il se retourna , et dit , —Thebains , je suis prêtre de Jupiter : me voila aux pieds de l'autel que vous lui avez consacré ; que voulez-vous que je demande pour vous au Père des Dieux et des Hommes-? Plusieurs voix s'écrièrent , en disant : —La prospérité de la Ville de Thèbes , et la victoire sur ses Ennemis-! Epimenide prit aussitôt l'encensoir , et repandit des parfums , qui s'exhalèrent dans le Tem-



ple: Ensuite élevant la voix , il s'écria :  
 — Père des Dieux et des Hommes , ô  
 Jupiter ! donnez aux Thebains deux ver-  
 tus dont ils manquent , l'amour de leurs  
 Frères , et le desintéressement : Car  
 il n'est pas possible qu'une Ville prof-  
 père , sans le desintéressement et l'u-  
 nion-! Fut-ce l'effet du hasard, ou com-  
 me le crurent alors les Grecs, celui de la  
 prière d'Epimenide , un violent coup-de-  
 foudre se fit entendre , et la statue du  
 Dieu parut enflammée. Tous les Thebains  
 poussèrent un cri d'effroi.

Epimenide sortit alors du Temple ,  
 et se rendit à la place publique , où il  
 monta dans la tribune ; car on ne lui  
 disputait nulle-part ce droit , à-cause de  
 sa qualité de Pontife , et la haute vene-  
 ration qu'on avait pour lui. — Thebains,  
 vous venez d'être effrayés par un coup-  
 de-tonnerre ! Ne faites-vous donc que  
 craindre les Dieux , et ne leur obéissez-  
 vous que par la terreur ? Il serait plus  
 beau de n'agir que par respect et recon-  
 naissance. Votre Ville est la patrie des  
 prodiges , des grands crimes ; des phe-  
 nomènes : Votre Fondateur Cadmus bâ-  
 tit sa Ville par un prodige , après en  
 avoir trouvé le terrain par un oracle :  
 Tout est miracle chés vous : Hé ! ne  
 voyez-vous

voyez-vous pas que tout cela n'est qu'invention ? La Nature agit bonnement , simplement , et non par des prestiges : les Dieux sont bons , et si votre *Œdipe* exista jamais , comme le peint votre histoire , les Dieux ne l'ont pas puni d'un crime involontaire ; les crimes involontaires ne sont pas des crimes. *Œdipe* vous quitta , je le veux croire : mais ce fut par honte , par une sorte de pudeur : *Œdipe* ne s'arracha point les yeux ; il se couvrit le visage , en quittant votre Ville : Où est le prodige ? *Eteocle* et *Polynice* se haïrent : Où est le miracle ? Il n'est malheureusement que trop ordinaire aux Frères de se haïr , surtout dans les maisons des Rois ! nous n'en sommes pas encore à ces temps heureux , où , sous un climat aujourd'hui barbare , l'on doit voir trois Frères se cherir à l'envi , par un double motif , parce-qu'ils ont un bon cœur , et par respect pour l'amour paternel que leur portait également l'auguste Auteur de leurs jours ! Thebains , ne croyez pas aux miracles , aux prodiges : Tous ceux dont on vous fait le récit , sont des prestiges : Je suis prêtre : Je suis le grand pontife de Jupiter le Crétois , et je vous dis , Ne croyez pas aux prodiges , aux oracles :

La majesté des Dieux ne s'abaisse pas à ces petites finesses: Leur sagesse, ce sont les lois de la Nature: Pourquoi les Dieux s'écarteraient-ils de leur sagesse? Non, non! ils la suivent. Admirez comme ses loix sont belles! Voudriez-vous qu'elles n'existassent pas, et que tout fût laissé au hasard, au caprice? Que tantôt l'été fût en décembre, l'hiver pendant la canicule? Quand semeriez-vous? quand vendangeriez-vous? Voudriez-vous que la pluie ne mouille, que le feu ne brûle pas? Et comment feriez-vous usage de ces élémens-?... .

—L'aurore vient de paraître-, cria la Femme-de-chambre chargée de nous l'annoncer. A ce mot, je regardai la Marquise. —Je trouve votre Epimenide bien moral, depuis deux nuits! Mais continuez; il ne m'ennuie pas, et je suis très-contente de votre connaissance! Je sortis, sans répondre, si ce n'est par une inclination.

Je rentrai chés moi, sans rien rencontrer: une tranquillité profonde régnait dans toute la Nature: Je regrettais de quitter cette vaste solitude, et ces rues devenues tranquilles, où l'on croyait apercevoir encore les traces du bruit et de la confusion.

## XVI NUIT.

## LA FEMME ÉT LE MONSTRE.

La quatorzième nuit de ma connaissance avec la Marquise, je sortis sur les neuf heures. Je voulais faire une grande tournée; voir les Tuileries avant qu'on les fermât, le Palais-royal, le quartier de la Place-des-Victoires et de la Comédie-italienne. En passant par la petite rue du Pelican, j'aperçus une grande Femme assés jolie, entre les mains de la Garde, et environnée de Monde: il était alors dix heures. — Je suis une honnête-femme (disait-elle): on peut s'informer: je vais donner mon nom et ma demeure-. Et l'Infortunée pleurait. Je m'approchai: je savais la manière dont il falait se conduire: — Messieurs, dis-je froidement à l'Escouade, en fendant la presse, je connais Madame: Je vais la reconduire chés elle-. On me la remit, et les Cinq-hommes se retirèrent.

— Pourquoi vous a-t-on arrêtée? (lui demandai-je en route). — Il faut, Monsieur, que je vous dévoile une noirceur abominable! Je suis femme mariée, et l'épouse d'un Fourbisseur: Un Homme laid, sot et méchant tout-à-la-fois, est devenu amoureux de moi. Je connais mon devoir, et je serais au-deses-

poir de m'en écarter : mais cet Homme, au lieu de me rendre justice, est furieux de ma résistance. Il a promis de s'en venger. Tous les moyens qu'il a mis en usage lui ont manqué. Augé, c'est son nom, guettait mes démarches : Aujourd'hui, me voyant revenir seule du Palais-royal, où j'avais été pour affaire, il m'a devancée, jusqu'à ce qu'il rencontrât la Garde : alors revenant audevant de moi, environ dix pas avant le Guet, il m'a saluée : L'Escouade cependant approchait : au moment où il pouvait en être entendu, ce Misérable a eu la noirceur de me dire : — Mondieu, voici la Garde ! sauvez-vous ! Ces mots m'ont fait arrêter ; et le Malheureux, après avoir averti le Caporal, que je venais de l'attaquer, s'est éclipsé dans la foule. Je ne pouvais croire une pareille infamie, et je soupçonnais Celle qui me la racontait, d'être une avanturière : Je la reconduisis néanmoins jusqu'à sa demeure. Elle dit à son Mari la même chose qu'à moi ; seulement elle parla de l'Homme comme d'un inconnu. Elle me dit à l'oreille, que c'était par prudence. Je sortis, lorsque je la vis en sûreté. A deux pas de sa porte, je retrouvai l'Homme qui l'avait fait arrêter. — Vous venez de remener chez elle mad. Desmasures (me dit-il) ;



c'est une malheureuse qui-... Mille horreurs sortirent de sa bouche. Que croire, de la Femme ou de l'Homme ? Je suspendis mon jugement, et je le quittai. Il aborda un autre Homme, et lui en dit autant. Je le soupçonnai d'être conduit par la haine et l'atrocité. Je le rejoignis : — Quel intérêt avez-vous à divulguer cette Femme-? Il parut interdit. — Vous êtes un méchant homme, un calomniateur ; elle, est bonne, sage, et vertueuse ; je la connais-. L'Homme noir ne sut que répondre, et voulut se fâcher. J'entrai chés la Femme, qui était seule en ce moment dans sa boutique, tandis qu'un Garçon fermait. — Votre Persecuteur vous divulgue dans le quartier ; dites-moi le vrai ; je vous en servirai mieux-? Elle me jura, qu'elle me l'avait dit, et je vis la candeur, dans ses regards, dans ses traits, dans ses larmes. Je sortis : l'Homme m'attendait encore. Je l'acostai tranquillement, et nous marchâmes ensemble : je l'écoutai sans lui répondre. Il deraisonnait : — Je lui dis alors : — Vous avez voulu séduire cette Femme, et vous cherchez basement à vous venger de sa résistance : A la première chose que vous ferez, je parlerai au Mari. Adieu-. Je le quittai. Il

était tard : nous étions à l'entrée de la rue de l'Egoût-Saintpaul. Ce Malheureux voulut me frapper de son couteau. Je l'esquivai, en lui disant : — Tu es jugé : prends garde , Calomniateur-! Et je m'éloignai rapidement. Depuis ce moment, il n'a plus paru dans le quartier.

J'arrivai chés la Marquise , je lui contai ce trait , et je repris Epimenide :

SUITE D'EPIMENIDE à THÈBES.

**O** Thebains , les miracles sont des violations des loix suprêmes ; n'en accusez pas les Dieux ! A chaque prodige qu'ils opereraient, ils violeraient des loix excellentes , nécessaires ; ils commettraient un crime ! Vous fremissez du blasphème ! Ce n'est qu'une hypothèse ; le crime et les Dieux ne peuvent se rencontrer ensemble. Tous les Hommes , ô Thebains , sont curieux de l'avenir : Hé ! que serait-ce , s'il était dévoilé clairement ? si l'Homme qui vit aujourd'hui avait présentes toutes les peines qui l'attendent ? qu'il entrevit , sous les fleurs de la jeunesse , le spectre hideux de la mort ? Hâ ! croyez-moi , croyez-en les Dieux , il vous est inutile , il vous serait dangereux de savoir votre sort à-venir ! c'est même un malheur , que la prevision naturelle de la raison , et l'ex-

# XVI NUIT. 151

perience qui nous prouve la mort! L'Animal, sous le point de-vue de son ignorance, est plus heureux que nous... Je pourrais, à cette occasion, vous citer un ancien livre, dont on me parla en Egypte, dans le voyage que mon Père m'ordonna d'y faire, avant mon long sommeil. J'y lus, Qu'il existait un Peuple, au nord, sur les confins de l'Asie, qui avait autrefois habité en Egypte, et qu'on avait chassé, parce-qu'il était trop remuant; que ce Peuple avait un livre qui traitait de l'origine des choses; qu'on y voyait entr'autres une sublime allegorie, dont le sens est, Que l'Homme fut d'abord, comme les Animaux, absolument innocent, et qu'il ignorait la mort; que c'était alors qu'il était parfaitement heureux: mais qu'ayant mangé, contre la defense du Destin, du fruit de l'Arbre-de la-science-du-bien-et-du-mal, ses yeux s'ouvrirent, et qu'il connut les biens et les maux: Qu'il fut alors effrayé, honteux de lui-même, et se cacha: Que le Destin le chassa du lieu de delices qu'il habitait, c'est-à-dire, que son inquiétude, causée par la science, l'en fit sortir, et qu'il alla au-loin chercher une pénible subsistance: Qu'il mangeait auparavant ce qu'il trouvait, sans choix,

## 152 LES NUITS DE PARIS :

excité seulement par le besoin, comme les Animaux : mais que son goût formé par le fruit excellent qu'il avait mangé, le rendit dégoûté des nourritures communes ; l'Infortuné voulut s'en procurer de meilleures ; qu'il mit toute la Nature à contribution ; qu'à l'exemple des Lions, il devora les autres Animaux ; qu'à l'exemple des Monstres amphibies, il devora les Poissons ; comme l'Aigle et le Vautour, il attrappa les Oiseaux ; comme l'Ours, il arracha le miel des Abeilles : Mais que bientôt tout cela ne lui suffit pas, les productions spontanées de la terre l'auraient laissé dans la disette ; qu'il la força, par la culture, à doubler, tripler, centupler ses produits ; que la Nature nourrit plus d'Hommes qu'elle ne le devait, aux dépens des autres Êtres. Tel fut l'effet de la prevision : c'est d'elle que sont venues l'ambition, la tyrannie, les guerres, l'esclavage, les crimes, tous les malheurs des Hommes.... Et vous desirez de savoir encore au-delà de cette prevision naturelle ! O Thebains, soyez modestement soumis aux Dieux ! Ne leur demandez que ce qu'ils vous donnent : Ne tentez point Apollon à Delphes, Jupiter à Dodone ! N'alez plus à l'autre de Trofonius : Ecoutez la Nature



re et suivez ses loix ; ne croyez ni à la magie de Medée , ni aux enchantemens d'Amphion ou d'Orfée ; tout cela n'est qu'allegorique. Je biâme l'allegorie trop continue, parce-qu'elle finit par embrouiller les choses pour le Peuple non-instruit : Aussi je vous parle clairement , et je n'imites pas ce moderne Philosophe de Samos , qui est allé en Italie , et qui ne debite à Crotone les plus belles verités , que sous l'écorce de la metaphore : Que Pythagore soit clair , et je ferai son partisan. Voila , ô Thebains ! ce que j'avais à vous dire : Vous forcez Apollon , à Delfes , de vous donner pour oracles des énigmes : mais c'est par bonté que ce Dieu en agit ainsi : vous deviendriez cent fois plus malheureux , on vous verrait troublés , errer comme des Fous , s'il vous dévoilait clairement l'avenir..

Epimenide se tut. Aussitôt on entendit un grand tumulte dans l'Assemblée. Quelques Fanatiques accusaient Epimenide d'athéisme ; d'Autres disaient , qu'il venait de bien et dignement parler des Dieux : La dispute s'échauffa , et les Beotiens , qui n'étaient pas les plus spirituels des Grecs , furent prêts d'en venir aux mains. Epimenide instruit de cette rumeur , quitta la Ville dès le len-



demain , en laissant au Peuple , une lettre de quatre lignes , conçue en ces termes :

» Epimenide , pretre de Jupiter : aux Thebains ; Salut : Nous avouons que les oracles sont utiles ; témoin celui qui vient d'être rendu à Delfes , pour déclarer que les loix de Lycurgue sont bonnes , et que Sparte sera glorieuse autant qu'heureuse , tant qu'elles y seront observées. Portez-vous bien : pour moi , je vais à Milet , puis à Ephèse , d'où je me propose de passer en Egypte ».

En-effet , Epimenide prit le chemin de Sestos , où il traversa le détroit , pour aborder à Abydos , colonie mile-sienne. Il ne séjourna que peu de temps dans cette dernière Ville : Il était pressé de voir Thalès , dont la réputation était déjà très-étendue.

#### EPIMENIDE à MILET.

Arrivé à Milet , il salua Thalès par ces paroles , *E'ggúa póra d'áté* : Qui répond , paye. —C'est mon mot ( dit Thalès en riant ) : Ce qui ne veut pas dire , qu'on ne doit répondre pour Personne ; mais qu'il faut alors tenir la somme prête-.

Dès le lendemain de leur réunion , les deux Sages parlèrent beaucoup de philosophie. Thalès exposa la sienne , qui

consistait à regarder l'eau comme la source et l'origine de toutes choses. Epimenide sourit :

—O Sage ! (lui dit-il), en adoptant un système, vous payez le tribut à l'humanité ! Pourquoi dire, que l'eau est le principe de toutes choses, puisqu'il est clair qu'elle n'en est que la quatrième partie ? Vous voyez, dans les corps, du fluide, du solide ; vous respirez l'air, et vous sentez la chaleur : Laquelle de ces quatre substances est le principe ? Ne le sont-elles pas toutes quatre ? Ou s'il en est une qui doit passer la première, n'est-ce pas la chaleur, qui les développe, et les met toutes en action, en fournissant elle-même une partie de leur substance ? Mon vieil Ami, vous n'avez pas fait une reflexion ; c'est que le feu est un élément : vous ne l'avez regardé que comme un mode, une qualité de la matière ? —J'en conviens (répondit Thalès) : et j'avoue que l'opinion d'un Homme, tel que vous, vient de m'ouvrir les yeux ! Mais est-il bien vrai que le feu soit autre chose qu'un mode, un certain état de la matière en mouvement ? Si vous admettez, sans nécessité un être invisible, et absolument hors de l'apprehension des sens, vous je-

## 156 LES NUITS DE PARIS :

tez dans la physique la confusion et l'incertitude ? J'ai observé que l'eau produisait la chaleur, par la fermentation ; c'est-à-dire, lorsqu'elle était avec l'élément sec, dans la juste proportion, qui fait qu'ils engendrent ensemble, au lieu de détruire ? Si l'eau surabonde, il n'y a point de fermentation, point de generation ; si l'élément sec n'est pas assez pénétré d'humide, point de fermentation, point de generation. J'étais donc bien fondé, d'ailleurs, suivant toutes les apparences, en regardant l'eau comme le principe de la vie ?

—J'avoue (reprit Epiménide), que ce que vous me dites, marque une excellente judiciaire, et que vous avez pour vous la plupart des apparences : J'avais même autrefois imaginé un système, que je voulais vous exposer pendant mon séjour ici ; mon idée rentre dans la vôtre : mais je sens, que pour m'y confirmer, j'ai besoin de revoir les Prêtres et les Savans de l'Egypte, qui me l'avaient suggérée, sans néanmoins me l'avoir donnée : elle fut la conséquence que je tirai moi-même de leurs entretiens. Quant à présent, je dois répondre, à ce que vous dites, Que le feu, la chaleur, et même la lumière, car j'entrevois que c'est votre

opinion , pourraient bien n'être qu'un mode de la matière : alors il n'y aurait que trois élémens , l'eau , la terre , et l'air : Car vous ne revoquerez pas en doute l'existence de l'air ? — Pardonnez-moi ! ( s'écria Thalès ) , c'est-à-dire , comme élément particulier ! l'air n'est que la vapeur la plus déliée de l'eau ; vapeur si tenue , par la séparation des parties dans leurs derniers atomes constitutans , qu'elle en est sèche : et cette vapeur , qui compose notre atmosphère , est produite par la fermentation intérieure du Globe , par la transpiration ; car vous savez que je crois la Grandemère , la Cybèle , un être animé ; nous nageons dans sa transpiration : et la matière de cette sueur de la Terre , est de l'eau. — J'ai une forte objection à vous faire ( dit en riant Epiménide ) : l'eau est naturellement insipide : et d'où viennent les sels ? — Je nie que l'eau soit naturellement insipide ! ( s'écria vivement Thalès ) : l'eau est naturellement salée ; elle contient naturellement tous les sels : dire que l'eau est naturellement insipide , parce-que celle des fontaines et des rivières , l'est à notre goût , sans l'être néanmoins absolument , c'est poser une règle générale , d'après des exceptions : Ce qui est aller contre

## 158 LES NUITS DE PARIS:

toutes les règles du raisonnement !  
 — Mais les sels peuvent se séparer de l'eau , et alors ils font un corps à part ?  
 — Qui est toujours de l'eau ( reprit Thalès ) : et la preuve , c'est qu'aussitôt que vous les remettez dans l'eau , ils s'amalgament naturellement avec elle , pour ne plus faire qu'une eau naturelle , ou fa-lée. — J'avais bien une autre idée des sels ! je les regardais comme un feu fixé , terrifié ; fondé sur ce que ce sont eux qui font tout dans la Nature , par la fermentation qu'ils excitent , en exerçant leur qualité mordicante ? — Nous sommes du même avis , dans un sens ( dit alors Thalès ) , et nous ne differons que par un mot : vous appelez le sel du feu ; moi , je l'appelle de l'eau , et je dis que l'eau fait tout , parce-qu'elle n'est qu'un avec le sel : le sel est la modification de l'eau , par laquelle cet élément unique se terrifie , se lapidifie , se métallise , étlereste. — Quoi ! s'écria Epimenide , à-son-tour , vous n'admettez donc qu'un élément ?

— O Epimenide ! tout est un dans la Nature : il n'y eut jamais deux Principes ; il n'en existe qu'un ; c'est notre Theos ; c'est le Jehovah des Pheniciens ; le Thot des Egyptiens ; nous l'avons bien



nommé, le Feseur ; les Pheniciens , Celui-qui-est , et les Egyptiens , le Père ; et je crois que ces deux dernières dénominations valent encore mieux que la nôtre. — Je pense comme vous , sur un élément unique , mais je le nomme le Feu. Ecoutez une observation que j'ai faite : Si vous privez une Plante de la lumière , quoiqu'elle ait de l'air , de la terre et de l'eau , elle croît d'abord fort vite ; mais elle alonge sa tige , comme pour aller chercher le jour , et n'acquiert de la force , que lorsqu'elle l'a trouvé : Les Animaux même languissent et se boursoufflent , privés de la lumière , quoiqu'ils aient un organe pour l'apercevoir , les yeux , qui manquent aux Plantes : D'où je conclus , que la lumière et la chaleur ne sont pas seulement un mode de la matière , mais une substance ? — Tout cela peut également s'expliquer dans ma physique , et d'une manière plus lumineuse , ( dit Thalès ) : L'eau en vapeur et en fermentation , est la cause de la lumière et de la chaleur : les Plantes et les Animaux ont besoin de chaleur et de lumière : Si vous ne leur permettez de recevoir que la partie la plus grossière de l'eau , ils n'ont pas tout ce qu'il leur faut , ils languissent. Toute lumière

160 LES NUITS DE PARIS:

n'est pas chaleur , toute chaleur n'est pas lumière : La lumière sans chaleur sensible , en a cependant , mais non pas au degré convenable aux Plantes et aux Animaux : mais elle l'a , ce degré de chaleur , quand la vapeur aqueuse-lumineuse est composée en plus de la matière saline la plus délicate de l'eau : la chaleur sans lumière est composée de la matière saline , en effervescence , mais la plus grossière , la plus embarrassée. Les matières odorantes-huileuses , sont les plus délicates de tous les sels , et par cette raison , donnent une lumière plus pure. Mais le monde n'est pas composé du Globe terrestre seul : Le Soleil est bien plus important que la Terre , puisqu'il éclaire plusieurs Planètes : C'est le Soleil surtout qui fournit la matière de la lumière , et tout ce qui en existe sur la Terre , vient de lui , tombe de lui , depuis qu'il est sorti du sein de Thor. Ainsi la matière de la lumière , provenant de l'eau du Soleil , augmente sur notre Globe , et augmentera sans-cesse , jusqu'à ce qu'elle soit elle-même transformée en soleil..... — Je vous arrête ici ! ( s'écria Epimenide ) : Laissons cette matière pour le moment : Les Prêtres de Memphis sont là-dessus beau-

coup plus instruits, que vous et moi : Je me rappelle qu'ils m'ont donné des idées sublimes, que je veux approfondir, et que je vous communiquerai à mon retour. Je vais seulement vous exposer les idées de Quelques-uns d'entr'eux sur la formation, tant des Plantes, que des Animaux, et leur passage d'un état primitif, à celui où nous les voyons. La philosophie de Celui qui s'ouvrit à moi, est curieuse! mais j'ignore s'il était heterodoxe, ou si sa doctrine était l'opinion generale.

—Voici l'aurore!

LA FILLE DETROMPÉE.

En m'en retournant, je pensais: —Ce que je viens de lire est effectivement un peu sérieux, pour une Femme-à-vapeurs! Et j'avais, si concentré, que je ne voyais ni n'entendais rien. Je me trouvais dans la rue du-Roi-de-sicile: Je marchais pesamment, parlant seul. Tout-à-coup j'entens deux Êtres-humains fuir avec celerité: Ils m'avaient cru plusieurs. Surpris de me trouver dans une rue qui m'éloignait de ma demeure, je m'arrête un instant: puis je m'avance avec précaution, jusqu'à la rue Clocheperche, où j'entrevois, à l'angle, comme un paquet, recouvert par de la

paille, que je derangeai du pié. Je le recouvris, puis je me tins quelques instans attentif. Je ne tardai pas à entendre marcher: on venait à moi par la Vieille-rue-du-Temple. Lorsqu'on fut à l'angle, où j'étais debout immobile, j'entrevis un grand Jeune homme portant un paquet. — Qui va-là-l m'écriai-je. A ce mot, le Jeune homme jeta son paquet, et s'enfuit. Je pris alors le dernier paquet, que je mis avec l'autre; je me tins à l'ombre, et j'attendis. On revint par la rue Saintantoine; une Jeune fille avec un Petitgarçon passa devant moi sans me voir, et parvint à l'angle: — Ma'm'selle! s'écria le petit Commissionnaire, il y en a deux. — Hâ-Dieu! Monsieur Doucet est venu! il ne m'a pas trouvée!... Sans-doute il est au-desez-poir! — Il faut servir cette Imprudente en l'effrayant! pensai-je. Et je courus bruyamment de son côté. Elle s'enfuit. Une idée me vint; ce fut d'attendre encore l'Amant. Il reparut en-effet, au bout de quelques instans. — Malheureux! lui dis-je, Celle qui t'attendait, l'Infortunée Victime de son imprudence et de la tienne, vient de s'éloigner épouvantée!... Fuis! si tu la rencontrais au rendezvous, on t'accuserait de rapt de se-

duction, et tu serais condamné-à-mort ! Ignores-tu les loix de ton Pays ? Tu es le plus-agé : Tremble que je n'appelle-l ! Il me regardait en tremblant, et il me pria de lui laisser la liberté de se retirer : —Je renonce à tout ! me dit-il en pleurant, plutôt que de m'exposer-l ! Je feignis de m'adoucir, et le Lâche disparut.

Resté seul, je ramassai mes deux épaves, et je les emportai, une sous chaque bras. Je passai devant deux Sentinelles, qui ne me dirent mot ; j'arrivai chés moi, au Collège de Presle, et je me couchai sans lumière, suivant mon usage.

Après deux heures de sommeil, je me levai. Le Soleil éclairait notre hemisphere : Je courus à mes paquets, que je deliai. Je trouvai dans l'un six chemises d'homme, des cols, des bas, un bonnet-de-coton, et deux culotes blanches : Dans l'autre, six chemises-de-femme, des bas, des bonnets-ronds propres, quelques rubans, deux tabliers-de-linon, deux jupes-de-soie, deux casaquins blancs, et deux paires-de-poche, dans l'une desquelles étaient deux Lettres, sans-date, dont la plus fraîche, qui me donna l'adresse de la Jeunefille, indiquait l'endroit et l'heure du rendez-vous. Je fus au-fait, par ces Lettres, et



## 164 LES NUITS DE PARIS :

dispensé des recherches que j'avais projetées. Elles m'apprenaient que M. Doucet, d'abord garçon-épicier, était clerc de notaire. Je verrai ce-soir à m'informer, et, s'il est nécessaire, j'avertirai les Parens,

### XVII NUIT.

#### S U I T E.

A neuf heures, je sortis de chés moi, et j'alai rue de-Fourci, à l'adresse indiquée par la Lettre. Je trouvai au rès-de-chaussée une jeune et jolie Fille, que je reconnus sur-le-champ pour ma Fugitive de la nuit. Elle avait l'air fort-triste ! Comme elle était seule, je débutai par lui demander, Si elle savait ce qu'était devenu M. Doucet ?, le clerc de Notaire ? Elle rougit, pâlit. — Ma-demoiselle, continuai-je, si vous meditez encore de vous échapper avec ce Jeunehomme, c'est une folie. — Hâ ! Monsieur ! qui vous a dit.... — C'est moi qui, cette nuit, vous ai si fort-effrayée ! Votre Amant est un lâche-. Et je ne lui dissimulai pas l'abandon pusillanime qu'il avait offert. Je tirai son paquet de sous mon manteau, et le lui remettant : — Que pretendiez-vous, avec ces faibles ressources ! car j'ai de-même celles de votre Amant ? — Ce n'était qu'en attendant

qu'on nous mariât-. La Jeune personne était une orfeline chés son Tuteur, ancien ami de ses Parens. La Maîtresse de la maison arriva. Sa surprise m'obligea de m'expliquer, mais ce fut avec les plus grands menagemens pour la Jeune personne. La Dame me donna des renseignemens pour trouver Doucet. J'y alai sur-le-champ. Il était encore dans l'étude. Je ne crus pas devoir le menager : en sa présence, je decouvris tout au Notaire et à son Épouse. Il assura, qu'il n'avait eu que l'envie de s'amuser. On le menaça d'instruire ses Parens, qui étaient d'honnêtes Frippiers des Halles. Il fit les protestations les plus lâches et les plus coupables. Je lui marquai, moi, le plus grand mepris, et je lui dis de venir chercher son paquet. Il m'accompagna; je le fis passer par la rue de Fougère; je l'obligeai de repeter devant sa Maîtresse tout ce qu'il venait de dire de ses dispositions; et lorsque la Jeune personne fut parfaitement desabusée, je lui fis rendre ses Lettres par le Fat; je le menai chés moi, et je lui remis son bien, en lui souhaitant une âme plus honnête.

J'arrivai à minuit à la porte de la Marquise. Lorsqu'on m'eut introduit, je debutai, suivant mon usage, par lui ra-

conter ce qui m'était arrivé. Elle écoutait toujours ces petits recits , avec le plus grand plaisir. — Madame ( lui dis-je ) , peut-être ferais-je bien de m'en tenir à mes aventures nocturnes ! Je crains que la lecture de mes ouvrages ne soit pas assez amusante... — Pas assez amusante ! Elle m'occupe profondément , elle me fait penser : je n'ai plus d'ennui , depuis que vous me les lisez ! Ha ! gardez-vous bien de me priver du plaisir le plus pur que j'aye jamais goûté !... D'ailleurs votre Epimenide m'instruit... Je ne vous interromps pas ; je suis le fil des raisonnemens , et je tâche de comprendre seule : Je préfère la physique d'Epimenide , au recit de ses Aventures.. Ainsi rassuré , je continuai sans scrupule.

#### SYSTÈME DE L'EAU.

**L**e Prêtre d'Egypte , qui se nommait Psammès ( continua Epimenide ) , posait d'abord pour principe , qu'autrefois tout était couvert d'eau , sans qu'une seule partie du Globe fût à découvert. Il allait plus loin , et son opinion rentre parfaitement dans la vôtre ; il regardait comme une vérité démontrée par le bon-sens , qu'originellement le Globe n'était qu'une boule d'eau , dans laquelle étaient dissous tous les sels ,

qui depuis ont formé les différentes concrétions : Que par le moyen de la chaleur du Soleil , les germes lancés de cet Astre , avec la lumière ( car il soutenait que tous les germes vivans ou vegetans venaient du Soleil ), accrus sans-cesse ét fortifiés par de nouveaux rayons , avaient donné naissance aux Plantes-marines , effets de rayons germinans , ou lumineux , c'est la meme chose , qui n'étaient point encore assez fortifiés : Que les rayons continuant à s'accumuler sur la Boule-d'eau , ils avaient concréé des germes assez puissans pour faire les Anemones , les Orties-de-mer , les Huitres : Qu'à cette époque , les rayons continuant toujours , les Huitres avaient , par les debris de leurs coquilles , formé les concrétions terrestres ét pierreuses ; pierreuses par les debris de leurs coquilles ; terrestres ou vegetales , par la putrefaction de leur substance : Qu'aussitôt ( mais après des millions de siècles ) que la masse pierreuse fut assez considerable , elle s'accumula au centre de la Boule-d'eau , qui s'organisa par la vertu animante du Soleil , ét d'embrion aqueux , devint elle même un gros animal solide : Que la matière pierreuse continuant , elle for-

ma le noyau et la masse solide du Globe , auparavant aqueux , et sur cette masse , les montagnes , qui croissent encore dans le sein de eaux : Que par ce moyen , lorsque la grande quantité de matière , tant pierreuse que vegetale , eut fait apparaître la matière sèche audessus des eaux , les sels dissous dans l'eau , et fixés par la substance animale qu'ils composent , à l'aide du Soleil , en vinrent à former toutes sortes d'Animaux et de Plantes , sur le type et le modèle de leurs prototypes qui sont dans le Soleil : Que jamais , comme le pretendait un autre Prêtre , les Animaux - marins n'étaient devenus terrestres ; mais que la force du Soleil dardant sur une terre neuve , avait envoyé , sur l'element sec , des germes qui avaient réussi , à-raison de son humidité alors très-grande ; humidité qui le rendait capable d'engendrer , au-moyen du germe envoyé par le Soleil : Que depuis , et pendant un certain temps , l'accord du Soleil et de la Terre , forma toutes les Espèces , en commençant par les plus brutes , jusqu'à l'Homme , qui dans ces premiers temps fut beaucoup plus grand , plus puissant et meilleur qu'il n'est de nos iours : Que de-même les espèces des Animaux étaient plus grandes et plus fortes



fortes, ou plutôt, que les dernières Espèces nées, et les premières détruites, étaient autres que celles d'aujourd'hui, qui sont plus anciennes, et qui peuplent uniquement le Globe, depuis que les Espèces vastes et puissantes ont péri, par l'effet de son épuisement: car quoique le Soleil envoie toujours également ses rayons, néanmoins l'élément aride l'étant trop, et l'humidité diminuant sans-cesse, par la concretion des sels en pierre, au moyen de la formation des Coquillages, il n'y a plus assez de vigueur aqueuse pour substantier l'espèce des Animaux trop vastes; le plus gros est aujourd'hui l'Elefant, qui diminue de-jour-en-jour, et qui finira par s'aneantir, comme l'espèce des Hommes-geans: Que la matière pierreuse augmentera jusqu'à la fin des siècles, au-point qu'il ne restera plus aucune humidité, et qu'alors la Planète n'aura plus aucunes Plantes, aucuns Animaux vivans: mais cela n'arrivera qu'insensiblement d'abord, par la cessation de toutes les grandes Espèces; de sorte qu'après l'Elefant, le Bœuf, le Cheval, le Chameau cesseront; ensuite la Chèvre, la Brebis, le Cochon; puis le Lièvre, le Lapin; enfin les Rats, les Souris: Il n'y aura plus un-jour que des

Insectes , dont les plus gros seront les Geans du monde ; ensuite les plus petits , jusqu'aux Cirons , qui ont commencé les premiers de tous les Animaux-terrestres , et qui finiront les derniers : Qu'après l'extinction du dernier Animalcule, la Terre, absolument petrifiée, sera engloutie par le Soleil, dont elle se sera insensiblement approchée, pour y être fondue, dissoute, reduite à ses premiers principes ; c'est-à-dire, en eau : Que neanmoins , elle ne sera pas individuellement lancée de-nouveau hors du Soleil ; comme les eaux des fleuves absorbées par la mer , et repompées par le Soleil , ne sont pas toujours les mêmes qui composaient chaque fleuve , mais des eaux prises sur la masse totale ; de même, la Planète renouvelée par le Soleil (supposé qu'il la regenère), ferait prise de la surabondance de sa substance ; il la lancerait hors de lui , par un ressort que la plethore de cet Astre mettrait en action , et elle serait parfaitement aqueuse , tout y étant dissous : Elle n'aurait pas d'abord son mouvement réglé, car elle serait lancée par une force si grande , qu'elle s'éloignerait quelque-temps en ligne droite , ou presque-droite, conservant toujours la for-

ne d'une goutte-d'eau, c'est-à-dire la rondeur, qui est la forme naturelle de tout corps isolé, par une raison que les Prêtres d'Egypte en donnaient: C'est que tout corps isolé ayant un centre, auquel toutes les parties se rapportent, il ne peut se faire qu'une des parties environnantes soit plus éloignée du centre qu'une autre partie; et comme les parties intérieures du Globe y tiennent autant que celles de la circonférence, aucune ne peut déplacer l'autre, à-moins d'une force majeure, comme une convulsion; et lereste.

Telle est, ô sage Thalès, la doctrine, bien-conforme à la vôtre, que me decouvrit autrefois un Pretre de Memphis. J'espère aler jusqu'à Thèbes-aux-cent-portes, pour y trouver des lumières encore plus grandes.

Thalès paraissait enseveli dans une meditation profonde, en-écoutant Epimenide. Il ne revint à lui-même, que lorsque le Pretre de Jupiter lui parla de la fameuse Thèbes-aux-cent-portes. —Ce que vous venez de me dire, s'écria-t-il, est admirable! mais un seul point m'embarrasse. Qu'est-ce que ce mot, la Planète n'aura pas d'abord son mouvement réglé? Est-ce que la Terre a un mouvement? Elle est stable, ce

me semble ? — Je vous ai dit les propres paroles du Prêtre ; et j'étais alors trop-jeune pour les bien comprendre : je ne le fis pas expliquer : mais à ce voyage-ci , je tâcherai de m'instruire parfaitement. Que je serais heureux , si je trouvais ce savant Prêtre encore en vie ! C'est ce qui va me faire precipiter mon depart-.

#### LA PUDEUR DES MILESIENNES.

Epimenide allait quitter Thalès , lorsqu'ils entendirent dans la rue un grand bruit ! Thalès envoya son Serviteur savoir ce que c'était. Un instant après cet Homme rentra : — Maître ! (dit-il), voici un trait qui doit immortaliser les Jeunes-Milesiennes ! Vous savez , qu'Une d'entr'elles , appelée Eleutherie , avait épousé un Mechant-homme , nommé Auxeticus , qui la rendait victime de toutes sortes d'obscenités : Cette Femme au-desespoir , s'échappa un-jour des bras d'Auxeticus , et se refugia dans une école de Jeunesfilles , et là , elle raconta aux Gymnasiarques , devant toutes les Elèves , les indignités auxquelles le Monstre venait de la soumettre. On vit toutes ces Jeunesfilles palir : Elles se communiquèrent les unes aux autres ce qu'elles avaient entendu de la bouche

d'Eleutherie , et depuis ce moment , elles furent tellement effrayées du mariage , que toutes preferaient la mort. Aussitôt donc qu'elles étaient nubiles , et qu'elles voyaient l'instant des noces approcher , elles devenaient tristes , et la plupart s'étranglaient elles-mêmes. Les Parens effrayés et les Magistrats vous consultèrent sur cette épidémie , afin qu'après en avoir pénétré la cause , on en arrêât le cours : Votre avis fut , que c'était la pudeur outragée qui épouvantait les Jeunesfilles ; qu'il fallait punir Auxeticus , et ordonner ensuite , que toute Suicide fût exposée nue dans la place publique. On suivit ce conseil ; l'édit fut publié : On fit plus : en-virtu d'un decret public , un monument fut élevé à la Pudicité des Filles de Milet : On punit severement Auxeticus , qui fut enfermé dans une cage de fer , sur le haut de la colonne ; où il a vécu quelque-temps , parcequ'on lui mettait des vivres dans un panier , qu'il tirait à lui : Mais à-l'instant même , il vient de perir d'un coup-de-foudre , et le Peuple croit que les Dieux indignés ne pouvaient souffrir qu'un tel Monstre respirât. Aussitôt que les Jeunes-Milesiennes ont appris sa mort , et qu'elles vous doivent , ainsi qu'aux Dieux , la punition d'Aux-



## 174 LES NUITS DE PARIS:

ticus , elles ont été transportées de joie et de reconnaissance. Les voici qu'elles viennent vous rendre leur hommage : Elles sont à votre porte , avec des courones-de-roses pour vous , et pour ce respectable Etranger , grandprêtre de Jupiter-Ideen : Permettez-vous qu'elles entrent-? Thalès regarda Epimenide , qui répondit : —Le respect qu'on doit à la Pudeur-virginale et à la Beauté , ne permet pas de refuser l'entrée d'une maison honnête , aux Jeunesfilles-. Aufitôt Thalès donna l'ordre , et les Jeunes-Milesiennes furent admises. Elles s'avancèrent modestement , couvertes de leur voile , et elles posèrent d'abord des courones sur la tête des deux Statues des Dieux , Apollon et Mercure , qui avaient un autel au fond de la salle : Ensuite , la Plusjeune d'entr'elles s'approcha de Thalès , qui renvoya l'honneur à Epimenide , en disant : —Voilà le Ministre des Dieux-. La Jeunefille lui mit sur la tête une double courone : Elle vint ensuite à Thalès , qui ne voulut en recevoir qu'une , et qui pria les Jeunesvierges d'aler porter les autres sur la tête des Statues des Grandshommes , élevées dans la place publique. Ce qui fut exécuté avec silence et modéf-

tie : Car toutes ces jeunes et belles Filles ne dirent pas un mot : Les Plus-âgées chantaient quelques hymnes à l'honneur de Junon , de Pallas , et de Diane ; les Plusjeunes repetaient le refrain. Lorsque cette touchante cérémonie fut achevée , elles se retirèrent toutes chés leurs Parens.

Epimenide était transporté de plaisir ! Il felicita le vertueux Thalès , et prit congé de lui à regret : — Je ne connais point de pays où j'aimasse mieux habiter ( lui dit-il ), que celui où les Filles ont de la pudeur : Elles ne peuvent qu'être un-jour d'excellentes épouses et de tendres mères.

— L'Aurore va paraître ! ( dit la Jeune-femme-de-chambre ).

Je cessai de lire. — Vous me surprenez ! ( dit la Marquise ) : Comment avez-vous decouvert tout cela ? — Madame , lui repondis-je , lorsque la scène est dans l'ancienne Grèce , il ne faut qu'imaginer les plus sublimes vertus , et presenter les images les plus riantes , pour dire toujours la verité. — Je suis contente de cette reponse.

Je partis , et j'arrivai chés moi sans autre rencontre , que celle d'un Homme-ivre endormi , que je remenai.

## LA MARCHANDE-DE-TABAC.

**L**e lendemain soir , après avoir continué mon Epimenide , je sortis à neuf heures, et j'alai voir la foire Saintovide, qui remplissait alors la place Vendôme. Vis-à-vis Saintroch, j'aperçus une grande et jolie Fille, la plus jeune de trois Sœurs , filles d'un Marchand-de-tabac, qui présentait mystérieusement une Lettre à un Butord de Savoyard: comme elle avait plutôt les yeux du côté de la boutique, à-cause de sa Mère, que sur le Commissionnaire, j'avançai la main, et je reçus la lettre; persuadé que je faisais une bonne-action. J'alai à deux pas, lire le poulet: Il étoit court :

» Je ne fais en verité, Monsieur, si je dois accepter vos propositions: Qui m'assurera, que vous me donnerez cent écus pour moi? Vous paierez le premier quartier pour avoir une Jeune personne, que vous croyez jolie?.. Je voudrais des assurances, d'autant que ce n'est pas l'amourrette qui me mène: Je suis sage autant qu'on peut l'être: Je ne demande qu'un fort; dureste, vous n'avez pas à craindre de ma part de la coquetterie; je la deteste. Reponse, ce soir, par le Commissionnaire ».

Ces derniers mots déterminèrent ma conduite : Je deposai mon habit chés un Perruquier , où était un Garçon que je connaissais , et j'alai moi-même porter le Billet. Voici la reponse.

» Mademoiselle Sophie peut être sûre que je ne l'abandonnerai jamais : Je ne suis pas un jeunehomme ; ni un-étourdi : Demain je lui assurerai douze cents livres de viager : Je donnerai en-oultre les cent écus par mois. Je prie Mademoiselle Sophie de rester chés sa Mère ; de garder toujours la decence et la modestie , qui m'ont plu en elle : C'est une honnête-fille que je veux aimer , et qui seule peut me fixer. Les Catins ne m'inspirent que de l'horreur. »

Cet Homme était un particulier fort riche. Que faire ? rendre la Lettre à la Demoiselle , c'était conniver : La garder ; je n'empêchais rien. La Mère me parut une femme honnête et sévère : J'écrivis chés le Perruquier le précis de la Lettre de sa Fille , je lui fis un petit detail , et j'alai lui remettre le tout , dans un moment où elle était seule au comptoir. Je me mis à-l'écart en-dehors pour l'observer. Elle parut fort émue ! Elle serra les lettres : Ses Filles vinrent les unes après les autres ; elle ne leur

dit rien , pas même à Sophie. Il était onze heures passées ; on ferma. J'attendis aux environs de la porte , jusqu'à minuit. A cette heure , j'entendis du bruit : j'approchai une oreille de la porte. La Mere parlait haut : Sophie pleurait ; ses Sœurs l'excusaient.

A demain la suite.

Il y a loin de Saintroch , chés la Marquise ; je partis dès que tout fut tranquille. J'allais rapidement , quoique je rencontraisse des scènes de Filles , dans la rue Sainthonoré , dans celles de Grenelle , Plâtrière , Tiquetone , du-petit-Lion , et aux-Ours : Une solitude profonde regnait de l'autre côté de la rue Saintmartin : Enfin j'arrivai chés mad. De-M\*\*\*\* , et après mon petit recit , je repris ma lecture.

EPIMENIDE à EPHÈSE.

En quittant la Ville de Milet , Epimenide se rendit à Ephèse , la plus opulente et la plus polie des Villes de la Grèce asiatique. Cette Ville se glorifiait d'avoir été fondée par les Amazones ; on allait même jusqu'à nommer la Fondatrice , c'était Sarmona , reine et prêtresse de Diane. Il ne s'y trouvait alors aucun Philosophe , quoique cette Ville en ait depuis produit quelques-



uns, Heraclite, qu'on surnomma l'Ignoble, Hermodore, qu'on chassa, parce-que sa vertu fesait honte à ses Concitoyens ; c'est le Socrate de l'Ionie ; le Poète Hipponax, satyrique aussi mordant que laid, surtout par la difformité de sa bouche, symbole de celle de son âme: on assure, qu'au talent près, nous avons de nos jours le portrait vivant de l'ancien Hipponax, dans un Critique audacieux. Mais la honte d'Ephèse fut le Peintre Parrhasius, qui fit des tableaux infames ; à-moins que par une intention légitime, ces tableaux ne fussent destinés pour les mystères de la Deesse-Eleucine, afin de rendre palpables aux Jeunes-Iniciées, les leçons que leur donnaient les Matrones ; alors Parrhasius serait innocent. Apelles était d'Ephèse, ainsi qu'Alexandre l'orateur, et le juif Theodotion. Lorsqu'Epimenide arriva dans la Capitale de l'Ionie, cette Ville célèbre était déjà le marché de la Grèce et de l'Asie, à-cause de son heureuse situation sur le golfe lydien: Il alla d'abord rendre hommage à Diane, dans son fameux Temple, qui n'avait pas encore été brûlé par le sacrilège Erostrate: Le Prêtre de Jupiter fut frappé de la majesté, de l'élégance de cet édi-

Hvj

fice sacré, qu'on avait exprès bâti avec des frais immenses, sur un terrain marécageux, afin qu'il ne fût pas exposé aux secousses des tremblemens-de-terre; On y voyait centvingt colonnes, de soixante pieds de haut, élevées par autant de Rois; car ce Temple était l'ouvrage de la piété de toute l'Asie, et il avait été deuxcentsvingt ans à bâtir. Parmi les centvingt colonnes, les trente premières étaient sculptées avec un art admirable. Il est impossible d'évaluer les sommes qu'on y avait dépensées; elles étaient immenses. A cette occasion, Epiménide fit une reflexion, dont il se proposa de profiter dans le discours qu'il devait prononcer, suivant son usage, devant les Ephésiens.

Son arrivée fit beaucoup de bruit! Comme chés une Nation opulente, on s'occupe de-preference des objets-de-curiosité, toute la Ville fut dans une sorte de fermentation: Les Citoyens se disaient les uns aux autres, —Savez-vous que ce Prêtre de Jupiter le Crétois, qui a dormi soixantequinze ans, sans vieillir, vient d'arriver à Ephèse! C'est un favori des Dieux-! Et on lui prêtait cent miracles, sans dire un mot de sa morale sensée, de ses connais-

sances sublimes en physique : on s'embarrassait très-peu des dernières ; on les méprisait même : et cependant ce sont les seules qui élèvent l'esprit de l'Homme , et qui purifient son âme , en le rapprochant de la Divinité. Tout Physicien habile , a des mœurs pures ; parce-qu'il voit le neant des petites intrigues , source de tous les crimes : Il se garde bien de s'y abaisser ! Il plane dans les regions sublimes , toujours serein , toujours tranquile , sans cupidité , sans ambition , se contentant du nécessaire , et préférant la jouissance des verités qu'il decouvre sans-cesse , à la possession d'une couronne.

Dès qu'on sut qu'Epimenide était chés Hermodore - l'ancien , grandprêtre de Diane , qui l'avait reçu avec respect , les Magistrats l'envoyèrent complimenter de leur part , et le firent prier d'indiquer le jour où il paraîtrait en public , afin qu'ils en donnassent avis à leurs Concitoyens , et prescrivissent une cessation de tous les travaux , comme de tous les spectacles. Epimenide indiqua le troisième jour après celui de l'invitation , et il employa les deux journées d'intervale à visiter la Ville , déguisé tantôt en Esclave , tantôt en Marchand. Il vit bien

des choses à condamner, comme dans toutes les Villes opulentes; d'autres qui le satisfirent, et quelques-unes qui excitèrent son admiration. Il fit du tout la matière d'un discours utile, qu'il devait prononcer. Le jour indiqué, le Sage monta dans la tribune aux harangues, et s'adressant aux Ephesiens, il dit: —Voici l'Aurore-! (interrompt la Femme-de-chambre).

Cette lecture fut plus courte que les autres, parce-que j'avais détaillé à la Marquise le trait de la Jeunesille de la Butte-Saintroch.

#### LE SECRET DES BLANCHISSEUSES.

Je me rendis chés moi, sans aucune rencontre, que celle de deux Filles chargées de linge, qui allaient au bateau, avant le jour. L'Une de ces Filles disait à l'Autre: —Comme tu te quarrais donc, dimanche, avec to deshabiller blanc garni! Mais c'est que ça t'alait! —Je le crais bén! C'est d'une Belle-dame, et ça est fait de la bonnemain, par ma'm'selle Raguidon, de la rue Guillaume, qui travaille.... Je ferais bén bête d'acheter des hardes! J'ai du blanc tous les dimanches, et toujours du nouveau! Ces Femmes-là ne salifions pas; moi, j'achève, et je brille. Bas, chemises,

# XVIII NUIT. 183

jupons , rien n'est à moi.... Et toi , la Cataud ? —Et moi?... Mais..... n'en dis mot ! ou je te vendrais , comme tu m'aurais vendue. .... C'est tout-de-d'même... Et je prête des mouchoirs , des chemises , des coles , des bas au Grenadier Latèreur. —Et moi au Guet-à-pied Lamerluche. —Des casiquins , à la petite Manon. —Des chemises à la Javote. —Et puis j'en loue. —Et moi de-d'même. —Courage , mes Bonnes-filles ! ( leur dis-je ) : j'avertirai vos Pratiques-! Et je passai devant elles en riant. Elles étaient jolies , et ne paraissaient pas vingt ans. Elles firent un cri , et au lieu de descendre au bateau du pont de la Tourneffe , elles passèrent. Je me cachai ; et dès qu'elles ne m'entendirent plus , elles y revinrent.

# XIX NUIT.

SUITE DE LA MARCH.<sup>DE</sup>-DE-TABAC.

**L**e soir , à neuf heures-un-quart , je quittai ma chambre , et je courus à la Butte-Saintroch , pour apprendre la suite de l'aventure de Sophie. En arrivant dans le quartier , je vis la Mère dans le comptoir : A-côté d'elle , sa Fille , en bonnet-rond , au lieu de la coiffure élégante de la veille. —Bon ! ( pensai-je ) ;



c'est une honnête femme que cette Mère-! Et je l'estimais. Il me vint une idée: Ce fut d'ôter mon habit, comme la veille, et d'aler chés le Seducteur. En arrivant chés lui, je feignis d'avoir perdu ma lettre. — Tu n'es guère attentif! (me dit-il): Qui te l'a remise? La Fille ou la Mère. — C'est la Mère. — Elle est bien pressée!.... J'ignore ce qu'elle me marquait; cependant je vais écrire; et ne pers pas ma lettre, Butord-! Il écrivit. Sorti de chés lui, je lus :

» J'ignore ce que vous pouviez m'écrire, le Commissionnaire ayant perdu votre lettre: mais nos conditions tiennent, et je serai fidèle à les remplir. Recevez cette assurance, madame. Je sens aussi-bien que vous, que vos Filles ne doivent pas faire leurs condicions sans vous, et qu'étant instruite, vous leur sauvez bien des imprudences! Ainsi, d'inclination, je suis porté à vous marquer ma reconnaissance. Je fais que vos deux Aînées se comportent avec une decence, qui conserve leur reputation, et qui n'expose pas leurs Amans à des scènes desagréables avec leurs Femmes; le secret est utile, et le mystère délicieux: C'est votre reputation de fidélité à vos engagemens, qui me donne pour

vous l'estime que je vous ai remoignée tantôt. A-demain donc, madame ».

Je fus fort aise, après avoir lu cette lettre, de faire savoir à la Marchande-de-tabac, que sa conduite était éventée : Je lui portai la lettre decachetée. J'entr'ouvris la porte ; je la lui jetai devant elle, et je me retirai sur-le-champ. Mais je l'observai. Elle lut avec la plus grande surprise. Je la vis appeler le Savoyard : La Mère écrivit dans la salle du fond, puis elle donna sa Lettre au Commissionnaire. J'observais Sophie en bonnet-rond ; elle était charmante ; c'était un raffinement de coquetterie qui la faisait se coïfer ainsi. Je suivis le Petit-garçon : On fait que c'était un nigaud : Je l'abordai ! — Camarade (lui dis-je), me remets-tu ? Je suis de Riom ; je me nomme Delarbre ; je suis fils d'un Apothiquaire ; j'ai quitté la maison paternelle, et je suis ici comme vous autres ! — Bon ! hâ ! — Je fais que tu es chargé d'une commission, qui va te procurer des coups-de-bâton ; je suis adroit, parceque j'ai étudié ; je vais la faire pour toi, et je paierai bouteille-. L'Auvergnat me remit la lettre, à - condition, que je lui confierais la réponse. Je la lus, dès que je l'eus quitté.

» Monsieur : Je ne vous ai point écrit ce soir, et on m'a remis votre lettre cachetée : c'est un Inconnu que nous n'avons jamais employé, ni ma Fille ni moi. Je vous prie, s'il revient, de l'enfermer, et de nous faire avertir, afin que nous l'interroignons. Je suis charmée de ce que vous me marquez d'honnête : mais le maudit Commissionnaire m'inquiète, et je soupçonne que c'est l'espion de Quelqu'un, &c. »

J'écrivis au bas de cette lettre.

» Le Commissionnaire prétendu, est le Spectateur-nocturne : Votre turpitude a été dévoilée ; une Femme-de-qualité en est instruite : Adieu ».

Je remis cette lettre cachetée négligemment à un Valet qui la porta au Maître. J'envoyai l'Auvergnat attendre la réponse, j'ai repris mes habits, et je demurai à l'écart. Un quart d'heure après, l'Auvergnat sortit : Deux Laquais le suivaient de loin. Le Rustre m'appela. Je me tins coit. Il entra au cabaret. Je passai pour-lors devant le nez des Laquais, et j'ai hardiment, sous une nouvelle forme, dire à la Marchande-de-tabac : — Je fais toute votre intrigue, Madame : Vous ne me découvrirez pas : Adieu. Je

vis ensuite arriver le Commissionnaire et les Laquais : Je m'embarrassai peu du reste ; il était l'heure d'aller chés la Marquise , et je m'y rendis.

Je racontai ce que je venais d'apprendre , ainsi que le trait des Blanchisseuses. — Toute cette maison est corrompue , me dit la Marquise , en parlant de la Marchande-de-tabac. Laissons la Mère et les Filles , avec l'inquiétude que vous leur avez donnée. Si dans la suite il arrive que je puisse servir les bonnes-mœurs , je le ferai : mais dans ce moment-ci , on causerait , peut-être , plus de mal que de bien. Quant aux Blanchisseuses , ce trait m'étonne ! mais tous les abus réunis règnent dans les Villes trop étendues.

Je lus Epimenide.

#### DISCOURS AUX EPHESIENS.

Citoyens d'Ephèse : C'est avec admiration , que je revois votre Ville , au bout de quatrevingts ans ; car je me rappelle , comme si c'était hier ; tout ce que j'y vis alors. Le Temple de Diane n'était pas encore achevé , vos rues étaient moins larges , et votre port n'était pas encore revêtu de ces quais superbes , qui attestent votre opulence. Voilà des changemens avantageux , et

c'est avec effusion de cœur, que je vous en félicite. J'observe aussi que vous avez conservé votre liberté, malgré le voisinage d'une Nation puissante, qui s'aggrandit aux dépens de cent Nations voisines ! Veillent les Dieux tout-puissans vous protéger, et vous préserver du joug à-jamais : Cependant, ô Citoyens d'Ephèse, j'ai des choses d'une nature différente à vous dire ! et vous ne pensez pas que je sois monté dans cette tribune, pour vous aduler. Si vous êtes changés en mieux, vous êtes aussi changés en mal, et ce dernier changement est beaucoup plus sensible que l'autre !

Vos mœurs sont détériorées ! vos loix ne sont plus en vigueur ! votre luxe me fait trembler ! il annonce que vous vous énervez, et que si de vertueux Citoyens ne se roidissent pas contre l'abus, vous tomberez bientôt dans l'esclavage. Mais à quoi m'aperçois-je, ô Ephésiens, que vous tomberez dans l'esclavage, si vous ne changez pas ! C'est à votre despotisme particulier : En conversant avec vous, durant les trois jours qui se sont écoulés depuis mon arrivée dans votre Ville, j'ai trouvé que chaque Citoyen voyait avec aigreur ce qui le contrariait, et qu'il ne



parlait que de reprimer les Egaux par des peines , telles qu'on les inflige à des Esclaves , la prison , le fouet , la meule : D'un autre côté , j'ai trouvé dans les Ouvriers des differens arts et metiers , un esprit d'insubordination , qui annonce la dissolution des liens de la Société. O Citoyens d'Ephèse , prenez-garde ! votre Corps politique est attaqué de la plus dangereuse des maladies !... Mais vous assurer que vous êtes malades , sans vous indiquer la cause du mal , serait vous dire gratuitement des injures : Un Prêtre des Dieux est incapable de se donner un pareil tort : La cause de votre mal , c'est votre luxe , porté à l'excès par les Riches ; c'est votre luxe particulier , qui vous isole tous , et fait que Chacun de vous ne s'occupe que de son intérêt personnel. Insensés ! qui renoncez volontairement au support mutuel que la sociabilité procure à tous les Hommes , dans leurs Semblables ! Pour ne point faire-part aux Autres de vos avantages , vous consentez qu'ils ne vous aident en rien , d'ailleurs par amitié : Fièrs de vos richesses (c'est-à-dire , le petit nombre d'entre vous) , c'est par de l'or que vous croyez compenser la bienveillance amicale : Et vous la remplacez effectivement : Une petite

portion de vos immenses richesses vous soumet la liberté, la personne, la volonté de vos pauvres Concitoyens! Insensés! je le repète, qui les accoutumez ainsi à l'esclavage, apprenez qu'il viendra d'un Etat voisin un Tyran plus riche que vous, qui se soumettra ces mêmes pauvres Concitoyens par une plus grande quantité d'or; qu'ils se mettront avec lui contre vous, et qu'ils effectueront l'asservissement de leur Patrie!... Mais que dis-je, il donnera une plus grande quantité d'or! il n'aura pas besoin de ce moyen: il vous imitera; car vous ne donnez pas toujours; vous montrez seulement au Pauvre, le pouvoir que vous avez de donner, et il se vend à vos fantaisies, dans l'esperance, souvent trompeuse, d'exciter dans Celui qui en a le pouvoir, la volonté de récompenser! Ainsi Cresus promettra, sans donner... J'ai une excellente idée à vous suggerer, ô Citoyens d'Ephèse! c'est une pensée qui me vient des Dieux: Bannissez le luxe, les richesses; partagez également les terres et les honneurs; que Personne, parmi vous, ne soit plus que les Autres; que tout le monde mette la main à l'œuvre, pour l'agriculture et les travaux utiles; que tous ensuite partagent les mêmes divertissemens:

Par ce moyen , vous demeurerez tous libres à-jamais ; car chaque Citoyen , inviolablement attaché à la Patrie qui le rend heureux , la défendra au prix de tout son sang. Jamais , dans ce reg-  
me , vous ne vous amollirez , vous ne vous corromprez : Parce-qu'il n'y aura point de Riche , qui se delicate à l'ex-  
cès , ni de Pauvre , qui se vende , pour servir les passions du Riche. L'é-  
galité , l'occupation continuelle , soit au travail , soit aux divertissemens pu-  
blics , empêchent les Hommes de son-  
ger à mal-faire ; elle les preserve du desir du changement et des choses nouvelles.  
Je viens de visiter une ville du Pelopo-  
nèse , où l'on commence ce que je vous conseille : et vous verrez un-jour à quel degré de gloire elle montera ! Je vous le prédis au nom des Dieux , Sparte sera la première des Villes du monde , tant qu'elle suivra les loix que le sage Ly-  
curgue vient de lui dicter. Solon , homme estimable , vient aussi de don-  
ner des loix à la florissante Republique d'Athènes , digne rivale de Sparte : mais elles ne vont pas à la racine du mal et du bien , comme les loix de Ly-  
curgue ; soit que Solon ne l'ait pas osé , ou qu'il n'ait pas eu assez de philosophie

pour l'imaginer , ni assés de force pour l'exécuter.... Mais je reviens à ce que je disais , de votre luxe.

O Citoyens d'Ephèse , c'est votre plus cruel ennemi que le luxe ! Il faut que je vous predise tous les ravages qu'il doit produire parmi vous , comme dans tous les pays qui l'admettront , croyant qu'il les enrichit.

Le luxe est l'effet de la richesse engorgée dans une partie du corps de la République : Il y produit une excroissance monstrueuse , aux dépens des autres parties : Le Riche , qui a plus qu'il ne lui faut en alimens , ne cherche pas à distribuer son superflu à ses Concitoyens ; au contraire , il le consume , le denature , le change en choses inutiles : Il a trop d'Esclaves , pour labourer ses champs , cultiver ses vignes ; trop de champs , ét au centuple de ce qu'il lui faut , pour se nourrir ét pour vendre : Que fait-il ? Une partie de ses nombreux Esclaves est employée en choses inutiles , vaines ; une partie de ses champs est mise en bosquets , en pièces-d'eau , en gasons , en ombrages délicieux : Il retranche ainsi au Genre-humain une portion de sa subsistance ; il chasse les Hommes de la terre qu'il ne cultive pas ;  
ét les

ét les envoie au loin perir de travail  
 dans les mines , ou de misère , par la  
 mendicité : Une foule de Garçons et de  
 Jeunesfilles passent leur vie à le servir ,  
 sans faire aucun travail : l'existence de cet  
 Homme consume cent, deux cents exis-  
 tances ! et vous avez peut-être la folie de  
 dire que cent, deux cents Hommes vivent  
 autour de lui ! Hâ ! dites, dites , que  
 cet insatiable Devoreur , engloutit cent,  
 deux cents Personnes !... Le luxe, croyez-  
 en un Prêtre de Jupiter , ne donne  
 qu'une apparence de prospérité , qui  
 cache une misère réelle. O Citoyens  
 d'Ephèse ! vous puissiez aimer assez les  
 Dieux , pour vous faire sentir cette ve-  
 rité comme je la sens ! Si vous voulez  
 m'en croire, au lieu de votre régime ac-  
 tuel, vous en prendrez un tout-différent,  
 plus sagement même que celui de Sparte ; car je  
 ne saurais approuver l'esclavage auquel  
 ils viennent de réduire à-jamais, disent-  
 ils , les infortunés habitans de la Ville  
 d'Elos ! Les Elotes ne sont-ils pas des  
 hommes ? ne sont-ils pas des grecs ?  
 Vous donc , ô Citoyens d'Ephèse ,  
 soyez plus vertueux encore ! bannis-  
 sez l'esclavage de votre République ;  
 que tous les Citoyens y deviennent égaux ;  
 que tous les hauts emplois y soient don-



nés à l'âge et au mérite ; tous les travaux également partagés : Le travail n'est jamais rude, quand il est fait par tous ; il ne prend pas la moitié du temps, et il laisse l'autre au repos et au plaisir ; avec ce double avantage, que le repos et le plaisir, précédés par le travail, en sont plus délicieux !....

J'entens, au fremissement que mon discours excite dans votre Assemblée, ô Citoyens d'Ephèse, que ma doctrine ne vous convient pas ! cependant, elle m'est inspirée par le Père-des-Dieux, le tout-bon et tout-puissant Jupiter ! Mais ne vous effrayez pas ! je ne suis point venu parmi vous, pour vous contraindre : Vos Magistrats et vos principaux Citoyens me regardent comme un Homme extraordinaire, à-cause de la faveur que j'ai reçue de Jupiter, de voir un âge distant du mien de soixante-quinze ans ; ils m'ont invité à parler en public, et je l'ai fait : Dois-je vous dire ce que je pense, ou ne vous entretenir que de rêves et de mensonges ? J'attens votre réponse !....

Epidemide se tut, et toute l'Assemblée du Peuple lui répondit par un cri,  
—La vérité ! la vérité !

—Vous demandez la vérité ! ( reprit

Epimenide , ét vous ne la goûtez pas !...  
 Cependant vous avez l'entendre. Je vous  
 ai dit , ô Citoyens d'Ephèse , ce qu'il  
 faut faire , pour éviter les maux que  
 le luxe vous prépare : Il ne faut point  
 ici pallier le mal ; il faut le déraciner ,  
 et il ne le peut être que par une par-  
 faite égalité : une égalité partielle , ra-  
 mènerait bientôt les choses au même  
 point où vous les voyez aujourd'hui :  
 Partagez-vous en centuries , qui n'aient  
 d'autres distinctions que celles de l'âge ,  
 depuis douze ans et au-dessus ; tout ce  
 qui sera au-dessous , sera enfant , élève :  
 Que chaque centurie soit composée de  
 tous Ceux qui seront nés d'une olym-  
 piade à l'autre : Formez ainsi vingt cen-  
 turies , c'est à savoir de 12 à 17 ans ;  
 de 17 , à 22 ; de 22 , à 27 ; de 27 , à 32 ;  
 de 32 , à 37 ; de 37 , à 42 ; de 42 , à 47 ;  
 de 47 , à 52 ; de 52 , à 57 ; de 57 , à 62 ;  
 de 62 , à 67 ; de 67 , à 72 ; de 72 , à 77 ;  
 de 77 , à 82 ; de 82 , à 87 ; de 87 , à 92 ;  
 de 92 , à 97 ; de 97 , à 100 ans ; et une  
 seule classe des Centenaires : La pre-  
 mière centurie , de la naissance à 12  
 ans , sera composée des Enfants-élèves ;  
 la seconde , des 12 à 17 , des Adolef-  
 cens à former aux arts et aux sciences ,  
 suivant leurs dispositions ; la troisième ,

## 196 LES NUITS DE PARIS:

de 17 à 22, des Jeunesgens à marier, et auxquels il faut donner un état; la quatrième, de 22 à 27, des Nouveaux-établis, qui ne jouiront de leurs droits qu'à la-derobée, comme les Spartiates; la cinquième, de 27 à 32, des Jeunes hommes mis en toute liberté; la sixième, de 32 à 37, des Hommes-faits, commençant à exercer les fonctions publiques; la septième, de 37 à 42, des Hommes exerçant les emplois plus relevés; la huitième, de 42 à 47, des Honorables, qui sera la classe des Chefs des ouvrages et des travaux; la neuvième, de 47 à 52, celle des Instituteurs publics; la dixième, de 52 à 57, celle des premiers Juges de toutes les matières, à-raison de leur expérience; la onzième, de 57 à 62, des Juges honoraires; la douzième, de 62 à 67, des Gouverneurs de la Chose publique, comme Receveurs-des-finance, Inspecteurs des tables communes, et-le-reste; la treizième, de 67 à 72, des Senateurs: La quatorzième, de 72 à 77; la quinzième, de 77 à 82; la seizième, de 82 à 87; la dix-septième, de 87 à 92; la dix-huitième, de 92 à 97; et la dix-neuvième, de 97 à 100, seront composées des Vieillards libres, c'est-à-dire,

hors de l'obligation de toutes fonctions publiques : Enfin la vingtième et dernière, des Centenaires, qui seront non-seulement libres, mais vénéralés comme des Favoris des Dieux, et comblés d'honneurs.

O Citoyens d'Ephèse, si vous établissez la règle que je vous propose; que l'Enfant soit toujours soumis; qu'il apprenne nécessairement, et par sa position; que l'âge et le mérite donnent la liberté, les plaisirs, les emplois, les charges, les honneurs, vous serez heureux et libres: Que l'âge ne suffise pas seul; que le mérite seul ne dispense jamais de l'âge; que le Citoyen, à-mesure qu'il avance dans la carrière, voye devant lui, liberté, plaisir, honneur, affranchissement total, et vous trouverez alors dans vos cœurs la vertu, le patriotisme, le courage héroïque, pour défendre une Constitution la seule digne de l'Homme raisonnable. Si vous voulez un Code, je vous en proposerai un, que vous examinerez, et auquel vous ferez les changemens convenables à votre goût-\*

---

\* Épiménide donna effectivement ce Code aux Ephésiens, qui l'examinèrent : On s'en est servi, pour composer l'ANDROGRAPHE, ouvrage reformatif, qui a surpris les Étrangers.

Epimenide attendait, que le Peuple lui répondit.

—L'Aurore va paraître—.

—Quoi ! me dit la Marquise , Epimenide a-t-il réellement dit ce que vous venez de lire ? —Non-seulement Epiménide , madame , mais tous les premiers Peuples policés , les Romains surtout , ont eu cette idée—.

Je sortis en-achevant ces mots.

#### LA CHIFFONNIÈRE.

Je m'en revenais en rêvant , suivant mon usage.

Dans la rue Pavée, presque vis-à-vis l'hôtel de Lamoignon , j'aperçus à terre quelque chose de noir , qui se mouvait : Cela ressemblait à un gros Chien. Je redoute cet animal , depuis que j'en ai été mordu dans mon enfance. Je tressaillis. Un cri plaintif et profond, mais moins effrayant pour moi, que l'abolement d'un Chien , me fit presumer que c'était une creature humaine ; Je m'approchai , les cheveux hérissés de terreur : C'était, une vieille Chiffonnière , ivre d'eau-de-vie , couchée par terre , la tête appuyée sur un sac , où étaient enfermés quelques Chiens et quelques Chats , qu'elle avait assommés , pour en avoir la chair et la peau. Je l'éveillai. —Alons , la Mère , levez-vous ! votre sommeil doit vous



avoir rafraîchie : Où demeurez-vous ? Elle s'éveilla un-peu... — Pas moins de douze sous le gros Matou ! Je le guette depuis trois soirs : Il appartient à une Devote ; il est gras à lard ; la peau est belle... Et elle le tira du sac ; il remuait encore ! — Levez-vous ! — Les deux petits Chiens ? Ils n'ont que six mois : c'est tendre comme rosée ! On m'en a fait manger dimanche , à la Maisonblanche pour du Lapin-de-garenne : Le Pâtissier du fauxbourg en fait son hâchis..... Le Chaircuitier de la Barrière en bonifie ses cervelats-. Elle les étala. — Ma Bonne ! je ne suis ni Guinguettier , ni Pâtissier , ni Marchand-de-cochon. — Qu'es-tu donc, pour me tirer les vers du nez ? Passe ton chemin-! Et elle voulut m'allonger un coup de crochet. — Je fus obligé de me retirer.

## XX NUIT.

## LE MALADE-D'AMOUR.

**L**e lendemain, à neuf-heures-ét-demié, je quittai ma chambre et mon travail. Je savais que la Marquise devait s'informer de la Marchande-de tabac et de ses Filles. J'allais dans le quartier, pour tâcher d'avoir de nouveaux renseignements, quand au coin de la rue Traver-

fière , une singularité me frappa : Un Homme , habillé précisément comme moi , et de mon âge , était occupé à regarder deux jolies Personnes , dans le comptoir d'une boutique de soierie. Je me mis à l'observer , et je vis que l'Aînée était une charmante creature. Aubout d'un moment , l'Homme jeta une lettre devant les deux Sœurs. L'Aînée la prit , ne l'ouvrit pas , mais la porta dans l'arrière-salle , à ses Parens. L'Homme cependant , passait , repassait , s'efforçant de voir ce qu'on faisait de sa lettre : Il était haletant , et paraissait agité. On le guettait. A-l'instant où il s'approcha d'une fenêtre basse , deux forts Garçons-marchands le saisirent au collet , et le conduisirent dans l'arrière-boutique. Toute la Populace s'amassa autour de la maison , en disant : — C'est un Voleur ! c'est un Voleur-! Je m'approchai , comme les autres , et j'entrevis l'Homme assis , au-milieu de toute la Famille-assemblée : On le menaçait du Commissaire , s'il ne disait pas le motif de ses lettres. Il était fort-malmené , lorsque le Maître-de-la-maison arriva. Il fit retirer tout le monde , jusqu'à son Epouse et à ses Filles , et il interrogea l'Écrivain , qui sortit quelques instans après ,

par une porte-de-derrière. Il était onze heures : Je le joignis : — Jeune homme ( lui dis-je ), voilà une singulière aventure ! Si je puis te servir en quelque-chose, dis-le moi-? Mon ton et ma familiarité ne parurent point surprendre le Jeune homme : Il me répondit :

— Vous voyez en-moi un malade-d'amour, et non un fou : En apercevant pour la première-fois mademoiselle Rose, il y a six mois, je fus saisi, frappé d'admiration : Je suis revenu tous les soirs m'enivrer du plaisir de la regarder, et l'érotomanie est devenue si violente, que pour les plus forts intérêts, pour la vie même, je n'aurais pas manqué un soir : J'étais desolé, quand elle ne paraissait pas, et je m'en retournais fondant en larmes. Enfin, la vue ne suffisant plus, j'ai écrit les lettres les plus tendres \*. J'en étais aujourd'hui à la douzième. Je n'enivrais de volupté : Car dimanche dernier ayant aperçu Rose sortir avec Eugénie, sa jeune Sœur et leur Mère, je les ai suivies : Rose est faite autour ; elle a tous les charmes,

---

\* Elles sont dans le IV.<sup>m</sup> Vol. des CONTEMPORAINES, à la Nouvelle intitulée, L'ANCIENNE INCLINATION.

tous les attrait, tous les appas, surtout... celui... d'un regard enchanteur, et d'un pied mignon... Elle me remarqua. Je compris qu'elle m'avait entrevu, quand je mettais mes lettres devant elle. Aujourd'hui, j'ai pris plus de précautions qu'à l'ordinaire : car je craignais d'être vu : Je mourrai de douleur, si ma figure, mon extérieur, mon ton, mes manières lui déplaisent : mon sort est décidé d'aujourd'hui... Tandis que je regardais avidement la belle Rose, deux Garçons m'ont saisi : Je suis fort : Je les aurais facilement renversés ; mais toutes mes facultés étaient alors dans mes yeux : J'ai pleuré : Je me suis laissé conduire. En voyant Rose de près, je n'ai pas eu la force de me soutenir ; il a fallu m'asseoir. Elle baissait ses beaux yeux ; et disait tout-bas : — Ne lui faites pas de mal ! Cela m'a un peu fortifié : Eugénie me touchait les cheveux par derrière : je les ai fort-beaux : la Mère gardait le silence : Les trois Garçons me menaçaient du Commissaire. On m'a fait écrire : J'ai tracé une ligne ou deux. — Qui vous emploie ? — Moi-même : l'amour m'a subjugué.... A ce mot, les trois Sots ont éclaté de rire : mais Rose, Eugénie, et leur Mère ne riaient

pas. — Nous allons vous mener chés le Commissaire : Il n'est pas permis d'écrire ainsi. — Je ne connais pas la loi qui le défend-. Ils ont paru irrités de cette réponse : Mais en ce moment , le Maître est entré. Il a renvoyé tout le monde. Eugénie est sortie la dernière : Cette aimable Enfant m'est devenue chère! . . . Elle ne souriait. — La loi qui le défend (m'a-dit le Père-de-famille , en relevant mon dernier mot ) , est celle de la raison , de la decence , des bonnes-mœurs. . . Qui êtes-vous ? — Un Provincial. — Que faites-vous à Paris ? — J'y vis d'un travail honnête. — Pour quelle raison écrivez-vous à ma Fille-ainée ? — Je n'ai pu m'en empêcher. — Comment cela ? — Devoré d'une passion malheureuse et sans espérance , car je suis pauvre , tous mes efforts , pour ne plus revenir dans votre quartier , et pour ne pas adorer la belle Rose , ont été inutiles. — Vous savez son nom ? — Je l'ai demandé un jour à une Femme du marché. — Jeune homme , comment , si vous avez des principes , avez-vous cherché à développer , dans le cœur de ma Fille , un sentiment aussi dangereux que celui de l'amour ! — Vous me demandez. . . . — Ce n'est pas une ques-



tion , c'est un reproche que je vous fais.... Sortez.... La Foule est dissipée.... Venez par cette porte-de-derrière.... Votre pauvreté n'est pas ce qui m'arrêterait.... C'est votre peu de pouvoir sur vos passions. —Hâ ! je n'ai que celle de l'amour. —Je vous attends dans un an , à pareil jour. Adieu.

—Heureux Jennehomme ! ( lui dis-je ); je te félicite ! Ces derniers mots disent beaucoup pour toi ! —Hâ ! ils mettront le comble à mon desespoir !... —Comment ? que me dis tu ? —Je suis marié !... Helas ! J'ai eu la folie de prendre une Femme que je croyais aimer ! je l'ai prise par étourderie , par inconsequence , par folie , par mépris de moi-même , contre les avis de tous mes Parens , de tous mes Amis ! Et j'ai reconnu trop tard combien ils avaient raison ! Trahi , trompé , par une Coquette , une Femme vaine , futile , sans talens pour l'économie , je vois ma vie perdue pour le bonheur et pour la fortune ! Si M. B\*\* a les vues que vous dites , je ne saurais survivre à mon malheur. —Jennehomme , consulte bien ! Tu parles à un Homme plus malheureux que toi. —C'est l'impossible ! —Hâ ! ne dis pas , c'est l'impossible ! Un-jour , et bien-

tôt peut-être , je pourrai te raconter des choses qui t'étonneront. Adieu. Trouve-toi , quand tu le voudras , à deux heures après-minuit sur l'Ile Saint-louis ; tu m'y verras : C'est le rendez-vous que je te donne-. Je le quittrai , en achevant ces mots , et j'arrivai chés la Marquise.

Je ne lus rien d'Epimenide : Mad. De-M\*\*\*\* se contenta des deux traits de la Chiffonnière et du Malade-d'amour.

En m'en retournant , je pris par le Boulevard Saintantoine.

#### LES QUATRE MARIAGES.

En passant devant l'église Saintpaul , je crus apercevoir de la lumière , et entendre qu'il y avait du monde. J'entrai sans bruit , et je vis , avec quelque surprise , un Ayeul , une Grand'mère , deux Pères et deux Mères , six Enfans , deux autres Jeunesgens garçon et fille , et quatre Temoins , avec les Gens-d'église. Je m'approchai sans être vu : On célébrait à-la-fois quatre mariages ! celui du Grand-père et de la Grand'mère ; celui d'un Père et de l'Une des Mères , qui l'étaient des six Enfans , et ceux de deux des Petits enfans avec les deux jeunes Etrangers. Ma curiosité surpassait mon étonnement ! Je pensai que l'Ayeul et l'Ayeule renou-velaient ; mais le Père et la Mère n'avaient

pas cinquante ans, loin d'être époux depuis un demi-siècle ! La Famille était charmante, et le Jeune homme, ainsi que la Jeune personne, fils et fille du Père et de la Mère qui ne se mariaient pas, ne leur cedaient en rien ; cependant j'aurais mieux-aimé le genre de beauté des six autres. Après la quadruple célébration, on signa les actes : on m'aperçut, et l'on me fit signer. J'entendais, pendant ce temps-là, les quatre Temoins dire entr'eux : — Le Grandpère et la Grand'mère passaient pour être mariés, sans l'être ; le Père et la Mère de-même ; c'était un principe dans cette Famille, tant qu'elle a été médiocrement riche : mais aujourd'hui qu'elle veut s'allier à une autre aussi riche, il a fallu qu'on les mariât... J'écoutais avec attention : Lorsque nous eumes signé, on s'avisa de nous regarder, et l'on fut surpris de voir cinq Temoins au lieu de quatre. On ne savait lequel était l'Intrus : On le demanda. Les quatre Temoins se rangèrent en groupe. On me fit alors la question, Comment j'étais entré ? Je le dis tout-bonnement ; ajoutant que j'étais le SPECTATEUR-NOCTURNE, historiographe des évènements ténébreux des rues de Paris. Ce titre fit rire. On me recommanda la discre-

tion. — Je ne fais rien (repondis-je); que voulez-vous que je dise? On congédia les quatre Temoins, et l'on m'emmena. Je dis en chemin, que je n'avais pas encore dormi: On me donna une adresse, pour aller dans la journée retrouver les deux Familles.

Je sortis à midi, contre mon usage, et je me rendis à la maison indiquée. J'y trouvais tout le monde: En attendant le diner, les quatorze Personnes que j'avais vues à l'église me prirent en particulier, s'assirent en cercle autour de moi, et l'Ayeul nouveau-marié me dit: — Vous êtes le SPECTATEUR-NOCTURNE! J'ai entendu parler de vous à la Marquise de-M\*\*\*\*, et j'avais le plus grand desir de vous connaître: Le hasard m'a servi. Je vais vous confier le mot de l'enigme; car nos mariages de ce matin en doivent être une pour vous. Cette Vieille que vous voyez est ma bonne compagne: Elle fut belle autrefois; et voici son portrait à l'âge de seize ans. (Il le decouvrit): Elle ressembloit, comme vous voyez, à la Plus-jeune de mes Petitesfilles. J'avais dix ans plus qu'elle: Je lui proposai d'être ma Camarade, mais sans mariage; l'assurant que j'étais si véritablement homme-d'honneur, que je n'avais besoin d'aucun lien. L'aimable

Fille m'aimait ; elle me crut , et se donna. Nous quittâmes la Ville de Province notre patrie , et nous vinmes à Paris , où elle porta mon nom. On la nommait mon épouse , et je ne dementais point. Que vous dirai-je ? Dans le cours d'une longue vie ; au-milieu du tourbillon des affaires et des plaisirs , j'ai vu mille-fois de charmantes Personnes , auxquelles je n'aurais pas résisté , je l'ai senti , si j'avais été marié ; mais Aucune d'elles ne me fit impression : Une seule pensée me retenait fidèle à ma chère Agathe ; :: Elle a pour garant mon honneur !... J'eus un Fils que vous voyez ; c'est le Père de six aimables Enfans. Le titre de père est beau ! il devrait seul équivaloir à deux , c'est-à-dire , que tout père , devrait être époux de droit ; c'est le vœu de la Nature ; c'a toujours été celui de l'Eglise : mais l'intérêt a fait établir la barbare et dénaturée loi , qu'époux et père seroient deux titres différens.... Mon Fils grandit : A l'âge de la puberté , dès que je m'aperçus qu'il avait besoin d'une Femme , je lui en cherchai une charmante ; vous la voyez , elle l'est encore ; je lui dis ce que j'avais fait. Il parut transporté : — Mon Père ! ( s'écria-t-il ) , vous m'en êtes plus chère ! votre admirable conduite avec ma Mère



me prouve votre honneur et votre attachement ; je vous imiterai , et mes Enfans m'imiteront. Aglaé - Maris ( c'est sa Femme ), est la plus belle des Filles ; mais elle ne le serait pas , que mon honneur m'attacherait à-elle , comme le vôtre vous attachait toujours à ma Mère : Un bon et digne Père a toujours de bons Enfans-.

Tel fut le discours de mon Fils. Il a vécu vingt ans avec Aglaé , il en a eu ces beaux Enfans : nous sommes devenus riches : mon Petitfils que vous voyez , n'a pu voir la belle Angelique , sans en être épris ; elle avait un Frère ; l'idée d'une double union s'est présentée : Mais .... des Gens riches et distingués , comme Monsieur et Madame ( montrant le Beupere et la Bellemère des deux Nouveaux-mariés ), n'auraient pas goûté nos propositions : La tendresse paternelle et l'amour l'ont emporté sur nos projets ; Monsieur et Madame m'ont répondu de tout. Je souhaite que nous ne nous repentions pas d'avoir donné un autre lien que celui de l'honneur à ces chers Enfans ! Je leur ai fait le sacrifice entier : car je me suis marié moi-même , et en vertu de mon autorité paternelle , j'ai fait marier mon Fils.... Voilà toute notre histoire. Faites-en part à la Mar-

quise, après néanmoins que vous aurez passé la journée avec nous-.

J'étais absorbé par ce récit: Je ne répondis rien au Vicillard; mais je sortis immédiatement après le dîner: je sentais le besoin de réfléchir. Il me vint dans l'esprit de retoucher une JUVENALE, dont je parlerai bientôt: Ce que je fis, après avoir rédigé le trait du Quadruple-mariage.

## XXI NUIT.

## ACCIDENT A UN SOURD.

En sortant, le soir, vers les dix heures, je pris le quai Saintbernard, et j'eus le bonheur de faire une action utile: A la descente rapide du Pont-Marie, un Homme sourd fut renversé par un Fiacre. Les Cochers de ces sortes de voitures sont presque tous des scelerats: Celui-ci, sans égard pour le Malheureux, qui s'était trouvé surpris, fouettait ses haridelles, se croyant sûr de n'être vu de Personne. —Arrête! m'écriai-je, en me jetant à la tête des Chevaux. Il était temps! la petite roue appuyait déjà sur les côtes de l'Homme, qui fit un cri. La mauvaise-volonté du Cocher était si visible, qu'il en fut effrayé; il sauta du siège, et s'enfuit sans information. Il ne faut jamais presumer

Le mal ; mais je connais assez les Fiacres, pour avoir souvent entendu leurs conversations ; on peut mettre dix contre un, que ce Barbare se donnait sciemment le plaisir d'écraser un Homme.

Voyant la voiture abandonnée, j'aidai l'Homme-sourd à y monter : j'ignorais s'il était blessé, ou non ; je tirai de lui sa demeure, je montai sur le siège, et je menai. Je remis le Sourd chés lui ; c'était le chef d'une Famille nombreuse ; je dis que je le croyais blessé dangereusement, et je remenai le carrosse à la Place-Maubert ; ensuite j'avertis au Corps-de-garde de tout ce que je venais de faire. On demanda ma demeure, et j'y conduisis.

Je ne pus aler que fort-tard chés la Marquise, à laquelle je lus les Quatremariages, après avoir raconté le trait du Père-de-famille, au-sujet duquel je ne pus calmer ses inquiétudes. J'y joignis la JUVENALE violente\*, dont je parlais tout-à-l'heure ; en disant, que je l'avais composée dans un mouvement d'indignation, contre ces Législateurs despotes et souvent cruels, qui croient avoir beaucoup fait, quand ils ont publié des loix coercitives bien sévères.

---

\* Cette JUVENALE se trouve dans LE PAYSAN-PAYSANE PERVERTIS, VIII.<sup>me</sup> Partie.

## 212 LES NUITS DE PARIS:

Le matin, à mon reveil, j'entendis frapper à ma porte: C'était une Épouse, une Fille de vingtdeux ans, un Garson de treize à quatorze, qui venaient me remercier de la part d'un Mari et d'un Père. L'Homme à qui j'avais sauvé la vie, frippier à la Montagne, avait dix Enfans, dont six filles, toutes jolies: La Mère s'exprima de la manière la plus vive et la plus reconnaissante, en m'apprenant que j'avais arrêté les Chevaux à temps, et que son Mari n'avait aucun mal: La Jeunefille parut plus sensible encore; elle exprimait ses sentimens avec une naïveté virginale. Je fus ému; je sentis couler mes larmes; la Mère et les deux Enfans pleurèrent avec moi, et je promis à leurs instances répétées, d'aller souper le soir avec eux, à condition qu'on me laisserait sortir à onze heures.

### XXII NUIT.

#### LA RECONNAISSANCE.

**I**l n'était pas encore neuf heures, que l'Homme-sourd était à ma porte avec son Fils-aîné. Je sortis sur-le-champ avec eux; et comme la rue-des-Carmes fait partie de la Montagne, nous arrivâmes en un instant. Je trouvai la jolie Famille parée comme pour une fête: les six

Filles, dont la plus-jeune avait douze ans, et Adelaïde l'aînée vingtdeux, étaient en blanc. On nous attendait pour se mettre à table. J'étais enchanté de me voir l'objet des attentions de toutes ces Jeunes-personnes, dont les regards fixés sur moi de la manière la plus obligeante, prenaient mes moindres desirs. Je fis un agreable repas, et sans que je m'en aperçusse, le temps s'écoulait: minuit sonna heureusement à une pendule. Je me levai sur-le-champ, et après avoir été embrassé par tout le monde, j'entendis ces paroles flatteuses de la bouche de la Mère: —Alez, monsieur, rendre service à quelqu'Infortuné: vous emportez notre estime et notre veneration, après avoir excité notre reconnaissance-. L'Aînée des Filles me baisa la main à la porte. J'étais confus, mais je ne fus jamais si content.

J'ai chés la Marquise, en rêvant à un morceau, intitulé, LE BONHEUR \*, que mon souper me rappelait: Je l'avais dans mon portefeuille, et je demandai la permission de le lire? Mad. De-M\*\*\*\* y consentit, à-condition que nous reprendrions ensuite notre Epimenide. Ce que

---

\* Il est imprimé vers la fin du Tome IV du  
PAYSAN-PAYSANE PERVERTIS.



nous fimes, après que la Marquise m'eût assuré, que ma Juvenale était une excellente moralité.

A ÉPHÈSE, C'EST COMME ICI.

Epimenide attendait que les Ephesiens répondissent au projet-de-reforme qu'il venait de leur proposer, comme propre à maintenir, à jamais, leur liberté civile et leur bonheur. Il baissa la tête dans la tribune, pour ne point les gêner, et paraître ne pas voir leur incertitude. Il resta dans cette position fort longtemps. Enfin il leva la tête; la place était presque vide; il n'y était resté que quatre Centenaires, vingt Nonagenaires, cent Octogénaires, et quelques Pauvres-citoyens: Tout le reste s'était écoulé doucement. Alors le Prêtre de Jupiter enflant le volume de sa voix, tellement qu'avec la force que lui donna le Dieu, il fut entendu de toute la Ville, il prononça cet oracle: —Citoyens d'Ephèse! Parce-que la justice et l'égalité vous déplaisent; Parce-que vous voulez être riches, dominateurs, tyrans de vos Frères, grecs et citoyens comme vous: Parce-que vous avez fermé l'oreille au conseil que les Dieux vous ont envoyé: Je vous déclare, au nom de Jupiter, c'est-à-dire, de la Raison - éternelle, que dans peu d'années vous serez tous es-

claves des Perses , vainqueurs des Lydiens; et comme ces Derniers, assujétis, avilis; vous ne ferez plus comptés parmi les Nations ; mais vous ferez partie d'une Satrapie , et vous flechirez devant un Gouverneur despote. Adieu : Je vous quitte : je vais m'embarquer en ce moment même pour l'Egypte-.

En achevant ces mots , Epimenide descendit de la tribune, ala prendre quelques rafraîchissemens chès Hermodore l'ancien; puis se rendit au port. Il s'embarqua le jour même ; et fit voile pour Peluse , à l'entrée du Delta , d'où il se rendit à Memphis en remontant le Nil.

Ici la Femme-de-chambre s'éveilla en sursaut, et dit son mot ordinaire. On ne violait jamais la règle d'obeïr à cet avertissement; la Marquise l'avait voulu, afin que sa Chambrière eût dumoins cet avantage, et quelque'importance dans nos veillées, que nous aurions pu trop prolonger. Je m'en retournai directement.  
**LE BON CŒUR N'EST JAMAIS QUITTE.**

En arrivant à la porte de ma demeure, je ne trouvai pas la clé de ma chambre: Je pensai, que je pouvais l'avoir laissée en sortant: En-effet, je la trouvai à la serrure. Mais, quelle fut ma surprise, en entrant, de voir une veilleuse allumée! un beau lit! des meubles de la plus grande

propreté, au lieu des miens !... Je ne pouvais revenir de mon étonnement ! Je me couchai néanmoins.

Le matin, à mon réveil, j'examinai tout, et je vis que c'était un présent des Bonnes-gens avec lesquels j'avais soupé. Je me rendis chés eux à ma première sortie, et je leur déclarai, que je ne garderais les meubles, qu'autant qu'ils en accepteraient le paiement par semaine. Ils disputèrent longtemps ! mais enfin me voyant ferme, la Mère consent à recevoir, aux termes que je proposais : car j'avais fait estimer les meubles, et je ne possédais pas une pareille somme, — J'aurais bien une autre proposition à vous faire, ajouta l'excellente Femme : vous avez beaucoup loué ma Fille-aînée : si c'était le ... sentiment... qui vous eût ... fait parler... Je l'ai consultée... Elle serait heureuse ? — Genereuse Femme ! m'écriai-je, vous me penetrez à-montour, de reconnaissance ! C'est l'impossible ! Mais pourquoi ne puis-je prétendre au bonheur que vous m'offrez-! Je baisai la main de la belle Adelaïde, et je lui dis : — Vous êtes un trésor de mérite et de beauté ; vous serez adorée de l'Homme qui doit être votre mari, s'il a des mœurs : Rejetez les Impies et les Devots ; les Paresseux et les Ardents ;  
les

## XXII NUIT. 217

les Malpropres et les Petitsmaîtres; les Genies et les Imbeciles; les Ignorans-brutes et les Savans: le bon Mari est au milieu-. Je me retirai la larme à l'œil; car la belle Adelaïde était de ces Filles qu'on ne peut voir, sans s'y attacher.

Je fus troublé le reste de la journée.

Le soir, j'alai par le quartier Saintthoré, pour me distraire.

## XXIII NUIT.

### LA BELLE - ORFÈVRE.

Je marchais tristement, occupé du bonheur que je ne pouvais accepter; lorsque sur le quai-des-Orfèvres, je vis sortir precipitamment, d'une alée, une belle Femme, qui me regarda un moment, et me saisit le bras, en me disant: —Vous êtes homme et français; tout Homme doit secours aux Femmes: sauvez-moi-l. Surpris de ce langage et de son action, je l'envelopai dans mes bras: —Ne craignez rien, madame! j'emploierai à vous defendre toute ma force; et si elle ne suffit pas, j'invoquerai celle des loix-. Et je marchai vivement, en la tenant couverte de mon manteau. —Qui êtes-vous, et que puis-je?

—Je suis femme d'un Orfèvre: Je vous dirai le reste, lorsque nous serons

## 218 LES NUITS DE PARIS :

arrivés. Mais, au nom de l'humanité! défendez-moi! Si un Homme nous aborde, et que par de belles raisons et de magnifiques promesses, il veuille vous engager à me laisser retourner avec lui, ne vous rendez pas! Il y va de ma vie! Nous avançons. J'entendis courir après nous. Mais la manière dont nous marchions, envelopés dans mon manteau, nous fit prendre pour deux Hommes. — Les voilà! me dit tout-bas la Belle-orfèvre: Retournons, et prenons par le quai-de-l'Horloge! Nous revînmes sur nos pas: mais en descendant les marches du trottoir, le manteau s'entr'ouvrit, et nous fumes aperçus par un des Frères du Mari, que nous rencontrâmes face-à-face. Il vint sur nous: Je ne voyais aucun moyen d'échapper: Ma Compagne m'étreignait de ses bras, et m'ôtait la liberté de mes mouvemens: l'Homme l'avait saisie: je me degageai vivement, et je précipitai l'Homme du trottoir dans la route charretière. J'observai qu'il ne s'écriait pas, quoique nous fussions tout-près du Corps-de-garde du Pont-Henri: J'en tirai une conséquence favorable à la Belle-orfèvre; ce fut que ses Ennemis redoutaient le Pouvoir-public. Rassuré par-là, je fis doubler le



pas à la Jeunedame. Son Beaufrère nous suivait: Au coin du Pont-au-change, sous le meridien, je dis à ma Compagne: —Entrez dans la première boutique du quai-de-Gèvres; dites à la Marchande, de vous faire monter chés elle, par une porte qui est dans la boiserie du passage: Je vous joindrai là-. Je fis volte-face, en-la-quittant, et j'arrêtai le Beaufrère, que je fis pirouetter, sans lui dire un seul mot. Il s'avisa de crier à l'Assassin! Je suivis tranquillement les pas de la Jeunedame, et mon but fut rempli; le Frère du Mari perdit ses traces. Je me precipitai sous le quai-de-Gèvres, j'ouvris la porte de la boiserie, sans être remarqué, à-cause de la Foule, et je trouvai la Jeunedame chés la Marchande.

Lorsque nous fumes seuls, je priai la Belle-fugitive de me donner sa confiance, afin que je pussé la servir plus efficacement? Elle ne se fit pas presser: Et voici comment elle raconta sa malheureuse histoire:

—Je suis, comme je vous l'ai dit, femme de l'Orfèvre de chés quî je sortais: Nous sommes mariés depuis trois ans; la recherche de cet Homme eut pour motif une inclination violente, de sa part, et longtemps combatue. J'étais fille-de-

## 210 LES NUITS DE PARIS:

modés au Palais, où l'on me connaissait sous le nom de la Belle-Mimi: J'avais plus d'un Amant, qui m'offraient des avantages considérables; mais je préfèrai le mariage avec un Marchand connu. Je ne regrette pas d'avoir été honnête; mais j'ai trop appris à mes dépens, que ce n'est pas une passion effrénée qui rend le bonheur solide en ménage!... Dans les commencemens, M. Dagra m'adorait avec une sorte d'idolâtrie, et je ne saurais exprimer jusqu'où cet Homme porta l'égarément et l'ivresse de la passion! Mais six mois de mariage l'éteignirent. Je me félicitai pendant quelque-temps de n'être plus tourmentée: J'ignorais qu'entre adorer, et haïr, certains Hommes n'admettent point de milieu. Aubout d'un an, je fus regardée de mauvais-œil: Mais tout le monde de la maison ne pensait pas sur mon compte comme M. Dagra: Ses deux Frères, qui demeurent avec nous, ressentent pour moi une passion violente, et je les detestais; ni leur figure, ni leur façon-de-penser ne me convenaient. Ils ont l'air bas et commun, l'âme vile et courbe, un esprit faux et un mauvais-cœur. Irrités de mon éloignement pour eux, ils ourdissent la trame la plus affreuse pour me perdre: Ils

mirent sur les rangs un Jeunehomme aimable, sans lui communiquer leur noir dessein. Je respectais le lien qui m'unifiait à mon Mari: je sentis mon penchant pour le Jeunehomme; mais j'intéressai son honnêteté à me préserver d'une chute honteuse. Je lui avouai que je l'estimais, et que c'était pour lui en donner l'unique marque dont je fusse maîtresse, que je lui ouvrais mon cœur, afin de l'engager à s'éloigner de moi. Il me le promit: mais comme il s'était fortement attaché, il m'a revue quelquefois. Enfin aujourd'hui, nous nous attendrissions ensemble, et... j'ai regretté de ne pouvoir être à lui. Tous nos entretiens étaient écoutés par les deux Frères de mon Mari. L'Un d'eux a paru. Il m'a dit, après le départ du Jeunehomme, qu'il découvrirait tout à M. Dagra, si je n'achetais pas son silence. J'ai eu horreur de sa proposition. Il s'est retiré. L'autre Frère, un instant après, est venu faire la même tentative, avec aussi peu de succès. Alors ils se sont réunis, et m'ont dit avec une fureur concentrée, Que c'était pour m'éprouver; et qu'ils ne voulaient pas que leur Frère fût plus longtemps trompé par une Épouse indigne de lui. Je n'ai pas été fort effrayée; je me

sentaient innocente. Mais par-hasard m'étant approchée de la porte d'une pièce qui donne sur la place Dauphine, j'ai entendu mon Mari, que ses Frères venaient de prévenir, leur communiquer le barbare dessein de me couper les cheveux, de me faire ensuite un autre outrage... que je n'ose vous dire,... de me tailler le visage, et de me conduire, ce soir-même dans une maison-de-force!... Apparemment ils ont un ordre. Effrayée de ce que j'entendais, et de la fureur où je voyais mon Mari, je suis sortie, pour éviter le fort qu'on me préparait, dans le dessein de me réfugier chés une Amie que j'ai dans le Marais. J'ai entendu ouvrir les portes, et j'ai réclamé votre secours: A-présent, ayez la bonté d'aler avertir mon Amie, de venir cette nuit me chercher en voiture-.

J'y consentis. Lorsque je fus descendu, j'aperçus les trois Frères, et Celui que j'avais repoussé, me montra. Le Mari vint à moi, et me demanda sa Femme. Je le laissai parler: ensuite je répondis: -Votre Femme fait le traitement cruel que vous lui prépariez; elle va se plaindre, et je vous conseille de vous mettre en-sûreté, ainsi que vos Frères. Je n'ai plus rien à vous dire-. Et

je m'éloignai. On me suivait. J'entrai chés la Marquise, à laquelle j'exposai la situation de l'infortunée Dagra. Cette genereuse Dame envoya sur-le-champ sa voiture, pour prendre la Belle-orfèvre, et la conduire dans une Communauté voisine de son hôtel : Sa Femme-de-chambre, que j'accompagnai, executa ses ordres, et je me retirai de-bonne-heure, sans rien lire.

En m'en revenant, je passai devant la maison de l'Orfèvre Dagra : une chaise-de-poste était à la porte ; il alait fuir : et je vis les trois Frères monter en voiture. —Fuyez-! m'écriai-je au moment du départ. Et leur course redoubla de vitesse.

En m'éveillant, le matin, je songeais à la belle Dagra ; j'avais une bonne nouvelle à lui apprendre. Je fus distrait par la visite de la Mère de ma touchante Adelaïde. Elle venait me proposer de me mettre en pension chés eux. Je la remerciai avec effusion, et je lui fis comprendre que mon genre-de-vie m'obligeait à la retraite et à la concentration. Deux de ses Filles étaient à la porte, avec leur Père : Elle les fit entrer, pour me presser plus vivement. Je fus touché ; mais je ne cedai pas. Et de ce moment, je me promis d'éviter le



## 224 LES NUITS DE PARIS :

danger d'un sentiment trop tendre , ée qui ne me convenait pas. ( Hélas ! comment se fait-il que dans ma jeunesse , je fusse plus vertueux que dans l'âge-mur ! ) Adelaïde était ravissante ! et toutes ses Sœurs avaient ce charme de la taille et de belle proportion , qui seduit d'autant plus , qu'on a le goût meilleur. Je fus invité à dîner , et je n'acceptai pas. Je m'arrangeai dans l'après-midi , pour faire payer les meubles par un Libraire , nommé Edme-Rapenot , et je ne revis plus des Gens que j'aurais trop aimés.

### XXIV NUIT.

#### LA RENOMMÉE.

**L**e soir , après mon travail ; je passai dans le quartier de Mad. Dagra. Son aventure était sue de tout le monde ; mais avec des circonstances gigantesques. » :: On l'avait surprise la veille , à onze-heures-du-soir , avec un Officier , haut de six pieds et quelques pouces. Le Mari , et ses deux Frères étaient entrés ensemble : mais le Galant était si fort , qu'il les avait terrassés , leur avait marché sur le corps , et qu'offrant ensuite son bras à la Dame , il lui avait dit : - Alons , ma Belle , viens sous la protection de ma lame , et ne crains rien-. Ils étaient

sortis fièrement , et la Belle Dagra était actuellement avec lui dans son hôtel-garni sur le quai-de-la-Ferraille ». — O Renommée mensongère ! m'écriai-je ; c'est ainsi que tu dénatures les faits !... Et comme il n'y avait en ce moment que des Gens paisibles autour de moi , j'ajoutai : — Je suis l'Homme qui ai secouru Mad. Dagra : Voyez si j'ai six pieds ! Jamais je ne suis entré chés elle : Elle m'a pris le bras dans la rue , sans me connaître , en-me-priant de lui sauver la vie : Je l'ai conduite chés ma Sœur ; ensuite chés une Dame respectable , qui l'a sur-le-champ placée dans une Communauté-. Je m'éloignai en achevant ces mots , prononcés devant plus de dix Personnes. Hé-bien la Renommée ne les releva pas ! Ils tombèrent , parce-que c'était la vérité.

Je me hatai de me rendre chés la Marquise plutôt que de coutume , pour l'instruire , et les rues , encore fréquentées , ne me montrèrent que des choses communes : Dans le quartier Saint-merri , je vis douze Malheureuses qu'on menait à Saintmartin. Je fus frappé ! cette idée ne fut pas stérile , et elle a produit des fruits , dont je rendrai compte bientôt.

Je fus introduit chés la Marquise , que j'instruisis du bavardage de la Renommée. Elle en rit ; il est des occasions où l'on peut la braver. Elle me dit ensuite , que je devais être avancé sur mon ÉPIMENIDE. , et que nous aurions une longue lecture. En effet je la commençai à onze-heures-.

ÉPIMENIDE en ÉGYPTE.

Épimenide aspirait, depuis longtemps à revoir les Sages des bords du Nil : Quoique soumis à l'empire despotique des Sesostris , ces Sages pensaient librement : mais ils envelopaient leur doctrine sous des emblèmes , moins pour la cacher au Peuple , que pour se dérober aux rigueurs de la persécution. Des Prêtres ignorans avaient usurpé le crédit à la cour, et ils rendaient suspects les Sages et les vrais Savans de leur ordre ; ils les éloignaient des emplois , et s'ils n'avaient pas craint l'indignation des Peuples , ils les auraient fait condamner aux travaux-publics. Tel était l'état de la philosophie en Egypte , lorsqu'Épimenide y arriva pour la seconde-fois. Ce n'était pas ici un pays où l'on pût haranguer le Peuple , comme dans les Villes grecques ; il fallait se taire , se cacher à-demi , et ne paraître qu'en Mar-

chand attiré par le desir du gain. Epimenide fremit : Cependant comme il était arrivé , il chercha secrettement les Sages , qu'il ala voir la nuit : il eut le bonheur de retrouver Psammès , qui était fort-jeune , lors de son premier voyage , mais qu'il avait vu disciple du sage Necao , et déjà très-savant. Le Vieillard reconnut facilement Epimenide , qui était peu changé ; mais il ne concevait pas que ce fût le Jeune-Grec qu'il avait vu autrefois. Il ne pouvait ajouter-foi au recit du sommeil de soixantequinze ans , dans une caverne du Mont-Ida , en Crète , même après les preuves de toute espèce : Etonné par les reponses à ses questions , il refusait encore de donner un entier acquiescement , et il secouait la tête , toutes-les-fois qu'Epimenide insistait. Après neanmoins qu'ils eurent renouvelé connaissance , Psammès dit à Epimenide : — Je consens à vous reveler toute la philosophie des anciens Sages-Egyptiens , qui est prête à se perdre : vous la transporterez sur un sol plus heureux , et vous eclairez le monde , que la superstition couvre de ténèbres. Mais allons à Thèbes ; nous y serons plus libres qu'ici : Les Prêtres d'Am et de Phaios y ont conservé plus de la vraie doctrine , que

ceux d'Isis et d'Osiris , qui ont intérêt à accréditer le mensonge. Venez ; vous y apprendrez l'esprit de nos usages , la véritable physique , et la morale utile aux Hommes-. Ils partirent un-soir sans bruit , l'un après l'autre , et ils se rejoignirent à deux journées de Memphis.

Dès qu'ils furent retinis , le Prêtre de Phallos ( car Psammès était un des Prêtres de la Substance generatrice , désignée par ce nom ) le Pretre de Phallos dit à Epimenide :

— Vous n'etes que des enfans , en religion , comme en loix , vous autres Grecs : Vous avez je ne fais quelle idée confuse d'Am , qui n'est pas la véritable : J'espère vous donner des lumières plus sûres. Quant à la religion des Egyptiens , aujourd'hui si-fort degenerée , qu'elle fait rire nos Voisins , c'était , j'ose le dire , dans son origine , la plus vraie , et en même-temps la plus frappante que les Hommes pussent imaginer , pour leur être utile , en honorant l'Être-Suprême. *Dot* , que vous prononcez *Thot* , vous autres Grecs , et que vous traduisez par *Theos* , ou par *Zeus* , *Dot* est le premier principe , la source de toute vie , dieu en-un-mot : C'est lui que nous adorons : mais ce culte pur n'est bon seul , que pour



lès Sages; nous y avons joint pour les Hommes grossiers, d'autres Objets de veneration; non pas comme la Divinité, qui est une, mais pour consacrer des objets utiles par la religion, nouveau lien social, souvent plus fort que le premier, qui est la raison et la loi; car la loi n'est que la raison mise en precepte; la religion est la sensibilité mise en loix ceremonielles. Tous les objets utiles tiennent chés nous à la religion: Quoique je ne sois rien moins que superstitieux, je dis que ce fut-là le chef-d'œuvre de nos Ancêtres, de montrer à l'Homme Dieu partout, et particulièrement dans les choses qui lui font quelque bien. Les Grecs ne sentant pas cette belle religion physique, l'ont changée, et pour l'embellir, ils ont substitué de riantes images, de fines allegories, à notre vérité. Par-exemple, Jupiter chés vous, est l'air: naturellement il est armé de la foudre; la pluie est sa sœur et son épouse; il lui fait de frequentes infidelités: Tout cela est gai, amusant: mais les anciens Grecs n'ont pas assez réfléchi, que leurs Descendans feraient de Jupiter une sorte d'homme-dieu, dont les aventures seraient contraires aux loix morales: Il en est de-même des allegories

que les Gens-d'esprit, ou les Poètes ont fait des autres parties de la Nature, désignées par une Divinité, comme Apollon, Mercure, Diane, Neptune, Pluton, Pan, étlereffe. Notre religion égyptienne, est donc audeffus de toutes les religions. Nous reconnassons un seul Principe - universel, dieu-unique, et nous avons sanctifié toutes les choses utiles, pour les rendre sacrées. Mais vous connaissez notre religion, et ne la connaissiez-vous pas, le peu que je viens de vous dire, suffirait pour vous en donner une idée juste: C'est de notre physique que je vous entretiendrai désormais.

Je m'interrompis: — Madame (dis-je à la Marquise): si j'ai bien saisi la physique des anciens Égyptiens, elle va vous étonner. — Je veux la suivre (répondit-elle: ne la commençons que demain. Je vais passer le reste du temps que j'ai coutume de vous donner, à écrire pour votre Protégée-. Je fus ravi de cette bonne-volonté que marquait mad. De-M\*\*\*\*, pour la Belle-orfèvre, et je me retirai vers les une-heure.

#### LA NUIT DES HALLES.

J'ai vu les Cabarets des Hâles, dont j'avais beaucoup entendu parler. Je croyais y trouver des scènes frappan-

tes : Je n'y vis que de la debaûche : des Gens qui fumaient , ou qui dormaient ; des Filles-perdues crapuleuses , avec des Escrocs de billard ou d'academie , qui se battaient ou se disaient des injures : Quelques tristes Libertins , qui étaient venus là croyant s'y divertir , et qui s'ennuyaient. J'allais me retirer , très-mecontent de ce repaire du sale libertinage , autorisé pour les Pourvoyeurs , qui ne s'en servent pas , lorsque j'aperçus une jeune Blonde très-jolie , qu'amenaient une espèce de Monstre-femelle. Elle lui offrit de l'eau-de-vie , et je m'aperçus qu'elle voulait l'enivrer. Je bénis l'Être-suprême de me trouver là. La Jeunefille ne put avaler l'eau-de-vie. Je m'approchai d'elle. Le Monstre-femelle me tint alors les propos les plus infâmes , en me fesant observer , que c'était un Objet tout-neuf. La Jeunefille s'efforçait d'être effrontée , et ne pouvait y réussir. Je proposai de sortir. Ce qui fut accepté. — Menez-nous chés vous , me dit le Monstre. Je marchai , tenant la main de la Jeunefille , et je pris le chemin de la rue Payenne , persuadé que j'allais faire un grand plaisir à la genereuse Marquise. Je ne me trompai point. Elle finissait ses Lettres , quand je frappai. La

## 232 LES NUITS DE PARIS :

Femme-de-chambre parut au balcon : Je fis le signal , et l'on m'ouvrit. Je presentai la Blonde à la Marquise, dans mon parloir : Car on se rappelle que je ne la voyais que par une grille, semblable à celles des Religieuses : J'avais laissé le Monstre à la porte. On dressa un lit à la Jeunefille , dans le parloir-m me, et je fortis. La Vieille m'attendait. — Fuyez ! ( lui dis-je ) ; ou la Marquise de-M\*\*\*\*, qui demeure dans cet hôtel, va vous faire arreter-! On n'imaginerait jamais avec quelle celerité le Gros-monstre s'échappa.

## XXV N U I T.

## ENLÈVEMENT DE FILLES.

**J**e fus plusieurs nuits sans voir la Marquise, parce-qu'elle se portait assez-bien, pour être de quelques soupers. Je continuai mon Epimenide, et je fis des observations, que je lui lirai, quand elle me fera savoir qu'elle est libre. On suit que ces Nuits, dont rien ne paraît interrompre le fil, ne sont pas également suivies dans la réalité : Nous en sommes actuellement au mois de janvier 1768

J'avais vu mener souvent des Infortunées à Saintmartin : La nuit suivante, je me rendis de bonneheure dans le quar-

tier Sainthonoré ! Je fus surpris de n'en  
 rencontrer aucune : J'avancai : J'aperçus  
 alors deux ou trois de ces Hommes vils  
 qu'on nomme Espions , qui avertissaient  
 les Unes , rassuraient les Autres : Toutes ,  
 par défiance , fuyaient également avec  
 précipitation , dans les quartiers éloignés.  
 Je n'avais pas le temps de les suivre : mais  
 j'ai su depuis , que presque toutes ces  
 Infortunées avaient une petite chambre  
 au-loin , où elles couchaient. Il n'y  
 avait que les Novices d'exposées , et  
 Celles qui crouaient dans la misère.  
 Tandis que j'observais , je vis une Tour-  
 be : C'étaient dix Jeunesfilles , et quatre  
 Vieilles , qu'escortait le Guet-à-pied.  
 Les Jeunes se désespéraient : elles étaient  
 en deshabiller , et dans le plus grand  
 désordre. Je fus revolté de l'indignité  
 de la conduite du Commissaire , qui ne  
 permettait pas , qui n'ordonnait pas à  
 ces Malheureuses de s'habiller... Je les  
 suivis. Elles furent introduites dans l'é-  
 tude de Celui qui venait de faire l'enlè-  
 vement. Je tâchai d'y pénétrer , mais  
 envain ; je fus repoussé par la Garde ,  
 et j'attendis environ deux heures. Après  
 quoi cette Troupe d'Infortunées sortit ,  
 dans la desolation. Je fus touché sur-  
 tout des larmes d'un Enfant de treize à  
 quatorze ans. Je m'approchai le plus-près



possible , et je lui criai : — Prenez courage , ma Fille ! si vous voulez changer de conduite , je vous tirerai demain de Saintmartin-. Je songeais à la Marquise , et je ne craignais pas de la surcharger ; il faut peu , aux Infortunés , pour le nécessaire ; ensuite je savais que la bienfaisance est un excellent remède contre les vapeurs !.. Sur ce que je venais de dire , une Femme-âgée , mise en satin , s'écria : — C'est pour n'avoir pas donné à Maret ce qu'il voulait , que je suis où me voila : mais j'ai des Protections-! — Tantpis ! ( lui repondis je ) , que vous ayiez des Protections particulières ! vous ne devriez avoir que celle du Gouvernement , avec des conditions qui diminueraient les inconveniens de votre état-. Cependant les Malheureuses avançaient. A la porte de Saintmartin , Quelqu'un me dit : — Si vous vous intéressez à cette Jeunefille , à laquelle vous avez parlé , ne la laissez pas coucher dans cet endroit maudit : Reclamez-la comme votre Sœur , et l'emmenez-. Je profitai de l'avis. Je me presentai , quand elle entra , et je la demandai , comme ma Sœur , que je venais de reconnaître , et que je voulais rendre à sa Famille. Le Concierge me fit donner mon nom et ma demeure ; je

signai sur le registre , et la petite Aglaé me fut remise. Elle était au comble de la joie ! Je la conduisais chés ma Sœur , quand elle me parla de ses Parens. C'étaient d'honnêtes Marchands-merciers de la rue Galande. Elle avait été seduite par un Homme-marié, qui , pour éviter les suites de son attentat , lui avait proposé de la mettre dans une pension. Ce fut effectivement dans une pension à trente sous par jour , chés la Femme à satin qu'il la plaça. Il y vint la voir plusieurs-fois ; ensuite on lui proposa de converser avec un Ami de la maison , puis avec Un autre : Elle en était au sixième : Elle ne connaissait néanmoins toute la turpitude de son sort , que par l'enlèvement dont elle venait de faire partie. Nous arrivâmes chés elle pendant ce récit. Tout était fermé. Je tirai la sonnette qu'elle me montra : On ouvrit une fenêtre du premier , pour demander ce qu'on voulait ? Je répondis : — Ouvrez : j'ai quelque chose d'important à vous communiquer-. Le Marchand descendit. Je dis à la Jeune personne : — Cachez votre malheureuse situation : ne parlons que de pension, et d'une seduction ordinaire , pour ne pas mettre vos Parens au-désespoir-. Elle me le promit : Et lorsque le Père eut ouvert , je lui

dit, Que j'avais recueilli sa Fille au moment, qu'elle s'échappait d'une pension, où l'avait mise son Seducteur. Je parlai quelque-temps devant la Jeune-fille, afin qu'elle fût bien ce qu'elle avait à dire. On nous tint longtemps. La Mère parut, et pleura en embrassant sa Fille. Je fus charme de voir qu'elle l'aimait, et j'en augurai bien.

Il était tard; j'étais près de chés moi; je rentrai.

## XXVI NUIT.

## SUITE D'AGLAÉ.

Vers les sept heures du soir, je sortis, parce - que m'étant couché avant deux heures, et m'étant par conséquent levé matin, j'avais beaucoup travaillé. J'entraï chés les Parens de la Jeune-fille. Je trouvai qu'elle avait tout avoué à sa Mère; mais qu'il avait été convenu entr'elles, qu'on serait discrètes, avec le Père. La Marchande me remercia beaucoup, et la jeune Aglaé nous raconta, comment l'enlèvement s'était fait:

—Il était neuf heures: deux Hommes, qui avaient l'air d'Espions, étaient venus chés la Matrullé (ce mot n'est pas d'Aglaé), pour lui dire, qu'il y avait petite police, et qu'elle ne laissât pas sortir ses Filles. La Matrullé avait repon-

du, -Ne serait-ce pas grande police plutôt ! Dites-le-moi ! J'ai ici trois Debutantes , et ce serait dommage qu'elles alassent si jeunes amasser la g... à l'Hôpital-. Je n'entendis pas cela : Ce fut une des Jeunes-debutantes , dont elle parlait , qui sortit , et qui vint nous le dire , à l'autre Jeune personne et à moi. Elles quittèrent toutes - deux la maison sur-le-champ , et comme elles étaient plus instruites que moi , sûrement elles se sont échappées ; car elles n'étaient pas de l'enlèvement. Un instant après , j'entendis un cri dans la grande salle d'en-bas , suivi des plaintes et des gémissemens de toutes les Filles. Attirée par la curiosité , je descendis. Ordinairement , on ne me laissait pas descendre : mais ne trouvant aucun obstacle , je parvins jusqu'à la salle : En me voyant entrer , un Homme-en-robe dit en riant , et se frottant les mains , — Ha-ha ! en-voici encore Une ! Elle est jolie vraiment-! J'écoutais , la bouche ent'ouverte. Un Homme-en-bleu me mit la main sous le menton. Je le repoussai : — Vraiment elle fait la vestale-! Il ajouta d'autres vilains mots , et m'arracha mon fichu. L'Homme-en-robe voulu me faire approcher de lui. Comme il était vieux et dégoûtant , je m'y refusai. Un de ses

238 LES NUITS DE PARIS:

Records me donna un coup-de-pied pour me faire avancer. Je me mis à pleurer. Je fus pelotée par trois ou quatre Policons, qui accompagnaient l'Homme-en-robe : Cependant la Matrullé parlait beaucoup : Elle disait, qu'elle était autorisée; qu'elle se plaindrait, et qu'elle aurait justice. On lui rit au nez. On écrivait, on écrivait. Quand on eut fini, on nous fit sortir. Elle demanda un carrosse. — Non, dit l'Homme-en-robe; tu marcheras, pour l'exemple-. Je fus encore balotée par les Policons. Enfin nous sortimes. Je n'étais pas fâchée d'être tirée de cette maison maudite, où j'avais été retenue comme en prison. Vous nous aperçutes, monsieur, et vous me parlates. Voilà comme tout s'est passé-.

Je m'abstiens des reflexions sur ce recit; mais j'y reviendrai dans les Nuits suivantes, que je donnerai à l'examen de cette partie de l'Administration publique. La Jeune personne, instruite aujourd'hui de ce qu'était la maison où l'avait mise son Séducteur, en a fremi d'horreur! Elle est à-jamais preservée de la galanterie, et du libertinage.

Ce recit, et les instructions que je lui donnai, remplirent la soirée, jusqu'à onze-heures. Je passai, en me prome-



nant, sous les fenêtres de la Marquise, de-là, j'ai jusqu'à la rue Saintonge. Je chantai sous la croisée de l'appartement qu'avait occupé Victoire: Puis j'achevai ma route, en m'occupant d'un Projet de reforme, pour diminuer l'horreur de la Prostitution. Je fis le tour par les boulevards.

Aubout de celui du Temple, j'aperçus devant moi une Jeune personne qui marchait avec vivacité. Je la joignis, parce-que je marchais plus vite encore. Je la reconnus. C'était Sailli. On la connaîtra quelque-jour. Elle fut enchantée de me voir, prit mon bras, et me dit, qu'elle ne me quitterait que rendue auprès de son feu. Nous causâmes. Elle me raconta ce qui lui était arrivé depuis que nous ne nous étions vus. Elle avait été figurante à l'un de nos grands spectacles: Elle avait eu quelques aventures, après la scène fameuse où j'avais fait un rôle, chés la Dupont, et elle avait été sur le point d'être riche: Mais elle n'avait sauvé de ses debris, que cent louis de rente. Je l'exhortai à régler ses desirs, à s'occuper d'une manière honnête, qui lui fournirait, sinon des ressources actives, au moins la facilité d'économiser. Elle me le promit. Je lui parlai de Victoire.

## 240 LES NUITS DE PARIS.

Il se trouva qu'elle l'avait connue ; puis de Batilde l'Alsacienne : cette Dernière était mariée en Allemagne. Nous arrivâmes. Je refusai de monter, et je revins par la rue Sainthonoré.

---

Suite de la Table de la I Partie.

<b>XVI</b> Nuit.	<i>La Femme et le Monsieur.</i>	147
	<i>Suite d'Epimenide à Thèbes.</i>	150
	<i>Epimenide à Milet.</i>	154
	<i>La Fille detrompée.</i>	161
<b>XVII</b> Nuit.	<i>Suite du trait précédent.</i>	164
	<i>Système de l'eau.</i>	166
	<i>Pudeur des Jeunes-Milesiennes</i>	172
<b>XVIII</b> Nuit.	<i>La Marchande-de-tabac.</i>	176
	<i>Epimenide à Ephèse.</i>	178
	<i>Le secret des Blanchisseuses.</i>	182
<b>XIX</b> Nuit.	<i>Suite de la Marchande-de-tabac.</i>	183
	<i>Discours aux Ephésiens.</i>	187
	<i>La Chiffonnière.</i>	193
<b>XX</b> Nuit.	<i>Le Malade d'amour</i>	199
	<i>Les quatre Mariages</i>	205
<b>XXI</b> Nuit.	<i>Accident à un Sourd.</i>	210
<b>XXII</b> Nuit.	<i>La reconnaissance.</i>	212
	<i>A Ephèse, c'est comme ici.</i>	214
	<i>Le Bon-cœur n'est jamais quitte.</i>	215
<b>XXIII</b> Nuit.	<i>La Belle-Orfèvre.</i>	217
<b>XXIV</b> Nuit.	<i>La Renommée.</i>	224
	<i>Epimenide en Égypte.</i>	226
	<i>La Nuit des Halles.</i>	230
<b>XXV</b> Nuit.	<i>Enlèvement de Filles.</i>	232
<b>XXVI</b> Nuit.	<i>Suite d'Aglæ.</i>	236

*Fin de la I Partie du I Volume.*

ouis  
ère  
rri-  
re-

147  
150  
154  
161  
164  
166  
172  
176  
178  
182  
183  
187  
193  
199  
205  
210  
212  
214  
215  
217  
224  
226  
230  
232  
236

237  
238